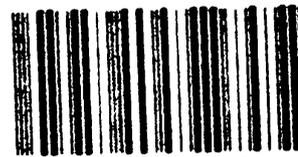


ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000263726

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ΣΥΜΜΕΙΚΤΑ ΝΕΩΤΕΡΗΣ ΙΣΤΟΡΙΑΣ

Α' ΤΗΛΕΙΟΤΗΤΟΣ



ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΝ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΦΙΛΟΣΟΦΙΚΗ ΣΧΟΛΗ
ΕΔΡΑ ΙΣΤΟΡΙΑΣ ΝΕΩΤΕΡΩΝ ΧΡΟΝΩΝ

2 p. 826.

113189

Σπουδαστήριο Ιστορίας Δ. Χρόνων
Τμήμα Βαλκανια-Τ.Σ.ν. Εγγ.

ΣΥΜΜΕΙΚΤΑ ΝΕΩΤΕΡΗΣ ΙΣΤΟΡΙΑΣ

Α'

IN 7 83



ΠΡΟΛΟΓΟΣ

Ἡ Φιλοσοφική Σχολή τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων ἀπό τήν ἰδρυσὴ της, ἀκόμη ἀπό τήν ἐποχὴ πού λειτουργοῦσε ὡς τμῆμα τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, προσπάθησε νά ξεφύγη ἀπό τὰ στενά πλαίσια ἑνός ἐπαρχιακοῦ ἀνώτατου ἐκπαιδευτικοῦ ἰδρύματος καί ἀνέπτυξε ποικίλη καί ἀξιόλογη δραστηριότητα τόσο στό διδακτικό ὅσο καί στόν ἐρευνητικό τομέα.

Γιά νά καλύψῃ διάφορα διδακτικά κενά, ἀλλά κυρίως γιά νά διευρύνῃ τίς γνώσεις τῶν φοιτητῶν της μέ τήν παρουσίαση νέων πορισμάτων τῆς ἐπιστήμης ἢ καί διαφορετικῶν ἀπόψεων ἢ Σχολή, στά 15 περίπου χρόνια τῆς ζωῆς της, ἔχει ἤδη προσκαλέσει πολλούς Ἑλλήνες καί ξένους ἐπιστήμονες, πού πραγματοποίησαν σειρά μαθημάτων ἢ καί μεμονωμένες διαλέξεις. Παράλληλα, μέ τήν ἔκδοση τῆς ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδας της «Δωδώνη» καί πολλῶν ἄλλων δημοσιευμάτων, καθὼς καί μέ τή συμμετοχὴ μελῶν τοῦ διδακτικοῦ προσωπικοῦ της σέ διάφορα ἐπιστημονικά συνέδρια τόσο στήν Ἑλλάδα ὅσο καί στό ἐξωτερικό, ἡ Σχολή ἔχει σημειώσει μέχρι σήμερα μιά ἀξιόλογη παρουσία στόν ἐπιστημονικό χῶρο.

Στήν προσπάθεια αὐτή πῆρε ἐνεργό μέρος μέ τίς λιγοστὲς δυνάμεις της καί ἡ ἔδρα τῆς Ἱστορίας τῶν Νεωτέρων Χρόνων ἢ ὅποια, μαζί μέ τίς δύο ἄλλες συγγενεῖς ἔδρες, τῆς Ἱστορίας τῶν Μέσων καί Νεωτέρων Χρόνων, καί τῆς Ἱστορίας τῶν Λαῶν τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, πού ἰδρύθηκαν καί πληρώθηκαν ἀργότερα, προσπάθησε τὰ δημιουργήσῃ σχέσεις καλῆς συνεργασίας μέ τίς ἀντίστοιχες ἔδρες καί ἰδρύματα τῶν γειτονικῶν κυρίως χωρῶν. Ἔτσι, στή δεκαπενταετία πού μᾶς πέρασε, προσκλήθηκαν καί ἔκαναν διαλέξεις στοὺς φοιτητὲς μας, μέσα στά πλαίσια τῆς διδασκαλίας τῶν ἱστορικῶν μαθημάτων, ἀρκετοὶ Ἑλλήνες καί ξένοι ἐπιστήμονες (Ἄγγλοι, Ρῶσοι, Γιουγκοσλάβοι, Βούλγαροι, Ἀλβανοὶ κ.λ.π.), ἐνῶ παράλληλα μέλη τοῦ διδακτικοῦ προσωπικοῦ τῆς ἔδρας πραγματοποίησαν ἐρευνητικὲς ἀποστολὲς καί διαλέξεις ἢ προσκλήθηκαν καί πῆραν μέρος σέ διάφορα ἐπιστημονικά συνέδρια στήν Ἑλλάδα καί τό ἐξωτερικό.

Ἐνα μέρος ἀπό τήν παραπάνω δραστηριότητα τῆς τελευταίας διετίας παρουσιάζουμε στό πρῶτο αὐτό τεῦχος τῶν «Συμμεϊκτων Νεώτερης Ἱστορίας».



Ἡ δημοσίευση μερικῶν κειμένων δέν σημαίνει βέβαια ὅτι προσωπικά ἀποδεχόμεστε ἀπόλυτα καί ὅλες τίς ἀπόψεις πού διατυπώνονται σ' αὐτά, ὑπογραμμίζει ὅμως, κατά τή γνώμη μας, γιά μιᾶ ἀκόμη φορά τό πόσο πραγματικά ἐλεύθερη εἶναι ἡ διακίνηση τῶν ἰδεῶν στό ἴδρυμά μας.

Γιάννινα, Δεκέμβρης 1981

Στέφανος Ι. Παπαδόπουλος
Καθηγητής τῆς Ἱστορίας τῶν Νεωτέρων Χρόνων
τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων



ZIJA XHOLI
Université de Tirana

L' ESPRIT DU SIÈCLE DES LUMIÈRES DANS L' IDEOLOGIE
DE LA RENAISSANCE NATIONALE ALBANAISE
ET EN PARTICULIER DANS CELLE DE NAIM FRASHËRI (1846-1900)*

L'un des problèmes centraux se posant à notre science historique consiste à mettre en lumière et à apprécier le mouvement intellectuel d'émancipation de la seconde moitié du XIX^e siècle, ce mouvement qui, de pair avec celui de la libération armée, conduisit à la naissance de l'Etat albanaise libre et souverain.

La seconde moitié du XIX^e siècle marque une nouvelle étape dans l'évolution de la pensée philosophique et politique en Albanie.

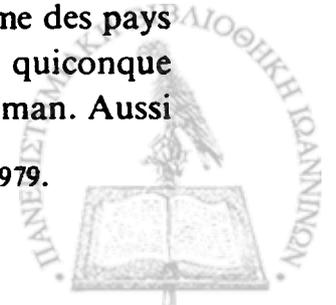
Si au début du siècle la pensée émancipatrice albanaise était représentée par Naum Veqilharxhi ou quelque autre penseur, dans la seconde moitié de ce siècle elle s'incarne en un grand nombre de publicistes et d'écrivains, au-dessus desquels s'élèvent Pashko Vasa, Jani Vreto, les frères Naim et Sami (Semseddin) Franshëri.

Alors qu'au début du siècle cette pensée se manifestait dans quelque publication isolée, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, elle se matérialise dans des journaux, revues, publications diverses en langue albanaise, pour, de là pénétrer, dans le peuple et s'emparer du coeur et de l'esprit de centaines et de milliers d'hommes.

La pensée émancipatrice albanaise ne surgit pas soudainement, sous une forme toute prête. Elle avait, en revanche, ses racines les plus profondes dans les aspirations historique et les traditions nationales du peuple albanaise.

Du point de vue économique et social, l'Albanie du XIX^e siècle était en retard par rapport aux pays de l'Europe occidentale, voire même des pays balkaniques voisins. La raison de ce retard était évidente pour quiconque avait à coeur le bien de son peuple. Il était imputable au joug ottoman. Aussi

* Κείμενο διάλεξης που έγινε στο Πανεπιστήμιο Ἰωαννίνων τόν Μάιο τοῦ 1979.



le problème-clé, le premier de tous les devoirs, était celui de délivrer le pays, de conquérir l'indépendance nationale.

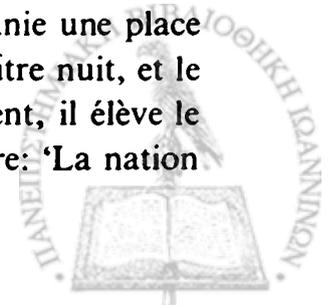
La libération nationale était une tâche complexe, comportant de multiples éléments, et par là même difficile à mener à bien. Il importait d'éclairer l'esprit des gens sur les batailles qui les attendaient à l'avenir, de promouvoir une prise de conscience nationale, à quoi s'opposait la conception théocratique prédominante, qui assimilait la religion à la nationalité et, en conséquence, considérait le peuple albanais comme un peuple à trois nationalités différentes, selon les trois différentes religions, musulmane, orthodoxe, catholique, dont aucune n'était albanaise.

Il convenait enfin de susciter parmi le peuple albanais un enthousiasme, une confiance dans sa vitalité historique, une foi profonde en son avenir.

C'est seulement à travers une vision d'ensemble de ces tâches historiques et de l'atmosphère idéologique qui régnait alors dans le pays, que l'on peut discerner la nuance particulière de la pensée émancipatrice albanaise de la seconde moitié du XIX^e siècle. L'esprit du siècle des lumières et l'humanisme de Naim Frashëri ont une part importante dans cette pensée et j'aimerais m'y étendre un peu pour les analyser et faire quelques considérations à leur propos.

Le sujet philosophique dominant de la culture nouvelle, qui préparait l'éveil national et annonçait la libération nationale était la foi dans la vie, dans la destinée humaine, dans le progrès général. Le monde dans lequel nous vivons est, pour Naim, un monde de charmes, un monde d'harmonie, qui offre l'aspect d'un véritable banquet auquel tout est convié. A ce banquet de l'univers, le convive d'honneur est l'homme, pour le bien de qui aucun sacrifice n'est excessif. L'émerveillement et le respect de l'antique Sophocle devant l'homme, l'optimisme philosophique de Leibnitz et de Voltaire, pénétraient, à travers les poésies de Naim, dans la culture nouvelle, dans la culture de la Renaissance nationale albanaise du XIX^e siècle.

L'humanisme de Naim, sa vision optimiste du monde, ne sont pas tant des réminiscences d'hommes de lettres et de penseurs étrangers, que l'incarnation poétique et philosophique de la conscience d'un peuple qui lutte pour l'idéal le plus élevé pour lequel il lui est donné de combattre sa liberté et son indépendance - et qui a foi dans la victoire finale. Dans ces circonstances, l'optimisme philosophique de Naim s'enrichit d'un contenu concret, purement patriotique. Naim est fasciné par l'harmonie et la beauté de son pays. Dans son optimisme patriotique il va jusqu'à accorder à l'Albanie une place particulière, de choix, dans le monde: 'la nuit là-bas est une autre nuit, et le jour un autre jour'. Toujours sous l'emprise du même sentiment, il élève le peuple albanais au-dessus de tous les autres peuples de l'Eupore: 'La nation



albanaise est la plus ancienne, la plus noble et la plus vaillante de toutes les nation d' Europe'. Certes, il est facile de trouver à ces jugements une certaine dose de naïvité, mais celle-ci devient fort compréhensible et, partant, justifiable, si l'on tient compte que celui qui les exprime est, en l' occurrence, un idéologue du mouvement de libération, qui cherche à insuffler confiance dans la vitalité de son peuple, dans sa capacité de vivre libre et indépendant.

Il ne s'y trouve cependant pas le moindre chauvinisme. Le peuple albanais est pour Naim, comme pour les autres promoteurs de notre Renaissance, le plus ancien et le plus vaillant de tous; il mérite par là de vivre libre comme tous les autres peuples. Si l' hostilité contre le joug ottoman, contre tous ceux qui menaçaient l'intégrité de la patrie albanaise, est le trait caractéristique du mouvement culturel de libération, ce mouvement n' entretient pas pour autant l' hostilité entre les peuples, et encore moins l'hostilité entre les peuples voisins. Naim, dans ses poésies, exalte l'amour et la fraternité entre le peuple albanais et les peuples slaves et grec voisins sur la base du respect des droits de chacun. Mais il ne va pas plus loin. Il ne s' élève pas, dirons-nous, à la vision d'un Rigas Velestinlis, qui rêvait de la fondation d'une grande république, au sein de laquelle tous les peuples de la péninsule balkanique, sans distinction de langue, de nationalité ou de religion, vivraient dans l'égalité complète des droits politiques et humains. Cette attitude avait ses raisons. Depuis l'époque où Rigas avait proclamé l'idée de la grande République commune, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts. Sous l'influence des milieux réactionnaires, le nationalisme avait engendré dans les pays voisins aussi un sous-produit dangereux pour les destinées du peuple albanais: le chauvinisme.

Sur son fond d'optimisme et d'umanisme patriotique, Naim exalte et défend les valeurs dont l'affirmation permettra d'arracher le peuple albanais au joug ottoman et de l'engager dans la voie de la liberté et de l'indépendance nationale.

Pour Naim, le bien suprême, l'idéal suprême, est la liberté. L' homme, pour Naim, se nourrit de liberté: l'homme nait libre, ce n' est qu' ensuite qu'il est asservi. C' était là une conception de la liberté qui répétait littéralement les mots fameux par lesquels Rousseau commence son 'Contrat social'.

La liberté est, pour lui, non seulement un droit naturel de l' homme, mais aussi la prémisses fondamentale du progrès et de la grandeur d' un pays. 'C'est la démocratie et la liberté, écrit Naim, qui ont grandi avant tout la France'. Les idées de la révolution française de 1789, ses idéaux, sont aussi proches de notre Renaissance nationale que de l'ensemble du mouvement intellectuel des autres peuples des Balkans.

De ces deux prémisses-la liberté, nourriture de l' homme, et la liberté, source de progrès-Naim dégageait une unique conclusion pratique: le peuple

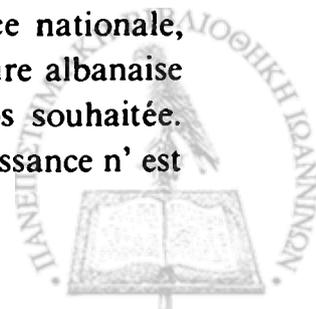
albanais doit de dresser pour secouer le joug de servitude et reconquérir sa liberté perdue. Le libéralisme de notre Renaissance prenait un teint purement national.

L'autre idée centrale de notre Renaissance nationale, de son idéologie, était l'idée du savoir, des lumières de l'instruction et de la culture. Les principes du mouvement philosophique de la révolte contre le joug féodal en Europe, pénétrèrent toute la culture de notre Renaissance nationale. Le savoir, selon Naim, participe à la nature humaine, c'est ce qui distingue l'homme des autres êtres et fait de lui ce qu'il est. Le savoir est la source de la perfection morale de l'homme. Ces deux tâches - la propagation du savoir et l'effort de perfectionnement morale - sont, chez Naim, deux devoirs indivisibles, qui se complètent l'un l'autre et qui, en définitive, sont appelés à devenir les forces motrices du progrès social, sur le plan économique comme sur le plan politique. Sur le plan économique, elles apporteront le bien-être, un «âge d'or»; sur le plan politique, la liberté. D'où l'exigence essentielle de toute notre Renaissance nationale: «aujourd'hui tout ce qu'il nous faut, c'est une plume et du papier».

Dans les raisonnements des promoteurs de notre Renaissance la liberté est fonction du savoir et subordonnée à celui-ci. Leur pensée suit celle de Voltaire, du patriarche de Ferney: «Plus les hommes sont éclairés, plus ils sont libres». Rousseau et Voltaire de leur vivant, eurent beaucoup de propos acerbes l'un pour l'autre. Or voilà que non seulement leurs idées agirent en commun en France, mais qu'elles coexistèrent dans la pensée de la Renaissance albanaise et servirent de fondement idéologique à la lutte du peuple albanais contre l'oppression ottomane, pour la liberté nationale et le progrès social.

En même temps que les prises de position du mouvement philosophique française du XVIII^e siècle, Naim en fit siennes également les illusions - l'illusion que le règne de la raison amènerait celui de la liberté, que la diffusion de l'instruction entraînerait le bien-être général, «l'âge d'or». Comme l'expérience et la science historiques l'ont montré, les grandes questions politiques et économiques des peuples ne se résolvent pas sur le champ de l'instruction ou de la morale, mais sur celui de l'action pratique des masses, sur celui de la lutte armée. Par ailleurs, la réalité historique dans laquelle vivait Naim, et même celle qui pourrait se créer après la suppression du joug ottoman, ne s'accordaient pas avec ses idéaux et ses préceptes.

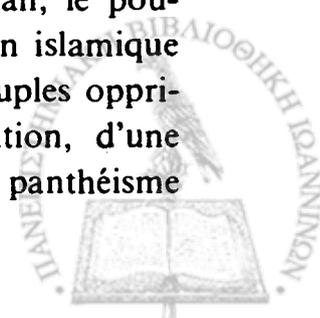
A travers Naim et les autres idéologues de la Renaissance nationale, le «siècle des lumières» faisait également son entrée dans la culture albanaise nouvelle, comme un ami dont la venue était depuis longtemps souhaitée. Toutefois, la philosophie des lumières de Naim et de notre Renaissance n'est



pas un simple emprunt à l'étranger. Elle avait une physionomie à elle bien définie. Le mouvement philosophique anglais qui s'inspirait de Locke, tentait de limiter la croyance au nom de la raison, la religion au nom de la science, il visait à libérer la morale des griffes de la religion. En France, le mouvement philosophique éclairé, et en particulier son aile matérialiste, franchit ces limites, passa du théisme à l'athéisme au nom du regne de la raison. Le mouvement philosophique éclairé qui inspire notre Renaissance nationale se concentre, lui, sur l'élaboration et l'écriture de la langue albanaise, sur la création de l'école albanaise, sur l'amour de la patrie, la tolérance religieuse au nom de l'union du peuple albanais sans distinction de religion, le rappel des traditions historiques du peuple albanais, l'éveil de la conscience nationale. Ce mouvement n'était pas tant antiféodal et anticlérical, que national, patriotique, un mouvement appelé à éclairer l'esprit des Albanais pour leur permettre de mener à bien leur tâche essentielle - la libération nationale. Ce sont les tâches historiques qui constituaient la formation de la conscience nationale du peuple albanais, la création de son unité politique au nom de la liberté et de son indépendance nationale, et son acheminement vers le progrès moral et matériel, qui portèrent la Renaissance nationale albanaise vers la philosophie du siècle des lumières. Et ce furent de même ces tâches qui la firent passer de cette philosophie à une conception révolutionnaire, du domaine du savoir à celui de l'action pratique. La philosophie des lumières qui s'épanouit au cours de notre Renaissance nationale n'est pas une philosophie passive, purement académique, mais une philosophie active, révolutionnaire, qui, dans un certain sens, déborde de son cadre et donne la primauté à la force des armes, à l'insurrection ouverte. L'idée du recours aux armes, de la conquête de la liberté nationale, de gré ou de force, constitue une idée très importante de toute l'idéologie de notre Renaissance nationale, une idée qui donne à celle-ci un caractère radical et la rapproche beaucoup de l'idéologie d'un Botev, d'un Grivas, et d'autres éminents représentants de la pensée émancipatrice des peuples des Balkans.

Il est intéressant de souligner que les idées de Naim se présentent souvent habillées de théologie; il s'agit cependant là non pas de la théologie officielle, mais d'une hérésie théologique, du panthéisme.

De même que dans le monde médiéval chrétien dans le monde islamique également le panthéisme a servi de travesti idéologique à travers lequel s'est souvent manifestée l'opposition politique. Dans l'empire ottoman, le pouvoir politique sur le plan idéologique coïncidait avec la religion islamique et tout écart de l'islamisme orthodoxe prenait aux yeux des peuples opprimés une signification politique, la signification d'une opposition, d'une rupture avec le khalifat. C'est ce sens que prenait également le panthéisme de Naim.



En outre, celui-ci donnait au panthéisme comme à la philosophie du siècle des lumières un contenu déterminé, il la remplissait d'idées qui n'avaient rien à voir avec la théologie orthodoxe. A travers le panthéisme, il était conduit à son optimisme - la nature est belle car elle s'identifie à Dieu-; à son humanisme- l'homme doit être respecté car il est Dieu sur terre - ; à son patriotisme - l'Albanie est le trône de Dieu, la langue albanaise est une langue divine. Dans la pensée de Naim les conceptions panthéistes subissent d'importantes transformations pour devenir plutôt des conceptions patriotiques que théologiques, un panthéisme théologique par la forme et patriotique par le contenu.

Si par la philosophie du siècle des lumières Naim se rattachait au monde occidental, par le panthéisme il se rapprochait du monde oriental. Mais il refondit en quelque sorte ces deux philosophies, leur donna des interprétations nouvelles qui répondaient à la conscience du peuple albanais, à ses tâches concrètes et historiques. L'exemple de Naim vient nous prouver une fois de plus que les idées ne sont pas engendrées par les idées, mais qu'elles sont la manifestation des tâches historiques pour l'accomplissement desquelles ils luttent.

La valeur des idées de Naim et de toute notre Renaissance demeure indiscutable, car c'est le drapeau de ces idées que fut obtenue la libération nationale, que furent exaltées des valeurs comme le respect de l'homme, la confiance dans la vie et dans l'avenir de l'humanité, l'amour de la liberté, qui sont à la base de tout progrès et de toute culture véritable.



STEPHANOS J. PAPADOPOULOS
Université de Jannina

LA LIBÉRATION DE LA GRÈCE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE*

La grande insurrection grecque et la fondation du premier état grec dans les années 20 du siècle dernier représentent, sans doute, l'un des événements les plus notables de l'histoire des Balkans et de l'histoire européenne en général. C'est pourquoi elle a retenu l'attention de beaucoup d'historiens tant grecs qu'étrangers dès cette époque. Le climat romantique, dont l'historiographie du siècle dernier subit l'influence, donna à la guerre d'indépendance grecque une envergure plus ou moins grande. Certains historiographes allèrent même jusqu'à dire qu'il s'agissait de «miracle historique», d'autres à parler de la résurrection d'une glorieuse et antique nation, etc...

Il est certes vrai que la «Question Grecque», partie intégrante de la fameuse «Question d'orient», ne fut jamais simplement une affaire grecque, mais il s'agit d'une affaire européenne. Avec l'ampleur qu'elle prit, surtout dans le domaine diplomatique, elle posa de nombreux problèmes aux gouvernements totalitaires des Grandes Puissances européennes, et porta finalement le premier coup sérieux au statu quo de la Sainte Alliance, qui s'était imposé en Europe après les guerres napoléoniennes.

L'affranchissement de la Grèce ne fut certainement pas un «miracle historique», c'est-à-dire quelque chose qui ne peut s'expliquer. Bien au contraire il s'agit d'un événement tout à fait positif qui, comme tous les événements historiques, a un rapport de cause à effet et s'explique absolument. En particulier, dans notre cas, on peut soutenir que l'indépendance grecque fut la dernière phase et le résultat d'une lente élaboration qui se fit au cours du long

*Κείμενο διαλέξεως πού έγινε στό Πανεπιστήμιο του Βργο της Τσεχοσλοβακίας τόν Φεβρουάριο του 1980 καί στην 'Αλβανική 'Ακαδημία 'Επιστημών τόν 'Οκτώβριο του 1981.



esclavage que la nation hellénique eut à subir sous le joug ottoman, un joug qui dura près de quatre siècles.

C'est pourquoi, lorsqu'on parle de la libération de la Grèce et, en particulier, lorsqu'on s'adresse à des étrangers, on est obligé de faire un bref retour au passé, afin d'insister sur certains points dont la connaissance est nécessaire à la compréhension de cet événement important.

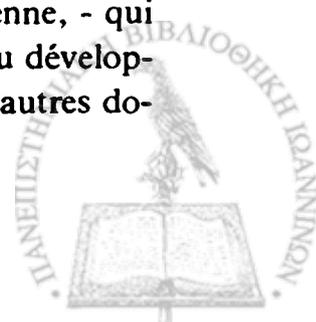
Tout d'abord, il faut prendre conscience du fait qu'on ne peut nullement parler de la résurrection d'une glorieuse et antique nation à propos de l'indépendance grecque, pour la raison très simple que la nation grecque ne cessa jamais d'exister.

L'expansion ottomane, qui s'acheva sur le territoire de la Grèce au milieu du XVe siècle, trouva l'hellénisme en période de transition. La nation grecque était en train de passer de sa structure médiévale (byzantine) à ce que nous appelons la nation néo-hellénique. Ainsi, la prise de conscience historique de l'hellénisme nouveau plonge ses racines à Byzance (après la quatrième croisade) et continue d'opérer même après l'invasion turque sur deux plans: *l'idée byzantine* chez les intellectuels, *la légende et la tradition* chez le peuple.

* * *

La nation grecque parvint à survivre pendant les années difficiles de l'esclavage grâce à trois forces: sa religion, son activité économique et culturelle, et son ardeur. Après la chute de Constantinople, l'hellénisme gravita autour de l'Eglise orthodoxe, des Communautés, des armatoles et des klephtes. Ces trois institutions constituèrent l'égide de la prise de conscience historique du néo-hellénisme, et renforcèrent son ardeur.

Le rôle principal fut joué par *l'Eglise orthodoxe*, seule institution de l'ancien régime de Byzance qui fût restée à peu près intacte. Le sultan Mehmed II, le Conquérant, la maintint pour des raisons historiques, politiques et économiques, et profita de la dissension entre les Eglises d'Occident et d'Orient pour imposer comme patriarche oecuménique de Constantinople Georges Scholarios, qui s'opposait à l'Union des Eglises. Il accorda aussi à l'Eglise des privilèges, qu'il ne tarda d'ailleurs pas à violer. Cependant, malgré le fait que l'Eglise fut un instrument entre les mains du conquérant, elle n'en obtint pas moins un pouvoir temporel, le patriarche étant considéré à un chef de nation; d'une façon générale, cette institution offrit un refuge aux Grecs asservis. L'Eglise contribua énormément aussi au maintien de la foi chrétienne, - qui pour les Grecs d'alors, ne faisait qu'un avec leur nationalité - et au développement de l'éducation, et elle étendit également son influence à d'autres domaines.



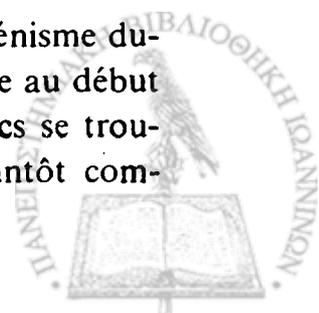
Les Communautés apportaient aussi leur contribution. Les envahisseurs les avaient admises pour des raisons administratives, en particulier pour la perception des impôts. Comme l'Eglise, l'institution des Communautés fut un refuge et en même temps un pôle d'attraction pour l'hellénisme opprimé. Nombreuses furent les Communautés qui réussirent à arracher à l'envahisseur certains privilèges, connurent un essor économique et jouèrent un rôle important dans l'évolution sociale et culturelle du peuple grec. La contribution des colonies grecques de l'étranger (dans les Principautés danubiennes, dans la Russie du Sud, dans l'Empire Austro-hongrois, etc.), qui commencent à se créer dès la fin du XVI^e siècle, n'est pas négligeable non plus. D'une façon générale, l'essor économique eut un effet considérable sur l'éveil spirituel des Grecs, et, par extension, sur leur éveil national. C'est à ce moment que se fondèrent des écoles en différents points du territoire grec, tandis que dans les colonies grecques florissantes de l'étranger (à Venise, Vienne, Budapest) s'imprimèrent en grand nombre des livres qui s'éparpillèrent à travers toute la Grèce.

Si l'Eglise et les Communautés ont donné au peuple grec la force d'âme et les ressources financières nécessaires pour échapper à l'islamisation et à l'anéantissement, c'est une troisième institution, celle des *armatoles* et des *klephtes* de la domination turque (qui correspond aux khaidouks des autres peuples des Balkans), qui lui permit d'exprimer de façon dynamique leur opposition à l'envahisseur. En Grèce, et d'une façon générale dans toute la Péninsule Balkanique, les populations des régions montagneuses, de même que certains fiers habitants des plaines, refusèrent d'être dominés et se réfugièrent dans les montagnes afin de combattre l'envahisseur. Ce sont eux qui, par leurs luttes constantes, entretenirent la combativité des peuples asservis.

* * *

Telles étaient les forces principales qui permirent à la nation grecque de survivre à la domination turque et de préparer sa libération. Mais l'ardeur belliqueuse des Grecs lors de la lutte pour l'indépendance au XIX^e siècle ne s'explique pas seulement par le désespoir de l'esclavage et la longue tradition des armatoles, mais surtout par leur participation pendant plusieurs siècles à la lutte que menaient contre les Turcs divers états européens, et encore par les divers mouvements révolutionnaires.

En effet, si l'on jette un bref coup d'oeil à l'histoire de l'hellénisme durant la domination turque, on se rendra compte que du XV^e siècle au début du XIX^e, c'est-à-dire durant plus de trois siècles et demi, les Grecs se trouvaient constamment dans un bouillonnement révolutionnaire, tantôt com-



battant aux côtés des états chrétiens qui se heurtaient à l'empire ottoman, tantôt organisant, sous l'instigation et avec l'aide de ces puissances, ou même seuls, des mouvements révolutionnaires.

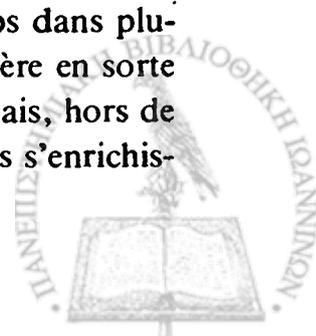
Durant les premiers siècles de l'esclavage, c'est surtout sur Venise que pèse cette lutte, avec des guerres répétées contre les Turcs de 1463 à 1669. Les Grecs prennent part à toutes ces guerres, soit en servant dans les lignes de l'armée vénitienne et dans sa marine, soit en faisant, sous l'instigation des Vénitiens, des insurrections locales. Au cours de la deuxième partie du XVI^e siècle, les Espagnols montent eux aussi sur la scène en Méditerranée orientale et les Grecs collaborent avec eux aussi. Une insurrection caractéristique de l'instigation espagnole est celle de 1611 en Epire avec le métropolite Denis, surnommé le «Skylosophe».

Après l'affaiblissement progressif et la retraite de Venise de l'avant-scène, la Grèce se tourne vers une autre puissance en essor, la Russie, orthodoxe comme elle. Les monarques russes, qui se présentent comme les successeurs des empereurs grecs et ont pour emblème l'aigle bicéphale byzantin, tournent les yeux vers les mers chaudes du sud, et les déclarations de Pierre le Grand et surtout de Catherine II trouvent écho dans les âmes des Grecs opprimés. La participation en masse des Grecs aux deux guerres russo-turques de 1768-1774 et 1787-1792, dont les événements les plus importants se déroulèrent sur le territoire grec, ainsi que la révolte du Péloponnèse (1770) en sont la preuve. Les Grecs resteront liés aux Russes au siècle suivant jusqu'à la guerre de Crimée.

* * *

A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, la Grèce subit une importante transformation économique. Les Grecs, mettant à profit leurs capacités et les privilèges que leur ont été accordés au traité de Kioutsouk-Kaïnartzi (1774), ainsi que l'absence de flotte commerciale turque, se tournent vers le commerce maritime et réussissent en quelques années à monopoliser le transport des céréales allant d'Egypte et de la mer Noire aux ports des autres régions d'Orient et de Méditerranée. C'est doublement profitable. D'une part il se crée une flotte commerciale qui pourra se transformer en flotte de guerre dans la lutte pour l'indépendance, d'autre part elle amasse des richesses qui serviront elles aussi dans la même lutte.

A cette époque se crée une nouvelle classe bourgeoise financièrement puissante dans les îles d'Hydra, Spezia et Psara. En même temps dans plusieurs villes grecques le commerce de toute sorte d'articles prospère en sorte que là aussi on observe la montée d'une nouvelle bourgeoisie. Mais, hors de Grèce aussi, en Europe Centrale et en Russie, les marchands grecs s'enrichis-



sent, se cultivent et finissent par devenir les représentants de cette nouvelle bourgeoisie. Nombreux sont ceux qui rentrent chez eux comblés de richesses, mais aussi la tête pleine de conceptions nouvelles sur la vie et d'idées révolutionnaires.

L'essor économique, dont nous avons déjà parlé, fut pour beaucoup dans la renaissance nationale et spirituelle des Grecs. Beaucoup d'écoles sont fondées aux frais des Communautés ou de riches particuliers dans les villes grecques ou dans les colonies grecques de l'étranger. Des livres et des journaux sont publiés et nombreux sont les jeunes qu'on envoie étudier comme boursiers dans les universités célèbres d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Ce mouvement culturel, qu'on définit comme «le siècle des lumières grec», se fit sentir surtout à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, et fit valoir de grands noms parmi lesquels se distingue Adamantios Korais.

C'est dans ce climat favorable que les idées de la Révolution française se propagent en Grèce et trouvent écho chez les intellectuels, les bourgeois et le peuple. Le slogan «liberté, égalité, fraternité» devient l'idéal de tous les Grecs et c'est dans cette atmosphère que se développe le mouvement révolutionnaire de Rigas Velestinlis. Mais le mouvement de ce grand visionnaire de la collaboration balkanique échoue et sa mort tragique en juin 1798 port un coup de plus aux espérances des Grecs qui, durant des siècles, étaient surtout patronnés par l'étranger.

C'est ainsi que mûrit petit à petit la conscience nationale des Grecs, qui les amène à se rendre compte que, pour obtenir leur liberté, ils doivent compter surtout sur leurs propres forces. Cette volte-face aboutit à la fondation à Odessa en septembre 1814 de l'*Hétairie Amicale*, organisation révolutionnaire secrète qui avait pour but de préparer les Grecs à une insurrection générale en vue de leur affranchissement total. Cette organisation, qui élit plus tard comme chef le prince Alexandre Ypsilantis, général de l'armée russe et aide de camp du tsar, agit efficacement et influença les masses de façon décisive, d'abord parce que ses proclamations répondaient directement aux désirs des Grecs, et ensuite parce que l'Hétairie même était enveloppée de mystère et laissait entendre que derrière elle il y avait la Russie.

* * *

Nous arrivons ainsi à la déclaration de la grande insurrection de 1821, qui éclate dans un climat européen non seulement défavorable mais même hostile. En février 1821 Ypsilantis passe du territoire russe en Moldavie et Valachie et ouvre la lutte dans l'espoir d'attirer aussi dans l'insurrection les autres peuples des Balkans. Un mois plus tard la Grèce entière se soulève.



Malheureusement le mouvement d'Ypsilantis échoue pour des raisons pratiques, mais aussi à cause de la prise de position de la Russie. L'insurrection eut le même sort dans les régions grecques du Nord (Macédoine, Thessalie, Epire), où il y avait des populations turques denses ou d'importants centres militaires. Au contraire, grâce à la suprématie des Grecs sur mer, l'insurrection fut couronnée de succès en Grèce centrale, au Péloponnèse et dans les îles.

Il faudrait parler durant des heures pour décrire les événements qui jalonnèrent la rude lutte qui dura huit ans et demi et stupéfia le monde entier. Ces événements émurent profondément l'opinion publique européenne, si bien que dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique on voit se lever un grand mouvement de sympathie envers les Grecs, connu sous le nom de *philhellénisme*.

Lors des premières années de la lutte (1821-1823) la suprématie grecque s'affirme dans les régions mentionnées ci-dessus, les expéditions turques sont parées et de grandes figures de chef se dessinent sur le plan politique et militaire. D'autre part, c'est à ce moment que s'organise le pouvoir centralisé (l'état), que sont votées les premières constitutions grecques basées sur les constitutions démocratiques françaises. Mais bientôt les passions politiques et l'antagonisme entre militaires et civils s'aiguissent et conduisent le pays à la guerre civile (1823-1824), ce qui affaiblit les forces de la nation et facilite l'intervention turco-égyptienne.

En mars 1824, le sultan se met d'accord avec son vassal, Méhémet Ali, pacha d'Egypte, afin de s'assurer son aide dans la guerre contre les Grecs. Au début les Grecs sous-estimèrent le danger et ne prêtèrent pas l'attention qu'il aurait fallu aux entreprises systématiques et soutenues de l'ennemi sur terre et sur mer. L'organisation de l'armée égyptienne (armée régulière, selon les indications des officiers français) aurait dû les inquiéter davantage. Ainsi, tandis que les soldats égyptiens se battaient de façon ordonnée et l'emportaient en armements, les Grecs, eux, n'avaient à opposer à cette armée bien organisée que des troupes irrégulières. La seule force sérieuse des Grecs qui pût faire face au danger égyptien était la flotte, mais celle-ci se mouvait sans énergie à cause de l'incapacité du gouvernement, de la désunion des chefs et du manque de ressources financières.

D'après le plan de leurs communes entreprises, les Egyptiens et les Turcs visaient le Péloponnèse, tandis que la flotte turque et les troupes d'Asie Mineure avaient en vue les îles de la mer Egée. Pendant ce temps l'armée de la Turquie d'Europe devait diriger ses troupes vers la Grèce centrale.

En juillet 1824 la flotte turque ruine l'île de Psara, après quoi c'est au tour de Samos d'éveiller l'attention conjuguée des Turcs et des Egy-



ptiens. C'est dans les eaux territoriales de cette île que se déroulèrent durant trois mois de l'année 1824 les plus grandes batailles navales de l'insurrection, au cours desquels l'amiral André Miaoulis fit preuve de compétence et de sang-froid, et la flotte grecque montra sa supériorité.

Pendant ce temps, les Egyptiens, ayant comme chef Ibrahim pacha, soumettent d'abord la grande île de Kassos; ensuite ils débarquent en février 1825 au cap sud-ouest du Péloponnèse. En quelques mois la situation se bouleverse. Les forteresses du Péloponnèse (Modon, Corone, Navarin, Pylos) tombent facilement aux mains des Egyptiens. Toute tentative des Grecs de leur faire face en bataille rangée échoue. La bataille de Maniaki (mai 1825) et la mort héroïque de Papaflessas ne parviennent pas à arrêter la marche d'Ibrahim vers le cœur du Péloponnèse, Tripolitsa. Les combats du général Théodore Colocotronis contre l'armée égyptienne ne réussissent pas non plus à sauver la situation. Le prestige de Colocotronis est fortement ébranlé et lui-même comprend très bien qu'il n'est plus possible de faire face à l'ennemi avec les troupes irrégulières. C'est pourquoi il est obligé de faire une guerre des klephtes, celle qui est l'épopée véritable du peuple du Péloponnèse. Colocotronis est le premier et le seul général grec qui ait formulé les principes théoriques de la guerre klephte (la guérilla) et les ait appliqués systématiquement dans la pratique, dans le but d'affaiblir l'ennemi progressivement et sans relâche.

La victoire de Démètre Yphilantis à Myli (Lerne) près de Nauplie coupe bientôt à Ibrahim la route de Nauplie et d'Hydra. Mais en automne 1825, le général en chef égyptien se rendit maître des provinces d'Achaïe et d'Elide et passa à la fin de novembre en Grèce continentale de l'Ouest pour aider Méhémet Ressit pacha (Kioutachi) à prendre Missolonghi, seul point de résistance dans la région.

Les phases dramatiques de la lutte des Grecs à Missolonghi, dont le siège dura une année entière (avril 1825- avril 1826) et se termina par l'anéantissement de la ville, et la sortie héroïque de la garde et des habitants, composent, peut-être, la plus grande épopée de la guerre d'indépendance. Tandis qu'à l'intérieur la chute de Missolonghi semait la panique et provoquait un esprit de soumission, qui prenait de dangereuses proportions, à l'étranger, au contraire, elle soulevait une vague d'enthousiasme et de sympathie pour les Grecs, une véritable croisade pour leur affranchissement, si bien que la diplomatie européenne vira vers les perspectives grecques.

La chute de Missolonghi fut suivie plus tard par la reddition de l'Acropole d'Athènes, en sorte que l'insurrection grecque était près de s'éteindre. C'est à ce moment critique pour la cause grecque qu'interviennent les Grandes Puissances et que se place la destruction de la flotte turco-égy-



ptienne à Navarin (octobre 1827). Cet événement est le couronnement d'une suite d'opérations diplomatiques dont nous citerons les plus importantes.

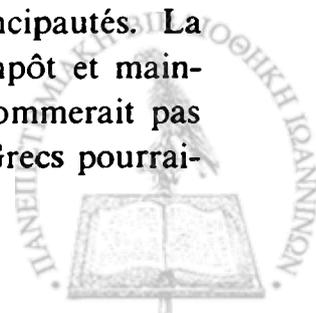
* * *

La libération de la Grèce ne fut pas seulement le résultat des luttes héroïques des insurgés, mais aussi le fruit de la diplomatie européenne. Quand éclata l'insurrection suivi des premières cruautés turques, l'Europe ne demeura certes pas indifférente aux événements, mais en général elle garde quelque hésitation. Pour comprendre l'impression que firent sur l'Europe les premières informations sur le mouvement d'Alexandre Ypsilantis et, un peu plus tard, sur le soulèvement en Grèce proprement dite, il faut se rappeler le climat qui régnait dans les états européens au lendemain des guerres napoléoniennes. En effet, les Grecs ne pouvaient choisir un moment moins propice au soulèvement. Metternich n'eut aucun mal à persuader le tsar que ce soulèvement était lié aux mouvements insurrectionnels d'Italie et d'Espagne, tandis que Capodistrias essayait en vain de réfuter les arguments du chancelier autrichien. Alexandre Ier désavoua Ypsilantis. Cependant peu à peu le climat se modifia sous la pression de l'opinion publique et aussi parce que les intérêts des Puissances les obligèrent à changer de politique. La succession des opérations diplomatiques qui conduisirent finalement à l'indépendance de la Grèce en témoignent.

La première manifestation de la diplomatie étrangère se fit en mars 1823, quand le premier ministre anglais, George Canning, reconnut aux Grecs le droit de blocus maritime (droit de belligérance). Un second pas fut fait par les Anglais encore, lorsqu'en juin 1824 la Grande Bretagne accorda un premier prêt de 800.000 livres.

Mais la première tentative concrète de pacifier la Grèce a lieu en janvier 1824 avec le mémorandum du ministre russe des Affaires Etrangères, Nesselrode, connu sous le nom de «*Plan des trois tronçons*», qu'il adresse aux cabinets européens.

D'après ce mémorandum, les Puissances offriraient leur intervention aux belligérants afin de leur obtenir la paix. De même à l'exemple des Principautés Danubiennes seraient créés trois principautés. La première comprendrait la Thessalie, la Béotie et l'Attique, la seconde l'Epire et l'Acarmanie, et la troisième le Péloponnèse et la Crète. Les îles de l'Égée obtiendraient une autonomie administrative. La Macédoine, où, selon les Puissances, l'ordre était revenu, ne faisait pas partie des principautés. La Porte aurait droit de souveraineté, elle percevrait un léger impôt et maintiendrait une armée dans certaines forteresses, mais elle ne nommerait pas les princes comme en Moldavie et en Valachie. De plus, les Grecs pourrai-



ent librement commercer et mettre le pavillon grec sur leurs navires. Ces principautés seraient théoriquement sous la protection commune des Puissances, mais pratiquement il était bien naturel qu'elles deviennent protectorats russes.

L'Europe fut hostile au mémorandum de Nesselrode qui, bien que confidentiel, avait été divulgué. Il était clair que si le point de vue russe était adopté, la puissance du sultan serait bien diminuée au profit de la Russie. Quand aux belligérants, Grecs et Turcs, ils réagirent violemment de part et d'autre.

Ce mémorandum et les réactions qu'il provoqua aboutirent à la Conférence des Ambassadeurs à Saint-Petersbourg (juin 1824 - février 1825) sous la présidence de Nesselrode, conférence qui échoua parce que toutes les Puissances, exceptée la Russie, refusèrent l'accord qu'ils avaient d'abord donné au plan Nesselrode. Pendant ce temps les Grecs ont obtenu en Angleterre un second prêt de 3.000.000 livres sterling.

L'échec de la Conférence de Saint-Petersbourg poussa les Grecs à se tourner vers l'Angleterre. Ainsi, le 26 juin 1825, ils adressèrent un appel à la Grande Bretagne, demandant à être placés sous la protection du roi d'Angleterre. Mais on se demande si les chefs grecs avaient en vue réellement la *protection anglaise* ou bien si, par cette demande, ils ne recherchaient pas plutôt à redonner courage aux insurgés et à hâter l'intervention de l'Angleterre.

En fait, la demande de la protection anglaise n'amena aucun résultat immédiat, mais, par contre, elle eut sans aucun doute des conséquences indirectes et hâta le déroulement des événements. Le tsar Alexandre Ier comprit qu'il ne pourrait jamais se mettre d'accord avec Metternich au sujet de la Question grecque. C'est pourquoi il se décida, dans les derniers mois de son règne, à se tourner vers l'Angleterre dans l'espoir qu'un double front anglo-russe serait en mesure de mettre un terme à la lutte entre les Grecs et les Turcs. Mais, avant que prit corps cette nouvelle orientation de la Russie, le tsar Alexandre mourut et son frère Nicolas Ier lui succéda en décembre 1825.

Sous le règne de Nicolas Ier se place la première intervention européenne qui se rapporte de façon positive à la Question grecque: il s'agit du *protocole de Saint-Petersbourg (4 avril 1826)* signé par l'envoyé d'Angleterre, le duc de Wellington, Nesselrode et le prince Levine, ambassadeur de Russie à Londres. Le texte, où pour la première fois est employé le terme de «Grèce», prévoit ceci: les deux Puissances proposeraient à la Porte leur intervention pour mettre fin aux hostilités, en fondant un état grec autonome qui paierait un impôt au sultan. Cet état serait administré par un

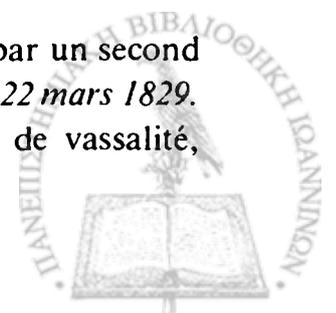
chef local élu par le peuple, mais la Porte influencerait quelque peu sa nomination. Les Grecs auraient la liberté de régler leurs problèmes intérieurs, ainsi que le droit de commercer. Dans le but d'éviter des conflits à l'avenir, on séparerait les habitants chrétiens des musulmans, et les Grecs pourraient racheter les propriétés turques. Les deux Puissances se réservaient de plus le droit de fixer plus tard, en accord avec la Porte, les frontières du continent et de déterminer quelles îles de l'Égée dépendraient de cette principauté grecque.

Le protocole de Saint-Petersbourg causa la fraction de la Quintuple Alliance et la transforma un peu plus tard en Triple Alliance (Russie, Angleterre, France). De plus, il servit de base au *traité de juillet* signé à Londres (le 6 juillet 1827), traité qui marqua le jalon le plus important dans la reconnaissance de l'indépendance grecque. Par ce traité, l'Angleterre, la France et la Russie offrent à la Porte leur entremise et proposent l'arrêt immédiat des hostilités. Mais la grande importance du traité se trouve dans le fait qu'il prévoit explicitement le recours à la force au cas où la Porte refuserait de se plier aux décisions des Puissances.

Au traité de Londres succédèrent des faits de grande importance. Le refus de la Porte d'admettre les termes du traité et les actes de barbarie continus commis par les Egyptiens provoquèrent l'intervention des flottes des Trois Puissances qui anéantirent complètement la flotte turco-égyptienne au port de Navarin dans le Péloponnèse le 20 octobre 1827. Il s'en suivit, au mois de septembre de l'année suivante, la campagne du corps expéditionnaire français dans le Péloponnèse avec le général Maison, qui obligea les Egyptiens à abandonner définitivement la Grèce, tandis qu'au mois d'avril de la même année (1828) la guerre entre la Russie et la Turquie avait commencé.

Pendant ce temps la troisième assemblée nationale des Grecs élit comme président de la Grèce un homme politique originaire de Corfou, le comte Jean Capodistrias, ex-ministre des Affaires Etrangères en Russie, physionomie dominante au rayonnement pan-européen. Capodistrias, qui arriva en Grèce en janvier 1828, essaya, malgré le chaos et les ruines qu'il y trouva, de réorganiser systématiquement l'état dans tous ses domaines (économie, agriculture, éducation, justice, ordre public, etc...). Il veilla spécialement à la réorganisation de l'armée et parvint avant septembre 1828 à libérer toute la Grèce centrale. Le rôle de Capodistrias dans le domaine diplomatique ne fut pas de moindre importance, surtout dans ses pourparlers avec les représentants des Trois Puissances en Grèce.

Le traité de juillet, que nous avons déjà cité, fut complété par un second acte diplomatique des trois Puissances, le *Protocole de Londres du 22 mars 1829*. Ce dernier réglait des questions importantes telles que la taxe de vassalité,



le rachat des propriétés turques, la suzeraineté du sultan et l'extension territoriale du nouvel état qui ne comprendrait que le Péloponnèse, la Grèce centrale, l'Eubie et les Cyclades.

Capodistrias réagit violemment quant à la limitation territoriale, mais la Sublime Porte était inflexible et ne voulait même pas discuter les termes du protocole. Seule la victoire écrasante de l'armée russe obligea finalement le sultan à accepter, par l'article 10 du *traité d'Andrinople (14 septembre 1829)*, les décisions précédentes des Puissances sur la Question grecque. Le traité d'Andrinople est en même temps le contrat international sur lequel reposent les fondements de l'état grec reconnu par tous.

Cinq mois plus tard, sur l'instigation de l'Angleterre, qui craignait la prédominance de l'influence russe sur l'état nouvellement constitué, fut signé à Londres le *Protocole du 3 février 1830*, qui transformait l'état grec autonome en état indépendant, y instituait la monarchie héréditaire, mais diminuait en même temps son extension territorial. Ainsi il fallut encore deux ans d'efforts conjugués pour régulariser la situation. Finalement avec les *traités de Londres (7 mai 1832)* et de *Constantinople (21 juillet 1832)* les frontières nord de la Grèce reviennent à la ligne délimitée en 1829, l'état s'appelle royaume, et Othon, second fils du roi philhellène de Bavière, Louis Ier, est déclaré roi de Grèce.

* * *

C'est ainsi que fut fondé le premier état indépendant de la Péninsule Balkanique. Mais les grands sacrifices du peuple grec ne furent pas complètement justifiés, car seul un petit coin ruiné du territoire grec était libéré. L'extension du nouvel état ne dépassait pas 48.000 kilomètres carrés, tandis que sa population atteignait à peine 750.000 habitants. Plusieurs millions de Grecs continuait à être esclaves, malgré le fait que le nombre inestimable des victimes de cette longue lutte surpassait de beaucoup celui de la population du nouvel état.

Mais ce n'était qu'un début. Pour libérer toutes les terres dont les habitants avaient pris part à la grande insurrection de 1821, le peuple grec fut obligé de lutter rudement encore une centaine d'années tant contre les ennemis de l'extérieur que contre la mauvaise fois de la diplomatie européenne.



la position de la Grèce est claire et honnête», écrivait le Journal «Ora», organe officieux du parti de Tricoupis. «Les Slaves, comme les Grecs, ont leur Idée Nationale et dans la réalisation de ce but ils ont le droit d'obtenir le respect et la sympathie de tous les Grecs. D'autre part, certaine rivalité n'est pas dans la nature des relations entre les deux peuples, au contraire ça ce n'est qu'un produit de déviation et de malentendu. La lutte patriotique des Slaves a touché vite le coeur du peuple grec»³. Le 20 septembre 1876 (vieux style) se tint à Athènes une manifestation en faveur des insurgés, avec le seul souhait que les droits helléniques en Crète et en Thessalie ne fussent contemporanément méconnus. Presque la même préoccupation a été exprimée par Tricoupis lors de l'insurrection crétoise de 1866, laquelle indirectement avait favorisé l'éloignement de la garnison turque de la région de Belgrade. C'est intéressant constater que Tricoupis avait alors considéré le succès serbe comme une double victoire et un jumelage de Crète et de Monténégro - Serbie⁴. A ce point nous devons souligner l'apport très important à la compréhension greco-serbe offert par le journal de Trieste «Nea Imera», organe officieux du parti de Tricoupis. Ce journal fournissait à la presse d'Athènes la plus grande partie des informations sur les événements au-delà de la frontière autrichienne, en donnant constamment une image favorable à la cause serbe et slave en général.

Un second témoignage sur l'attitude de Tricoupis, cette fois de caractère plus direct, nous fournissent deux lettres signées par lui même, en date de 27 juin et 17 juillet 1876 (vieux style). Destinataire de ces lettres était Constantin Sathas, le bien connu homme des lettres, qui en ce moment-là vivait à Paris, en préparant l'édition de ses Monuments. Tricoupis remercie Sathas pour sa collaboration au journal «Ora» et le félicite «pour ses jugements contre ceux qui critiquent de manière impropre les Slaves, et cette prise de position a été bien estimée à Athènes. C'est rassurant, continue Tricoupis, qu'ici à Athènes domine, parmi toutes les couches, la sensation du devoir... Au moment de notice de la déclaration de guerre de la part de la Serbie ce fut pour un instant quelque confusion d'opinions. Mais très vite, après un échange d'idées, chez l'Hellénisme a dominé une opinion commune sur la politique nationale». Plus tard, dans la seconde lettre, Tricoupis relève l'importance de pouvoir posséder une précise connaissance des événements et surtout de la politique des puissances européennes; c'est pour cela qu'il demande à Sathas de lui fournir des informations et même «des directives»⁵.

3. Journal «Ora», n. 268 (2.7.1876).

4. G. Cofinas, o.c., p. 9.

5. Les deux lettres sont conservées par le libraire Notis Karavias, d'Athènes.

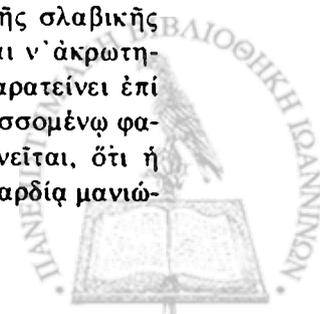


Suivant les sollicitations de Tricoupis, mais aussi par un désir personnel de faire connaître au public grec directement les nouvelles, Sathas envoie à «Ora» une correspondance assez longue: A la feuille du 2 juillet 1876 on lit une nette condamnation de l'aversion que les journaux français montraient à l'égard de la lutte des Serbes et dans les correspondances successives (15 et 22 juillet 1876) Sathas décrit avec sympathie la situation où se trouvaient les Serbes et il désapprouve la politique des catholiques contre les Serbes orthodoxes⁶. Un mois avant, le 24 juin 1876, Sathas, se rapportant à la presse autrichienne, transmettait à «Ora» son propre avis sur les préparations de la Serbie à la guerre, les difficultés du prince Milan et les dilemmes de ce dernier: «Si vraiment la Serbie et le Monténégro, avec les autres Slaves, s'engageront dans une guerre contre la Turquie, alors la Question d'Orient entrera dans sa dernière phase, parce qu'il est très douteux que la Turquie, laquelle pendant deux années n'a pas su subjuguier une poignée d'Erzégoviniens, pourra s'opposer, dans ces circonstances adversaires, avec succès aux Slaves coalisés qui, à part d'argent et des munitions dont ils possèdent, attirent aussi les sympathies de l'Europe». Et Sathas continue: «Une sensation affligeante suscite à tous la manière falsifiée dont certains journaux grecs ont présenté la lutte sacrée des Slaves. Se tenant à les circonstances la Grèce doit, faute d'une aide matérielle, montrer sympathie, au moins de caractère platonique, aux combattants jusqu'alors confrères subjugués, considérant que ces derniers avaient acclamé avec enthousiasme l'indépendance grecque et ils l'avaient aspergée de leur sang. Lorsque Rigas écrivait son Hymne, Slaves et Grecs étaient des frères. Aujourd'hui ou demain les Turcs s'éclipseront de l'Europe et les Slaves resteront les voisins permanents de l'Hellénisme et cette raison suffit à nous dicter cette sympathie si non cordiale, au moins d'une nécessité politique. Or, la Communauté Grecque de Londres a bien fait exprimer sa sympathie à l'égard des combattants Erzégoviniens leur envoyant la somme de 250 livres»⁷. Juste à la veille de l'entrée en guerre de la Serbie Sathas communique

6. Journal «Ora», n. 268 (2.7.1876), n. 281 (15.7.1876), n. 282 (16.7.1876) et n. 288 (22.7.1876).

7. Journal «Ora», n. 260 (24.6.1876). «Ἐάν ἀληθῶς Σερβία καί Μαυροβούνιον ἀναλάβωσι μετά τῶν ἄλλων Σλάβων τόν κατά τῆς Τουρκίας πόλεμον, τό ἀνατολικόν ζήτημα εἰσέρχεται εἰς τήν τελευταίαν αὐτοῦ φάσιν, διότι πολύ ἀμφιβάλλεται ἄν ἡ Τουρκία, ἡ ἐπί δύο ἔτη μή κατορθώσασα νά καθυποτάξῃ τήν δρᾶκα τῶν Ἑρζεγοβινίων, δυνηθῇ εἰς τάς παρούσας μάλιστα περιστάσεις ν' ἀντιπαραταχθῇ εὐδοκίμως πρός τοὺς συνησπισμένους Σλάβους, οἵτινες ἐκτός χρημάτων καί πολεμοφοδίων ἔχουσιν ὑπέρ αὐτῶν τās συμπαθείας τῆς Εὐρώπης...

Πολλοί ἐν τούτοις ἐρωτῶσι, ποῖον τό ἀποτέλεσμα τοῦ πιθανοῦ θριάμβου τῆς σλαβικῆς ἐκστρατείας; Ἐάν ἡ Τουρκία περιορισθῇ εἰς τακτικόν πόλεμον, ἡττωμένη δύναται ν' ἀκρωτηριασθῇ διά τῆς ἀποκοπῆς τῆς Ἑρζεγοβίνης καί τῆς Βοσνίας, ἀλλ' οὐχ ἡττον παρατείνει ἐπί τινα ἔτη τήν μαρασμώδη αὐτῆς ὑπαρξιν. Ὁ κίνδυνος ὅμως ἐγκεῖται ἐν τῷ ἀναπτυσσομένῳ φανατισμῷ τῶν ὀσμανλίδων. Οὐδεὶς τῶν κάπως γινωσκόντων τήν Ἀνατολήν ἀρνεῖται, ὅτι ἡ σλαβική ἐπίθεσις θέλει ἐπισπεύσει τήν ἔκρηξιν τῆς ἀναβραζούσης ἐν θηριώδει καρδίᾳ μανιῶδους ἐκδικήσεως καί δώσει τό σύνθημα γενικῆς τῶν χριστιανῶν σφαγῆς...



toutes les informations concernant l'activité diplomatique de ces jours. Parallèlement il juge important pour le public grec de traduire un long extrait du journal de Jules Andrassy, qui était contraire à toute action de guerre⁸.

Tant les articles de fond publiés dans le journal «Ora», que les lettres adressées à Sathas, comme d'autre part les correspondances de ce dernier, montrent, nous semble-t-il, concrètement la pensée de Tricoupis. En outre, l'effort que Tricoupis a dû pour faire prévaloir ses idées fut assez pesant. Il devait répondre à des voix très connues, qu'il ne pouvait pas mépriser. Nous citons, entre autres, les écrits du journaliste Blassis Gabriilidis, qui avait publié un livre, plutôt un pamphlet, sur les dangers du panslavisme⁹. On ne peut pas pourtant nier que lorsqu'on attaquait cette période-là les Slaves, on se référait principalement aux Russes, rarement aux Bulgares et presque jamais aux Serbes.

Conséquence et résultat logique des positions politiques citées et soutenues par Tricoupis, se fut la promotion des relations officielles entre la Grèce et la Serbie. En effet le 9 octobre 1880 le roi Georges I de Grèce adressait une lettre au prince Milan, par laquelle lui communiquait la confirmation de Nicolaos Delyannis, ex-secrétaire à l'ambassade de Grèce à Paris, en tant que Ministre Président. Jusqu'alors la Grèce tenait à Belgrade un Consulat Général, mais vue la nouvelle situation créée par le Congrès de Berlin aux Balkans et poussées par le désir d'un plus étroit contact entre les deux pays, Athènes et Belgrade décidèrent de promouvoir leurs legations au rang d'ambassade. Par les dépêches et les autres documents annexés à la correspondance relative conservée auprès les Archives du Ministère des Affaires Etrangères d'Athènes on apprend que dans la Serbie vivaient alors quelques dizaines

... Έν τούτοις δέν ἀπώλετο ἔτι πᾶσα ἐλπίς πρὸς διατήρησιν τοῦ καθεστῶτος· οὐδόλως δέ ἀπίθανον νά ἴδωμεν καί τήν στιγμὴν ταύτην τήν Σερβίαν θυσιάζουσαν χάριν παραχωρήσεώς τινος τό μέλλον τῶν ὁμοφύλων Ἑρζεγοβινίων, ὡς ἐπὶ τοῦ Κρητικοῦ ἀγῶνος ἐμπορεύθη τοὺς ὁμοθρήσκους αὐτῆς συμμάχους.

Ἄλγεινήν προξενεὶ εἰς πάντας αἰσθησιν ἢ εἰς τινας τῶν ἑλληνικῶν ἐφημερίδων ἀπαντῶσα συστηματικὴ ἐκφαύλις τοῦ ἱεροῦ τῶν Σλάβων ἀγῶνος· ὡς νῦν τὰ πράγματα ἔχουσιν, ἡ Ἑλλάς ὀφείλει, ἐν ἐλλείψει ὑλικωτέρας τινός βοηθείας, νά συμπαθῇ τοῦλάχιστον πλατωνικῶς πρὸς τοὺς ἀγωνιζομένους ἐν δουλείᾳ συναδέλφους αὐτῆς, ἀφοῦ μάλιστα οὗτοι καί ἐνθουσιωδῶς ἐχαιρέτισαν τὴν ἑλληνικὴν ἀνεξαρτησίαν καί δι' αἱμάτων ἐρράντισσαν αὐτήν. Ὅταν ὁ Ρήγας ἔγραφε τόν θούρειον ὕμνον καί Σλάβοι καί Ἕλληνες ἦσαν ἀδελφοί. Σήμερον ἢ αὔριον οἱ Τούρκοι θά ἐκλείψωσιν ἐκ τῆς Εὐρώπης, οἱ δέ Σλάβοι θά μείνωσιν οἱ διαρκεῖς τοῦ Ἑλληνισμοῦ γείτονες, ὁ δέ λόγος οὗτος καί μόνος ἀρκεῖ νά ὑπαγορεύσῃ εἰς ἡμᾶς τὴν τοιαύτην συμπάθειαν, ἂν οὐχὶ ὡς ἐγκάρδιον αἰσθημα, τοῦλάχιστον ὡς ἀπαραίτητον πολιτικὴν ἀνάγκην. Ὅθεν καλῶς ποιούσα καί ἡ ἐν Λονδίῳ ἑλληνικὴ κοινότης ἐπέδειξε τὴν συμπάθειαν αὐτῆς πρὸς τοὺς ἀγωνιζομένους Ἑρζεγοβινίους ἀποστείλασα αὐτοῖς 250 λίρας....»

8. Journal «Ora», n. 264 (28.6.1876).

9. B. Gabriilidis, Ἡ Ἑλλάς καὶ ὁ Πανσλαβισμός, Athènes 1879.



de sujets grecs. A Nish, depuis peu libérée, résidaient, selon les informations de l'ambassade grecque, douze sujets grecs, dont la majorité exerçait le commerce, tandis que leur protection était confiée au vice-consul de France. Enfin, une autre information qui nous parvient c'est que le Gouvernement Serbe contestait à l'Ambassade de Grèce à Belgrade son droit d'émettre des passeports helléniques aux Grecs de la Turquie, fait que provoquait quelque friction¹⁰.

En conclusion, nous pouvons affirmer que Charilaos Tricoupis avait suivi un chemin très clair, réaliste et vraiment philoserbe, sinon pro-slave en général. Entouré de collaborateurs efficaces cet homme d'état a pu tracer et avancer une politique clairvoyante et de collaboration balkanique.

10. Archives du Ministère des Affaires Etrangères (AYE), 1880 (Belgrade), 18/6, 19/6 et 39/16.



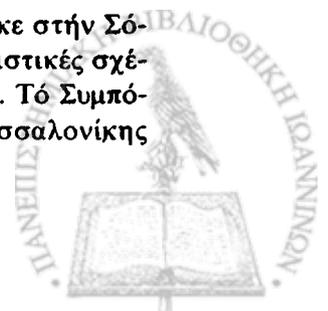
STEPHANOS J. PAPADOPOULOS
Université de Jannina

LE MÉTROPOLITE DE VELIKO TIRNOVO DENIS RALLIS
PALÉOLOGUE ET SES EFFORTS POUR LA LIBÉRATION
DES GRECS ET DES BULGARES ASSERVIS
(fin XVI^e siècle - début XVII^e) *

Le rôle assumé par l'Eglise orthodoxe et ses divers représentants et la tâche qu'ils ont remplie dans les Balkans durant la période de la domination ottomane ont fait, jusqu'à présent, l'objet de nombreuses études. Le côté négatif du sujet a été examiné, aussi bien que le côté positif. On peut en conclure sans vouloir ignorer les points négatifs que l'apport de l'Eglise aux peuples soumis des Balkans a été considérable dans différents domaines tels que le maintien et l'épanouissement de la conscience nationale, l'éducation, l'esprit de lutte de ces peuples, etc.

Sur ce dernier point en particulier, ce n'est pas par hasard qu'un prélat de l'Eglise orthodoxe se soit souvent trouvé à la tête des divers soulèvements ou complots, presque toujours organisés avec la collaboration d'une puissance européenne opposée aux Turcs. On le remarque surtout au cours de deux premiers siècles de la domination ottomane où le rôle de l'Eglise était plus décisif étant donné que la classe bourgeoise n'avait pas encore pris forme. D'ailleurs cette époque (XVI^e-XVII^e s.) est la période des luttes les plus ardues contre l'expansion ottomane en Europe.

* Ανακοίνωση στο Β' Ελληνοβουλγαρικό Συμπόσιο, που πραγματοποιήθηκε στην Σόφια (18-22-Σεπτεμβρίου 1980) με το γενικό θέμα «Πολιτικές, πνευματικές και πολιτιστικές σχέσεις Ελλήνων και Βουλγάρων από τα μέσα του ΙΕ' έως τα μέσα του ΙΘ' αιώνα». Το Συμπόσιο αυτό οργανώθηκε από το "Ίδρυμα Μελετών Χερσονήσου του Αΐμου της Θεσσαλονίκης και το Βαλκανολογικό Ίνστιτούτο της Βουλγαρικής Ακαδημίας Επιστημών.



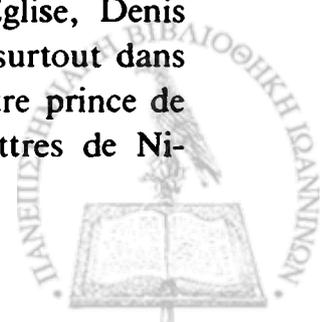
C'est donc à ce moment que d'illustres prélats font leur entrée sur la scène historique des peuples balkaniques en organisant des insurrections ou en y participant. Ce sont, par exemple, le métropolite de Monembasie Macaire Mélissénos, les archevêques d'Ochrid Joachim et Athanase, le métropolite Denis de Larissa et Trikke, surnommé «le Skylosophe», martyr national grec, l'évêque Néophyte de Mani, le métropolite de Lacédémonie Chrysanthe Laskaris, le patriarche Jean de Peć en Serbie, le métropolite de Veliko Tirnovo en Bulgarie Denis Rallis Paléologue, dont nous allons parler aujourd'hui, et d'autres.

Denis Rallis Paléologue (l'homme et l'oeuvre) a fait l'objet, il y a 60 ans, d'une étude assez poussée de la part du grand historien roumain N. Iorga qui l'a même appelé «conseiller byzantin» du prince de Valachie Michel le Brave et, un peu plus tard, de la part du professeur bulgare Ivan Snegarov.

Denis naquit dans une grande famille de l'aristocratie byzantine. Il était Rallis du côté de son père, Paléologue du côté de sa mère, et, de plus, neveu de l'illustre Michel Cantacuzène, surnommé «Chaitan-Oglu» (c'est à dire «Fils de Satan»). Il fit ses études à Rome, comme d'autres clercs de son époque, et fut nommé d'abord évêque de Kyzikos. Plus tard, sur l'ordre du pape Grégoire XIII, il se rendit en Pologne, à la Cour du prince Constantin d'Ostrog, où il fit office d'enseignant à l'Académie Orthodoxe du lieu, où d'autres intellectuels grecs offraient quelquefois leurs services. En 1585, grâce au soutien des notables de Galata, le patriarche Jérémie II le nomma métropolite de Veliko Tirnovo en Bulgarie. Quelques années plus tard, en 1592, il fut envoyé à Moscou en tant que représentant du patriarche et du Synode, afin d'y porter la bulle d'or par laquelle le Synode du Patriarcat oecuménique de Constantinople reconnaissait le premier patriarche de Moscou, Iov.

La formation occidentale du métropolite Denis (il en va de même pour son contemporain Denis «le Skylosophe» qui avait fait, lui aussi, ses études en Italie), sa noble origine byzantine et son patriotisme ardent, la conscience de sa mission oecuménique et le sentiment qu'il répondait du sort de ses ouailles de Bulgarie, le menèrent rapidement à faire des efforts considérables visant l'affranchissement des peuples des Balkans. Il poursuivit ces efforts jusqu'à sa mort.

Il commença en 1595, sur l'entremise d'un agent ragusain, Paul Giorgić, par entrer en contact avec le prince de Transylvanie Sigismond Báthory. L'année suivante, secondé par Théodore Balina, un bulgare en vue, originaire de Nicopolis, et par un assez grand nombre d'hommes d'Eglise, Denis prépare l'insurrection des Bulgares et organise le soulèvement surtout dans les campagnes. Au printemps 1597, il prend contact avec l'illustre prince de Valachie Michel le Brave qu'il tient au courant, dans ses lettres de Ni-



copolis, des préparations des Chrétiens de Bulgarie, ainsi que des dispositions militaires prises par les Turcs. En été 1598 cette élaboration en est au point que Denis se promet de commencer l'insurrection et de soulever 200.000 hommes dès que l'armée impériale ferait son entrée en Bulgarie ayant à sa tête Michel le Brave ou qui que ce soit d'autre. Aussi secrètes que furent les manoeuvres de Denis il semple que les Turcs en prirent connaissance, car lui-même confia, plus tard, qu'il avait été trois fois en très grand danger et n'avait eu la vie sauve que grâce à l'intercession du cadi turc de Timovo et à l'argent qu'il a dépensé.

En octobre 1598 Michel le Brave pénétra, comme on sait, en Bulgarie, vainquit les Turcs devant Nicopolis, occupa les forteresses de Nicopolis et de Vidin et, dans un laps de temps très restreint parcourut la Bulgarie du Nord en doublant son armée à l'adhésion d'une quinzaine de mille de volontaires bulgares. Vers la fin du même mois, Michel écrasa une armée turque qui avait été envoyée contre lui de Constantinople. Ces victoires emplirent d'espoir les Bulgares et les Grecs asservis, comme en témoignent les chansons populaires de ces deux peuples. Mais les troupes de Michel le Brave se retirèrent de Bulgarie vers la fin novembre 1598 et, par crainte de représailles, presque 60.000 habitants de ce pays les suivirent en tant que réfugiés. Le métropolite Denis fut des premier à quitter la Bulgarie.

Pendant les années 1599-1601 et tant que durera la progression de Michel le Brave (prise de la Transylvanie en novembre 1599 et de la Moldavie en mai 1600), Denis sera aux côtés du prince roumain et deviendra son principal conseiller politique. Afin de la récompenser de ses services, Michel lui confèrera la plus haute dignité ecclésiastique de sa principauté en le nommant «Président de Moldovlachie», c'est à dire de la métropole de Suceava (ancienne capitale de Moldavie). Cependant, durant tout ce temps, Denis n'oublie pas le peuple asservi dont il est le pasteur et s'adresse à plusieurs reprises à l'empereur Rodolphe II, lui demandant, tantôt de soutenir le prince roumain dans sa lutte contre les Turcs, afin de lui permettre de libérer Sofia et d'y transférer son siège, tantôt de l'aider lui-même à organiser une insurrection simultanée des Bulgares et des Serbes.

Après l'assassinat de Michel le Brave en août 1601, Denis, qui a perdu son protecteur, se réfugie d'abord à Venise. Par la suite il s'installe comme simple exilé à Vienne où il demeurera, sauf quelques absences, jusqu'à la fin de sa vie (vers le milieu de 1620). Durant les vingt dernières années de sa vie, l'infatigable prélat poursuit son activité politique. Il est souvent en rapport avec l'empereur Rodolphe II et se rend bien des fois à Prague où siège l'empereur. En 1605-1606, pourvu d'une lettre de recommandation de Rodolphe adressée au tsar Boris Fédorovitch Godounov, il se rend en Russie où il est reçu



avec de grands témoignages d'honneur par le tsar qui lui confie une mission en Lettonie. Plus tard, à Vienne, Denis se lie étroitement avec le prince roumain exilé Radu Serban, ex-prince régnant qui avait succédé à Michel le Brave sur le trône de Valachie. Le 28 février 1620 Denis assista comme témoin à la rédaction du testament de Radu Serban qui avait lutté lui aussi contre les Turcs à Dovroutsa et ailleurs. C'est là le dernier renseignement que nous avons sur la vie de Denis.

Au cours de son long séjour à Vienne, alors centre de la lutte anti-turque, le métropolite de Tirnovo, Denis - il se servait toujours de ce titre - ne cessa pas de songer à la libération des peuples des Balkans. C'est là qu'il fit en été 1602, la connaissance du duc de Nevers, Charles de Gonzague, descendant lointain des Paléologues, qui était venu combattre les Turcs à Buda. Denis est sans aucun doute l'un de ceux qui inspirèrent au jeune noble français les glorieux projets de croisade qui firent naître de grands espoirs chez les peuples soumis et causèrent de grands soucis à la diplomatie européenne durant les deux décennies à venir.

Plusieurs années après, en été 1618, alors que le mouvement du duc de Nevers avait commencé à prendre de l'ampleur, le métropolite Denis eut une rencontre à Vienne avec le noble français Philippe de Lange de Château- Renault qui venait d'une mission à Mani et discuta avec lui les desseins du duc de Nevers. Sur ce il envoya à Charles de Gonzague une lettre, écrite en latin, dans laquelle il comparait le duc avec Moïse et Solomon qui avait libéré le peuple hébreu, il lui spécifiait qu'il était prêt à lui offrir ses services dans toute province grecque où le duc penserait qu'il pourrait lui être utile.

Enfin, au début de l'année 1619, à Vienne encore, le métropolite Denis eut une rencontre avec le duc de Nevers lui-même. Ce fut sa dernière démarche car il mourut l'année suivante, sans avoir le temps cette fois de voir à nouveau trompées ses espérances pour la libération des peuples balkaniques asservis.

BIBLIOGRAPHIE PRINCIPALE

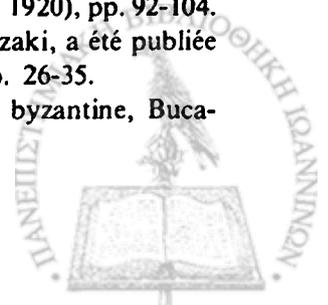
Hurmuzaki Eudoxiu, Documente privitoare la Istoria Românilor, v. III, IV, XII et XIV, Bucaresti 1880-1915.

C'est dans les volumes de cette collection bien connue, en particulier dans le tome XII, qu'est publiée la plupart des documents qui ont trait à l'oeuvre du métropolite Denis.

Iorga N., Un conseiller byzantin de Michel-le-Brave: Le Métropolite Denis Rhalis Paléologue, «Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine», v. 5 (Bucarest 1920), pp. 92-104.

La même étude, basée surtout sur les documents de la collection Hurmuzaki, a été publiée auparavant en roumain dans la «Revista Istorică», v. 5 (Bucaresti 1919), pp. 26-35.

Iorga N., Byzance après Byzance, Continuation de l'histoire de la vie byzantine, Bucarest 1971.



Papadopoulos Stephanos J., Ἡ κίνηση τοῦ δούκα τοῦ Νεβέρ Καρόλου Γονζάγα γιά τήν ἀπελευθέρωση τῶν βαλκανικῶν λαῶν, 1603-1625 («Le mouvement du duc de Nevers, Charles de Gonzague, pour l'affranchissement des peuples balkaniques, 1603-1625»), Thessalonique 1966.

Cf. en particulier aux pp. 208-211, l'Annexe II.

Randa Alexander, Pro Republica Christiana. Die Walachei im «langen». Türkenkrieg der katholischen Universalstände (1593-1606), München 1964.

Snegarov Ivan, Tarnovski mitropolit v tursko vreme (= Les métropolitains de Tirnovo à l'époque turque), «Spisanie na Balgarskata Akademija na Naukite», kniga III (Sofija 1935), Klon Istoriko-Filologičen i Filosofsko Obščestven 25, pp. 207-254.



STEFANAQ POLLO
Université de Tirana

LES ALBANAIS ET LA LUTTE DU PEUPLE GREC POUR SON INDÉPENDANCE (1821-1829)*

Permettez-moi tout d'abord de remercier au nom de mon collègue Arben Puto et en mon nom propre, l'Université de Jannina et notre collègue Monsieur Stephanos Papadopoulos de leur invitation à venir tenir nos conférences devant un auditoire aussi autement qualifié d'historiens.

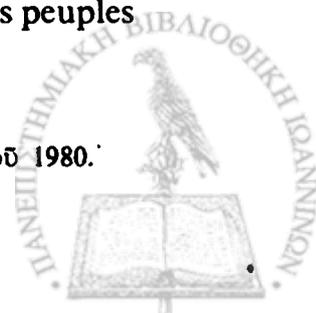
C'est la seconde fois, à notre connaissance, qu' il est offert à des historiens albanais l' heureuse occasion d' entrer en contact sous une pareille forme avec leurs collègues grecs, de présenter quelques résultats des sciences historiques albanaises et de procéder à un échange de vues sur des problèmes intéressant les deux parties.

Comme on le sait, nos deux peuples, en tant que peuples voisins ont entretenu des relations de coopération et d' entraide, ils ont eut des rapports suivis dans le domaine politique, économique et culturel, mais l' histoire a aussi contraint les Albanais et les Grecs à s' affronter sur le champ de bataille et à mesurer leur bravoure. A des pages éclatantes de notre histoire commune, sont venues s'ajouter, comme cela a été souvent le cas avec des pays voisins dans le passé, des pages obscures.

Cela nous amène à souligner dès le début que notre nouvelle historiographie observe une position différenciée dans l' interprétation du rôle et de la responsabilité des peuples, des classes dirigeantes et des gouvernements dans leur action historique.

Les masses populaires qui vivent de leur sueur et de leur peine et qui créent les biens matériels ont toujours souhaité et souhaitent entretenir des relations fraternelles et de coopération avec les autres peuples et surtout avec les peuples

* Κείμενο διάλεξης πού έγινε στό Πανεπιστήμιο Ἰωαννίνων τόν Νοέμβριο τοῦ 1980.



voisins; elles ont été et sont contraires aux guerres sauf dans les cas où celles-ci ont un caractère juste et sont menées contre les oppresseurs étrangers pour la conquête de la liberté et de l'indépendance ou contre les exploités locaux pour l'instauration d'un ordre politique et social juste.

Les classes dirigeantes et les gouvernements, lorsque leur politique répond aux aspirations des masses populaires et jouit de leur appui, représentent la nation ou sa majorité. Mais il n'est pas rare que les classes dirigeantes et les gouvernements poursuivent une politique tout à fait étrangère aux intérêts du peuple, à l'intérieur du pays, comme dans les rapports avec les autres peuples. Dans ces cas-là, ce sont ces classes et non les peuples qui assument la responsabilité de cette politique, dont les premières victimes sont les simples gens. Et cela est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit de la politique des classes dominantes et des gouvernements d'un Etat oppresseur étranger, comme ce fut le cas pour nos peuples sous la domination ottomane.

Il appartient à la science historique de traiter ces relations objectivement, en les dépouillant des passions nationalistes et chauvines en sorte que les jeunes générations en tirent des enseignements et luttent pour édifier leurs rapports avec leurs voisins dans le sens dans lequel le requièrent les intérêts des peuples. Bien entendu, les historiens ont des points de vues, des conceptions philosophiques différentes et, en conséquence, leurs appréciations des événements et des phénomènes historiques diffèrent elles aussi. De telles différences existent et existeront entre les historiens albanais et leurs collègues grecs. Mais une toujours meilleure connaissance, un débat scientifique constructif et l'échange de l'expérience et des connaissances acquises, ne peuvent que contribuer à promouvoir une plus grande objectivité scientifique.

La maison d'éditions «'Εκδοτική 'Ομάδα» de Salonique a récemment publié en langue grecque l'ouvrage intitulé «Histoire de l'Albanie des origines à nos jours», préparé par un groupe d'auteurs albanais.

C'est là une brève histoire de l'Albanie et, en raison même de son caractère synthétique, il n'a pas été possible d'y traiter largement, entre autres, les problèmes des relations albanogrecques. Des aspects particuliers de ces rapports au XIXe siècle et au début du XXe ont fait l'objet d'études de la part des historiens albanais P. Pepo, T. Dilo, F. Liço, Kr. Frashëri, St. Naçi et ils ont été analysés sous une forme générale dans l'Histoire d'Albanie en trois volumes publiée par l'Université de Tirana. Cela est naturellement peu si l'on a en vue l'importance et le rôle de ces relations dans l'histoire de notre pays. Ces dernières années l'intérêt scientifique porté à l'étude de ces relations s'est accru et sans aucun doute aurons-nous à l'avenir des études plus complètes sur ce sujet.



Qu'il nous soit permis dans cette conférence de présenter quelques résultats de l'historiographie albanaise actuelle en rapport avec les relations albanogrecques au cours de la Révolution grecque des années 1821-1829. Etant donné l'ampleur de ce sujet et les limites nécessairement réduites de notre exposé, nous ne pouvons le faire que sous forme de considérations générales. Nous voulons espérer que les possibilités nous seront offertes, tant à nous en Grèce qu'à vous en Albanie, de traiter plus largement et de manière mieux documentée les problèmes des relations albanogrecques, si importants pour la science historique de nos deux pays.

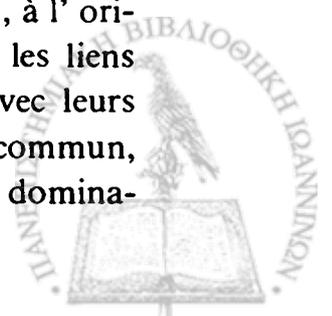
* * *

Le XIXe siècle est, on le sait, le siècle des nationalismes dans les Balkans, de l'éveil national et des luttes de libération qui, plus tôt ou plus tard selon les pays, conduisirent à la libération du joug séculaire ottoman des peuples balkaniques et à la formation de leurs Etats nationaux. Le contenu politique et socio-économique de ces mouvements, la place et le rôle des diverses forces sociales qui y ont participé, leurs formes, leur rythme de développement et leur caractère de masse diffèrent en fonction des conditions spécifiques concrètes de chaque pays et de l'influence des facteurs extérieurs. Il est nécessaire d'avoir en vue ces particularités pour comprendre les mouvements politiques et sociaux du XIXe siècle dans nos deux pays ainsi que le caractère de leurs rapports.

Le processus d'émancipation dans les Balkans commença, comme on sait, par les révolutions de libération serbe et grecque du début du XIXe siècle, qui eurent une portée balkanique et européenne.

La révolution libératrice des années 1821-1829, au cours de laquelle le peuple grec écrivit des pages des plus glorieuses de son histoire, a été, à juste titre, largement traitée tant par les historiens grecs que par les étrangers. Ces études ont mis en relief entre autres le philhellénisme balkanique, la contribution apportée par les pays voisins à la victoire de la lutte pour l'indépendance de la Grèce. Et dans ce cadre, a également été évoquée, encore que dans une moindre mesure, la contribution fournie par le peuple albanais.

Les raisons générales qui, lors du déclenchement de l'insurrection grecque pour l'indépendance suscitèrent de profonds sentiments de sympathie à son égard et une vague de philhellénisme qui se concrétisa par l'appui prêté sous diverses formes à ce mouvement, sont aussi, dans une bonne mesure, à l'origine du philhellénisme albanais. Nous mentionnerons entre autres les liens séculaires de coopération économique et culturelle des Albanais avec leurs voisins, l'aspiration commune à se libérer du joug de l'opresseur commun, l'usage de la langue grecque comme langue de culture au cours de la domination byzantine et ottomane.



Mais quand on parle de la contribution albanaise et dans l'ensemble de l'attitude des Albanais à l'égard de la révolution grecque, il convient d'avoir en vue certaines particularités de leur situation politique, économique, sociale et religieuse, par rapport à celle des autres peuples voisins. D'abord, la classe dominante des féodaux en Albanie était albanaise et musulmane de génération en génération, certes liée à la Sublime Porte et intéressée au succès de ses campagnes militaires, mais c'était quand même une classe liée au destin du pays, une classe, qui, depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle, à la suite de son renforcement, avait des intérêts particuliers qui se heurtaient toujours plus à ceux de la Sublime Porte. Ensuite, les Albanais n'étaient pas homogènes du point de vue religieux. Ils étaient divisés en trois religions différentes: la majorité de la population, y compris la classe des sipahis, était musulmane, de la même religion que l'opresseur turc, et une petite partie de religion chrétienne, orthodoxe au sud, catholique au nord.

Ces facteurs ne pouvaient pas ne pas influencer sur l'adoption d'attitudes différenciées à l'égard de l'insurrection grecque de la part des diverses couches sociales et catégories religieuses de la population, ainsi que sur les motifs qui déterminèrent ces attitudes. On est donc nécessairement amené à traiter le problème sous un triple aspect, en considérant tour à tour l'attitude adoptée par les Albanais de Grèce, établis ici au cours des XIV-XVIIe siècles, celle des volontaires de l'Albanie qui allèrent se battre l'arme à la main pour la libération de la Grèce, et enfin la politique suivie par les féodaux albanais et l'attitude des masses musulmanes et catholiques recrutées par eux.

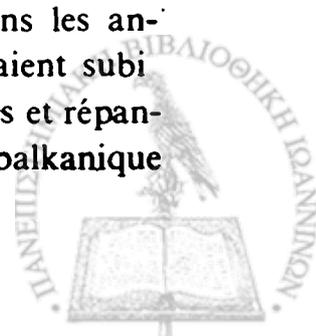
En ce qui concerne la contribution fournie à la lutte d'indépendance grecque par les Albanais de Grèce ou Arvanites, qui constituaient une partie importante de la population locale, la question est relativement mieux connue. Les historiens albanais ainsi que leurs collègues grecs ont apprécié hautement le grand rôle joué par les Arvanites dans l'insurrection, que ce soit à travers leur participation massive et leurs importantes contributions matérielles, ou leur bravoure et leurs capacités dirigeantes politiques et militaires, et ils estiment que les Arvanites chrétiens et musulmans, en dépit de tous les efforts de la Sublime Porte pour attiser la division religieuse et faire d'eux ses instruments, se sentaient en générale des frères de même sang et que les Grecs les considéraient comme des amis et des compagnons d'arme dans la lutte contre l'ennemi commun. D'autre part, la population orthodoxe grecque, dans sa conscience, n'assimila jamais les Albanais musulmans de Grèce aux Turcs, que les Albanais musulmans eux-mêmes détestaient. Ces rapports amicaux entre les Arvanites chrétiens et musulmans, d'une part, et les Grecs, de l'autre, avaient trouvé leur plus haute expression dans la coopération combattante contre les oppresseurs ottomans communs, dans la formation



de détachements communs d' Arvanites et de Grecs. Ces traditions de coopération sincère avaient persuadé de nombreux capitans de klephtes grecs, entre autres Théodore Kolokotronis, que la libération de la Grèce et la formation de l' Etat grec indépendant ne pouvaient se réaliser sans la participation en masse des Arvanites et sans que leur fussent assurées la liberté et l' égalité. Cette conviction s' était concrétisée, entre autres, comme on le sait, dans l' accord entre Théodore Kolokotronis et Ali Farmaki, sur la constitution d' une alliance gréco-albanaise dirigée contre les Turcs et, en 1800, par l' accord sur la formation d' un «royaume gréco-albanais» auquel adhèrent tant les Arvanites chrétiens et musulmans de Grèce et des régions meridionales de l' Albanie que des capitans klephtes et des notabilités de la Grèce centrale et du Péloponnèse. Nous citons ces faits pour montrer que la participation des Arvanites à l' insurrection libératrice grecque de 1821-1829 avait ses antécédants et qu' elle s' appuyait sur une tradition positive de coopération fraternelle.

La question des volontaires partis des terres d' Albanie pour participer, les armes à la main, à la lutte pour l' indépendance de la Grèce n' a pas encore été chez nous l' objet d' études particulières et documentées. Les raisons en sont à rechercher non seulement dans la difficulté de se procurer la documentation nécessaire, mais aussi dans le fait que la majeure partie des volontaires albanais sont demeurés anonymes, soit parce qu' ils sont partis en cachette et qu' ils ne furent que de simples combattants et par conséquent ne figurent pas dans des documentations, soit aussi parce que, étant en majeure partie orthodoxes et ne portant pas de noms spécifiquement albanais, ils sont souvent identifiés à des Grecs.

De nouvelles données de valeur qui complètent les données existantes ont été apportées par Sp. Loucatos dans son étude publiée dans «Balkan Studies» en 1978 (vol. 19). Les données dont nous disposons aujourd' hui, encore que fragmentaires, nous permettent de formuler quelques considérations générales. Des volontaires non seulement du Sud où l' écho de la révolution était plus sensible, mais aussi des régions centrales et septentrionales de l' Albanie, ont participé à la lutte de libération du peuple grec. Ce sont non seulement des chrétiens orthodoxes, mais aussi des musulmans. Ils ont combattu non seulement en étant répartis dans des détachements grecs commandés par des Grecs, mais aussi dans des unités albanaïses distinctes conduites par des Albanais. Cela témoigne de l' existence, en Albanie, dans les années 20 du XIXe siècle, de milieux patriotiques éclairés, qui avaient subi l' influence des grandes idées de liberté et de nationalité, proclamées et répandues par la Révolution française, et du sentiment élevé de solidarité balkanique qui les inspirait.

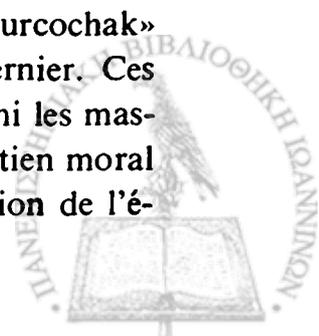


Sans aucun doute la culture en langue grecque répandue dans l'Albanie du Sud a joué un rôle important dans ce sens. Pendant une cinquantaine d'années, jusqu'au jour où elle a été détruite, on avait vu fleurir dans cette région une des écoles les plus avancées des Balkans «la nouvelle Académie de Voskopje». Ainsi, depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle déjà des élèves albanais suivaient chaque année les cours du gymnase de Janina.

Le sentiment de solidarité balkanique qui animait notre peuple est aussi attesté par le fait que des centaines de montagnars de l'Albanie du Nord se sont battus côte à côte avec les Monténégrins contre l'ennemi commun et ont grossis les rangs des détachements de volontaires qui participèrent à la révolution serbe en se signalant dans les combats pour la libération de la Serbie; ou encore par le fait que les volontaires albanais formèrent des détachements distincts dans la révolution roumaine, d'où émergèrent des chefs éminents de cette révolution.

Il importe d'observer que des Albanais musulmans également se sont rangés aux côtés des combattants pour l'indépendance de la Grèce. C'est là un phénomène très intéressant, rare pour l'époque. Il atteste que ce ne fut pas seulement la religion commune qui poussa les volontaires albanais à combattre pour la libération de la Grèce. La révolution grecque avait un caractère national et social. Dirigée contre les féodaux turcs, elle ne pouvait ne pas jouir de la sympathie des paysans opprimés et ne pas attiser leurs aspirations et leurs espoirs de se libérer de l'oppression et de l'exploitation féodales. D'autre part, on peut dire que les milieux albanais éclairés, chrétiens ou musulmans, non seulement aspiraient à la liberté et à l'indépendance du pays du joug ottoman et considéraient la lutte armée comme un moyen efficace pour y accéder, mais avaient aussi une vision balkanique de cette lutte et considéraient la libération des peuples asservis de la péninsule comme une question commune à eux tous.

Les chants populaires albanais viennent étayer cette idée. Dans la suite de ceux qui sont consacrés à la révolution grecque et qui furent publiés pour la première fois en 1879 par le patriote albanais de la Renaissance Th. Mitko dans la «Bleta shiptare» («l'Abeille albanaise»), on remarque un chant en dialecte du nord, créé par conséquent dans l'Albanie septentrionale à population musulmane et catholique. Dans ce chant il est fait appel aux Albanais de Hidra et Speczia ainsi que l'Ulqin, aux habitants musulmans, marines réputés de ce post situé au nord du pays, à combattre contre le «Turcochak» (appellation péjorative des Turcs) jusqu'au jour du jugement dernier. Ces vers, qui illustrent l'écho de l'insurrection libératrice grecque parmi les masses populaires de l'Albanie du Nord également, expriment leur soutien moral à cette révolution, confirmé parfaitement aussi par la documentation de l'époque.



On en vient ainsi au troisième aspect du problème qui nous intéresse, celui de l'attitude des féodaux albanais et des masses recrutées par eux, à l'égard de l'insurrection grecque.

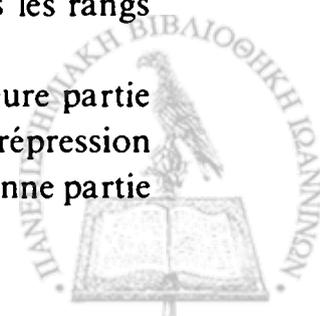
Il a été dit et écrit assez de choses sur le rôle des détachements des féodaux albanais dans la lutte contre la révolution grecque. De façon générale, on voit prédominer l'idée que les Albanais musulmans et en particulier la classe féodale appuyèrent la Sublime Porte dans ses mesures de répression contre les combattants grecs. Il est nécessaire de reconsidérer ce jugement sur la base des documents et de faire une appréciation scientifique objective de l'attitude des détachements militaires et des chefs albanais envers la révolution libératrice grecque et la contribution qu'ils y ont apportée, ce que l'historiographie albanaise s'est précisément attachée à faire ces derniers temps.

On sait que la Sublime Porte, des années durant, en cherchant à donner à cette lutte un caractère religieux, espérait utiliser principalement sinon uniquement les forces albanaises pour réprimer l'insurrection grecque surtout dans les années où ses troupes étaient engagées sur d'autres fronts. On sait également que des unités particulières, composées d'Albanais musulmans et commandées par des féodaux locaux exécutant les ordres du sultan khalife, luttèrent contre les insurgés grecs. Mais ceux-ci ne constituaient qu'une partie relativement réduite des forces albanaises envoyées par ordre de la Porte en Grèce. La majeure partie d'entre elles agit en conscience de manière tout à fait différente, et cela pour des raisons économiques et politiques.

Les motifs qui déterminèrent leur attitude étant différents, il est nécessaire de faire une distinction entre les forces musulmanes recrutées et les chefs féodaux.

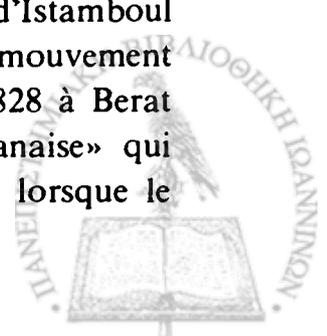
Les expéditions militaires contre le Pachalik de Janina, qui furent accompagnées de la dévastation des exploitations paysannes et d'importantes pertes humaines, avaient aggravé la situation dans l'Albanie du Sud au point que la population était excédée de la guerre et qu'elle aspirait à la paix avec la Grèce voisine. C'est ce qui explique les difficultés, les retards et les échecs de la Sublime Porte dans la mobilisation des forces albanaises, qu'elle voulait voir atteindre 40.000 hommes. Si l'on ajoute à cela les conflits continuels entre soldats albanais et turcs, l'horreur que suscitèrent dans leurs rangs les exécutions d'un grand nombre de soldats albanais par les commandants turcs, on s'expliquera leurs désertions en masse dans leur marche vers la Grèce et au front même, ou le passage d'un certain nombre d'entre eux dans les rangs des combattants grecs.

Cette attitude correspondait aux desseins politiques de la majeure partie des chefs féodaux albanais et elle fût encouragée par eux. Après la répression de la résistance d'Ali pacha de Tépélène, résistance qui cloua une bonne partie



des forces turques et aida objectivement l'insurrection grecque précisément dans sa première année, lorsque le danger pour elle d'être étouffée au berceau était grand, les chefs féodaux commencèrent à se sentir toujours plus menacés dans leur position de gouvernements du pays. Ils eurent tôt fait de comprendre que la répression de l'insurrection grecque entraînerait le renforcement du pouvoir central du sultan, ce qui réduirait considérablement leurs espoirs de gouverner eux-mêmes le pays en même temps que leurs privilèges. C'est la raison pour laquelle ils s'efforcèrent de trouver les formes d'action et les voies les plus diverses pour se dérober aux ordres du sultan ou pour s'éloigner du front avec leurs troupes sous le moindre prétexte et sans engager nullement le combat avec les insurgés grecs. De plus, au cours du siège de Missolonghi en 1825, la délégation des chefs albanais qui alla tenter soi-disant de convaincre les assiégés de se rendre, conseilla en fait aux combattants grecs de poursuivre leur résistance jusqu'au bout, car, selon eux, après la Grèce viendrait le tour de l'Albanie. C'est seulement lorsque les chefs de l'insurrection grecque, les princes phanariotes Ypsilante et Mavrocordato ordonnèrent de donner l'assaut à Arta, Preveza et Janina, que les Grecs se heurtèrent à une ferme résistance de ces forces albanaises. Ce cas-là fut mis à profit par la propagande de la Sublime Porte pour mobiliser les Albanais contre l'insurrection grecque, mais cette circonstance fut d'autre part utilisée comme un prétexte par les chefs oppositionnels de l'Albanie du Sud pour ne pas envoyer leurs troupes en Grèce, et pour les garder dans leurs sandjaks à des fins de défense contre une attaque éventuelle des insurgés grecs. Mais pendant plusieurs années, le gouvernement grec et les chefs oppositionnels albanais ne pratiquèrent pas une politique tendant à un rapprochement mutuel sur la base d'un accord clairement défini qui reconnaîtrait les droits des deux parties. C'est seulement en 1828 que furent menés, avec des représentants du gouvernement grec de Capodistria, des pourparlers qui aboutirent à un accord.

Aux termes de cet accord secret conclu à Corfou entre le chef du gouvernement grec et le représentant des chefs de l'Albanie du Sud, Shahin bey Delvina, les Albanais s'abstiendraient de se battre contre les insurgés grecs à condition que les détachements de ces insurgés ne pénétreraient pas dans les contrées de l'Épire. A l'automne 1829, le commandant en chef turc de Roumélie, Mehmet Reshit pacha, menaçait les chefs albanais d'avoir à prendre de sévères mesures punitives contre eux s'ils ne se soumettaient pas au pouvoir central et s'ils ne participaient pas à l'action du gouvernement d'Istanbul pour réprimer la révolution grecque. Cet ultimatum, qui mit en mouvement toute l'Albanie du Sud, suscita la convocation en novembre 1828 à Berat d'une Assemblée extraordinaire où fut formée la «Ligue albanaise» qui notifia au commandant turc qu'elle se battrait contre la Grèce lorsque le



dicteraient les intérêts de l'Albanie et non pas ceux d'Istambul, que, pour le moment, leur pays n'était pas menacé par la Grèce mais par la Porte et que cette Ligue avait décidé de s'opposer par les armes à toute tentative de l'armée ottomane pour soumettre l'Albanie. Afin d'assurer la participation de toute la population à la résistance contre la Turquie, la Ligue proclama qu'elle reconnaîtrait l'égalité des droits à tous les habitants du vilayet de Janina et qu'elle confierait l'administration civile des communes à la population locale, fût-elle albanaise ou grecque, musulmane ou chrétienne. Ainsi voyait le jour dans les territoires confinant au nord avec la Grèce un puissant mouvement antiottoman qui créait objectivement les conditions requises pour développer plus avant l'accord de Corfou, pour une coopération combattante contre la Turquie, et cela d'autant plus qu'après la «Ligue» de Berat la résistance en Albanie revêtit bien vite la forme d'un mouvement armé qui paralysa l'administration ottomane dans ces régions. Le mouvement armé antiottoman en Albanie s'aligna ainsi, mais trop tard, sur un front commun de combat avec l'insurrection grecque qui s'acheminait vers sa conclusion, la conquête de l'indépendance.

La résistance à la mobilisation turque et les désertions massives des soldats albanais sur la route du front ou sur le front même de combat, ainsi que la défection des chefs albanais, qui sabotèrent systématiquement les ordres du sultan de participer aux expéditions militaires, qui encouragèrent la désertion de leurs propres forces et dans certains cas abandonnèrent eux-mêmes le front avec tous leurs soldats, sans tirer un coup-de fusil furent les facteurs essentiels de l'échec des expéditions ottomanes entreprises dans les années 1822-1825 et, par la suite, contre l'Acarnanie et le Péloponnèse apportant en même temps, objectivement, une aide extrêmement précieuse à la lutte pour l'indépendance de la Grèce.



ARBEN PUTO
Université de Tirana

LE PROBLÈME ALBANAIS ET LES GRANDES PUISSANCES
PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE
ET LE DÉBUT DU XX^e*

Le sujet est sans aucun doute très vaste, même s'il ne concidère le Mouvement national albanais que par rapport à la politique des Grandes Puissances européennes. Le propos de cette conférence est beaucoup plus restreint: il entend brosser un tableau de la position de la nouvelle historiographie albanaise quant à l'action des Grandes Puissances européennes à l'égard du Mouvement national albanais dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e.

Tout d'abord une question de principe se pose; c'est celle de la véritable origine du problème albanais en tant que problème diplomatique. Dans l'historiographie étrangère on a vu prédominer l'opinion que le problème albanais tire son origine de la politique des Grandes Puissances. On le décrit le plus souvent comme un phénomène soi-disant «extraalbanais», comme un «expédient diplomatique» de telle ou telle puissance à tel ou tel moment donné.

Or, avant d'être un problème de la diplomatie européenne, le problème albanais est celui d'un mouvement national, qui est né et s'est développé sur le territoire national, c'est le problème d'un peuple qui se trouve désormais (pendant la seconde moitié du XIX^e siècle) dans une phase avancée de son réveil politique, c'est le problème d'une entité ethnique formé ou en voie de formation aspirant à devenir aussi une entité politique. Ce processus, qui se développe tout d'abord dans les profondeurs de l'Empire ottoman et se perd dans l'immensité de ses problèmes, se fait jour petit à petit, émerge à la sur-



face et il ne manque pas alors de revêtir un aspect diplomatique, en prenant une place toujours plus manifeste dans la politique européenne.

En général il faudrait reconnaître que l'établissement d'une plus juste corrélation entre les problèmes soulevés par l'éveil des nationalités dans les Balkans et la politique des Grandes Puissances est essentiel pour une vision plus complète et objective de toute l'histoire de la Péninsule pendant la lutte pour l'affranchissement du joug ottoman. Aucun de ces problèmes n'a jamais été un simple élément passif dans la lutte diplomatique des «plus grands», au contraire chacun d'eux a joué un rôle plus ou moins important et a eu des incidences sur les relations internationales de l'époque.

Il serait donc plus juste de dire que la dynamique des événements dans les Balkans se caractérise par l'entrelacement de deux facteurs: la montée des nationalités de la Péninsule et l'extension, dans cette zone, des intérêts et des rivalités des Grandes Puissances. Bien plus, dans cette interdépendance le facteur local a sans doute le plus grand poids par rapport au facteur général européen.

Le problème albanais ne fait nullement exception à la règle générale balkanique. Il ne faut pas manquer de rappeler ici que effectivement l'esprit des préjugés a été plus marqué, chaque fois qu'il a été question des Albanais et de leurs mouvements, mais des jugements simplistes ont également été émis sur d'autres mouvements populaires qui se sont développés dans cette région. Le grand mouvement des Slaves du Sud, qui appartient à cette période, a été un véritable réveil national, et pourtant aujourd'hui encore on peut entendre dire qu'il n'aurait été que le fruit de la politique d'hégémonie de la Russie, l'oeuvre d'agitateurs panslavistes envoyés et entretenus de l'étranger.

En réalité, les larges mouvements populaires des Balkans durant la seconde moitié du XIXe siècle peuvent et doivent être considérés *mutatis mutandis* comme une nouvelle manifestation des idéaux qui en Occident ont conduit à la création de l'Italie et de l'Allemagne en tant qu'Etats unifiés. Les véritables mouvements populaires ne peuvent être engendrés du néant, ils ne peuvent pas être l'oeuvre de politiciens et de diplomates. Ils peuvent être éventuellement mis à profit par eux, être soutenus ou contrecarrés. En particulier, le problème albanais n'a jamais été un problème fabriqué, inventé, le fruit de l'imagination des hommes d'Etat. Il a représenté un problème réel, soulevé par un mouvement national en cours de développement, ayant ses inévitables repercussions dans le domaine de la politique extérieure des Grandes Puissances.

On pourrait faire remarquer que tout cela n'est pas très à propos maintenant que, même dans la littérature spécialisée contemporaine de l'Europe



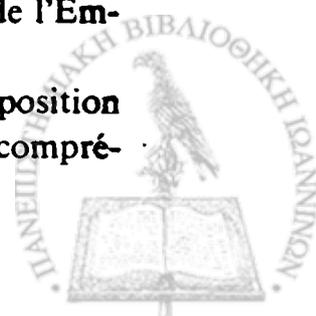
occidentale, qui s'est toujours distinguée par un conservatisme sans ambages, l'histoire diplomatique du continent a été soumise à un «réexamen général». On entend parler d'une nouvelle optique par rapport à l'orientation «classique» dans la manière de traiter ce sujet en transposant le centre de l'attention, dans les recherches historiques, des relations entre gouvernements aux relations entre peuples, en considérant la politique extérieure non pas comme un domaine exclusif des cabinets, mais aussi comme uné sphère dans laquelle se manifeste avec tout son poids l'activité des masses polulaires. Malheureusement, dans la plupart des cas, ces tendances nouvelles ne vont pas au-delà des énoncés de principes. Elles méritent l'attention tant qu'elles témoignent d'une prise de conscience des insufficances de la partialité de la vieille science historique. Mais, surtout en ce qui concerne les Balkans, dans la période examinée ici, on ne peut pas ne pas constater qu'aujourd'hui encore, le plupart des chercheurs ont fixé leurs regards sur la «grande politique» des chancelleries d'Europe et ont presque négligé le facteur fondamental que constituent les nationalismes locaux.

Une deuxième question de principe se pose comme préalable pour tout examen du problème albanais sous son aspect diplomatique, à savoir celle d'en établir les limites chronologiques. L'événement qui fondamentalement met un terme à la question albanaise sur le plan international nous est sans doute le décision de la Conférence des ambassadeurs en juillet 1913. Mais à notre sens l'examen de la question albanaise à la Réunion de Londres en décembre 1912, ne marque certainement pas le point de départ de l'histoire diplomatique de l'Albanie moderne.

En fait le problème albanais a été posé sur le plan international dès l'époque de la Crise d'Orient qui atteignit son point culminant au Congès de Berlin en 1878. En ce qui concerne l'histoire intérieure de l'Albanie ce sont là les années de la ligue de Prizren, avec laquelle le mouvement national albanais atteignit l'apogée de son développement au XIXe siècle. C'est précisément par la Ligue de Prizren que le problème albanais déborda du cadre de l'Empire et apparut pour la première fois dans l'arène de la politique européenne.

A l'époque le problème albanais est soulevé devant les Puissances sous deux aspects fondamentaux: premièrement en tant que problème territorial, conditionné par la forte résistance de la population autochtone contre le demembrement des terres albanaises; et deuxièmement en tant que problème politique posé par la demande d'autonomie de l'Albanie dans le cadre de l'Empire.

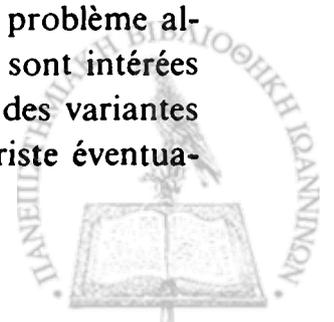
Ces deux aspects du problème suscitent autant d'objections à la position jusqu'ici adoptée dans nombre d'ouvrages historiques. *Primo* - l'incompré-



hension totale manifestée à l'égard de la lutte des Albanais pour la défense de leurs terres. On n'a pas voulu l'admettre comme une expression de l'éveil du sentiment de nationalité à travers l'instinct de conservation. Au contraire on l'a identifiée à la légère à la politique de la Sublime Porte, on a voulu voir là purement et simplement un instrument lui servant de prétexte pour se soustraire aux décisions de l'Europe. *La deuxième* objection concerne le silence quasi complet au sujet de l'autonomie albanaise pendant la Crise d'Orient. Or, la demande d'autonomie avancée par la Ligue de Prizren donne au mouvement albanaise un caractère politique, national très marqué. Il est évident qu'elle se rattache à une étape plus avancée de ce mouvement, étape dans laquelle l'élément conscient commence à avoir le dessus sur l'élément spontané. Lorsque les Albanais se soulèvent contre le démembrement de leurs territoires, c'est là encore un acte de légitime défense face au danger immédiat, pour le maintien de la situation existante. Mais quand ils formulent en même temps la demande d'autonomie, ils vont au-delà des nécessités du moment, ils regardent plus loin et apparaissent comme un facteur de renouveau pour un changement du statu quo politique et juridique de l'Albanie dans le cadre de l'Empire. Mais c'est précisément de cette époque que date le tournant survenu dans l'opinion de quelques milieux diplomatiques européens dans le sens d'une compréhension plus réaliste du problème albanaise.

Ce tournant était réel et touchait les sphères les plus élevées de la politique européenne, comme l'atteste le rapport envoyé au Foreign Office par l'ambassadeur britannique à Constantinople Goschen en juillet 1880. Goschen écrivait à Granville que «le mouvement albanaise ne peut pas être considéré simplement comme une manoeuvre des Turcs pour tromper l'Europe», qu'il devait être considéré comme un phénomène naturel et que, par conséquent, «la nationalité albanaise est un élément qui ne peut pas être négligé dans les combinaisons politiques de l'avenir».

Passant au début du XXe siècle un changement essentiel s'est produit pour le problème albanaise du point de vue diplomatique par rapport à la période précédente. En effet la cause albanaise trouve elle aussi sa «protection» européenne, le soutien extérieur nécessaire. Mais nous estimons que la portée du facteur européen est souvent exagérée. Cela est d'autant plus vrai en ce qui concerne le rôle de l'Autriche-Hongrie dans la création de l'Etat albanaise indépendant. L'on oublie à cet égard que l'autonomie de l'Albanie, puis son indépendance, n'ont pas toujours été pour la diplomatie de la Monarchie Danubienne les solutions les plus souhaitables, idéales du problème albanaise. On ne tient pas compte du fait que ces solutions ne se sont intéressées dans les plans de politique étrangère du Ballplatz que comme des variantes imposées par la situation, comme le «moindre mal» dans la «triste éventua-



lité» de l'effondrement de l'Empire ottoman. D'où son intérêt pour le Mouvement national albanais, intérêt qui allait de pair avec son souci de le maintenir dans un cadre rigoureusement limité, celui d'un mouvement pacifique de caractère essentiellement «culturel». De ce point de vue, on aurait tort, - croyons nous, - de placer sur le même plan l'appui de la Russie aux «frères slaves» dans les Balkans, où le «sentimentalisme de race» n'était pas sans avoir sa part, - et l'aide prêtée au Mouvement albanais, par l'Autriche-Hongrie, dont le mobil principal a toujours été «l'égoïsme sacré» de Grande Puissance.

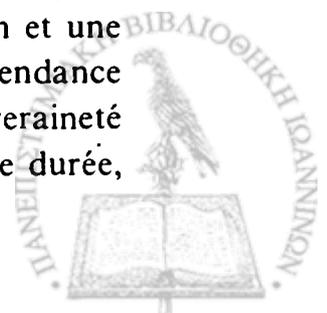
Le problème albanais qui n'avait été abordé que de façon marginale à l'époque de la grande crise d'Orient, - au début de notre siècle fit l'objet des travaux de toute une conférence internationale des six Grandes Puissances à Londres. On prétend souvent que c'est la Conférence des ambassadeurs qui a créé l'indépendance albanaise. Le tort de la littérature historique européenne et même balkanique est qu'elle se borne à se référer aux décisions des Puissances sans tenir aucun compte des événements en Albanie même. C'est ainsi qu'on la voit ignorer non seulement les grandes insurrections albanaises à la veille des guerres balkaniques, mais aussi les résultats obtenus à l'intérieur du pays tant en ce qui concerne la proclamation de l'indépendance que dans l'organisation du nouvel Etat avant même que la diplomatie des Puissances ne s'occupât de la question albanaise à la Conférence de Londres.

L'essentiel ici n'est pas une question de priorité de pure forme. Notre nouvelle historiographie a mis en lumière le véritable rôle des Grandes Puissances, elle a établi une vérité historique en caractérisant l'oeuvre de la Conférence de Londres comme une oeuvre qui a causé de graves préjudices aux intérêts fondamentaux de la nation albanaise.

Lorsqu'il est question de la Conférence de Londres il ne faut pas manquer de rappeler les points suivants:

D'abord, dans sa première décision de décembre 1912 elle prévoyait l'autonomie intérieure de l'Albanie sous la suzeraineté du Sultan. Par là même la Conférence tendait à freiner les événements en Albanie, où à la fin du novembre déjà l'Assemblée nationale réunie à Vlore avait proclamé l'indépendance pure et simple et avait constitué le premier Gouvernement national.

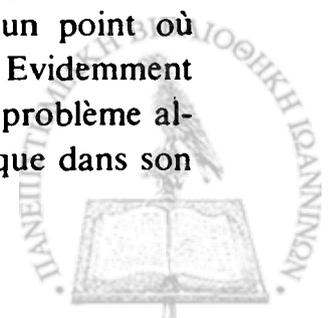
Ensuite, la décision définitive de la Conférence adoptée en juillet 1913 et reconnaissant l'indépendance albanaise, est un acte contradictoire. Il va sans dire qu'il constitue le principal instrument international de l'indépendance albanaise. Mais cette décision contient en soi une affirmation et une négation, la thèse et l'antithèse. D'une part elle reconnaît l'indépendance de l'Albanie. De l'autre elle prévoit une telle limitation de la souveraineté du nouvel Etat, sous la forme d'un contrôle international de longue durée,



qu'il est difficile de la concilier avec le statut d'un Etat indépendant. Cette restriction est d'autant plus lourde que la Commission Internationale dépasse les limites du contrôle et entre directement dans la sphère du gouvernement et du pouvoir, en se convertissant en fait en un organe de *condominium* des six Puissances.

Enfin, la Conférence de Londres ne voulut pas prendre en considération ce qui avait été déjà accompli dans le pays pour l'organisation de l'Etat albanais par les forces vives autochtones. Par conséquent elle conférait dès le début à l'oeuvre de la création de l'Etat albanais un caractère éminemment international. Il est vrai que l'intervention des Grandes Puissances dans l'organisation intérieure des états nouveaux n'était pas une pratique nouvelle. Il suffit de rappeler les précédents balkaniques au XIX^e siècle. Mais tout cela ne tient pas la comparaison avec le cas de l'Albanie en 1912-1913. De ce point de vue, l'organisation «internationale» de l'Etat albanais par la Conférence des ambassadeurs nous indique sans doute le degré le plus élevé de l'«internationalisation» des affaires intérieures d'un petit Etat, atteint dans la pratique des Grandes Puissances avant la I-ère Guerre mondiale. En effet, dans le cas de l'Albanie «l'internationalisation» ne concerne pas seulement les organes suprêmes, ne se borne pas à «l'importation» de dynasties royales. Ici il est question de bien plus, il s'agit de ériger tout un mécanisme d'Etat *ex novo*. L'opinion selon laquelle cela est dû à l'incapacité des Albanais de se gouverner eux-mêmes fait abstraction du fait que, en Albanie, s'était déjà formé sur des bases nationales, un Etat albanais ayant pour principal noyau le Gouvernement de Vlora. Cet Etat fut démantelé. Puis sur ses ruines fut mis sur pied un édifice étatique artificiel, le régime du Prince de Wied, une oeuvre celle-là vraiment factice, imposée du dehors que le pays ne put pas assimiler à la suite des circonstances de la I-ère Guerre mondiale.

En concluant, on voudrait faire ressortir ce qui est d'ailleurs reconnu par tout le monde que le problème albanais a fait un chemin long et ardu, plein de détours. Aucun autre problème national dans les Balkans n'a connu à tel point les adversités du sort, n'a suscité tant de discussions, de doutes et d'hésitations. Le motif n'en réside pas dans l'immaturité des Albanais, dans une certaine infériorité innée en comparaison des autres peuples de notre Péninsule, ni dans la psychologie collective du peuple albanais soi-disant pétri de l'esprit de rébellion, d'anarchie et d'insubordination. La raison principale est que le problème albanais s'est avéré être un noeud trop embrouillé par les contradictions de la diplomatie européenne, comme un point où s'entrelaçaient tant d'intérêts et s'attisaient tant de passions. Evidemment lorsque l'on parle du rôle de la diplomatie européenne dans le problème albanais, il faut le considérer dans sa diversité en même temps que dans son



unité. Les influences et les attitudes de telle ou telle puissance particulière ont leur importance, elles ne peuvent pas être passées sous silence et ne doivent pas se perdre dans les appréciations globales. Cependant on ne peut pas nier que tous ces éléments contradictoires, ces composantes forment une unité qui, sur le plan diplomatique, nous est présentée comme un point où s'entrelaçaient tant d'intérêts et s'attisaient tant de passions. Evidemment lorsque l'on parle du rôle de la diplomatie européenne dans le problème albanais, il faut le considérer dans sa diversité en même temps que dans son unité. Les influences et les attitudes de telle ou telle puissance particulière ont leur importance, elles ne peuvent pas être passées sous silence et ne doivent pas se perdre dans les appréciations globales. Cependant on ne peut pas nier que tous ces éléments contradictoires, ces composantes forment une unité qui, sur le plan diplomatique, nous est présentée comme un «concert des Puissances». Considérée dans cette acception, dans l'acception d'une certaine instance suprême internationale, la diplomatie européenne est apparue comme un obstacle énorme sur le voie du Mouvement national albanais. Il n'est ni juste ni avisé de ignorer les écarts et les débandades de la ligne directrice du Mouvement albanais. Mais c'est aussi un fait que le processus du réveil national des populations albanaises, une fois amorcé, ne pouvait plus être arrêté. Seule une conscience nationale croissante, seule une volonté politique bien définie pouvaient avoir raison des multiples difficultés et complications surgies sur le plan international.



STEPHANOS J. PAPADOPOULOS
Université de Jannina

L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE BULGARE
DANS LES UNIVERSITÉS
ET LES ÉCOLES SECONDAIRES GRECQUES*

Lorsqu'il y a quelques mois l'Université de Sofia me fit l'honneur de m'inviter au symposium international qui se tient aujourd'hui¹, je me demandai aussitôt si mon exposé devait s'étendre à tout le sujet du symposium, c'est-à-dire à la recherche et l'enseignement de l'histoire bulgare dans mon pays, ou bien à l'une de ces deux aspects et auquel. Dès le début, certe, je me rendis compte du fait que le temps limité dont on dispose, pour un exposé au cours d'un symposium scientifique ne me permettrait pas de broser un tableau complet de la situation dans laquelle se trouvent aujourd'hui en Grèce tant la recherche que l'enseignement de l'histoire de Bulgarie. Je me dis aussi que la contribution des savants grecs dans le domaine de l'histoire de Bulgarie, qu'elle fût considérable ou non, était certainement connue des spécialistes bulgares ou étrangers. Tandis que je suis sûr que parmi eux il en est peu, sans doute très peu, qui sachent ce qu'apprend - et comment apprend - en histoire de Bulgarie un élève qui termine ses études secondaires dans mon pays, ou encore un étudiant qui poursuit ses études dans une université grecque.

* Ανακοίνωση που έγινε σε ιστορικό συμπόσιο του Πανεπιστημίου της Σόφιας, τό οποίο πραγματοποιήθηκε (15-22 Φεβρουαρίου 1981) στό Ραμπρονο (περιοχή Smoljan) της Βουλγαρίας μέ τό γενικό θέμα: « Η έρευνα και ή διδασκαλία της βουλγαρικής Ιστορίας στην Βουλγαρία και στό έξωτερικό».

1. Je me sens obligé d'exprimer de cette place-ci mes remerciements les plus sincères à mon ami et collègue distingué, le Recteur de l'Université de Sofia, le professeur Ilco Dimitrov qui, par son invitation, m'a donné l'occasion de parler ici aujourd'hui.



C'est pourquoi je décidai de limiter mon exposé d'aujourd'hui à l'enseignement de l'histoire de Bulgarie dans les universités et les écoles d'enseignement secondaire, tel qu'il est pratiqué maintenant en Grèce, avec l'idée qu'il serait assez utile à mes collègues étrangers, et en particulier à mes collègues bulgares, de prendre connaissance d'une question qui doit intéresser au plus haut point deux peuples voisins.

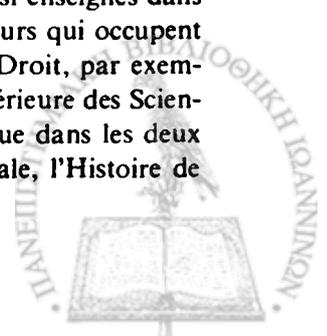
A l'occasion du 1300^e anniversaire de la fondation du premier état bulgare, nous devons, je pense, nous rappeler et prendre conscience du fait qu'au cours de ces treize siècles l'histoire du peuple grec et celle du peuple bulgare se sont à ce point interpénétrées qu'il est impossible de comprendre ni d'interpréter correctement l'une sans connaître l'autre. Au cours de leur longue évolution historique sur le territoire des Balkans, ces deux peuples ont été l'un pour l'autre des adversaires acharnés durant la plus grande partie de ce temps, mais ils ont vécu sous le même joug - la domination ottomane - pendant de longs siècles, et ils ont été parfois amis et alliés. C'est pourquoi leur influence réciproque a été assez profonde pour leur conférer une histoire commune malgré ce qui les a opposé l'un à l'autre à plusieurs reprises. Et pour ne pas juger ce point de vue étrange, il suffit de se rappeler à quel point Byzance, de même que l'hellénisme contemporain, influencèrent le développement culturel de la nation bulgare, mais aussi combien l'établissement, puis la présence, des Bulgares dans la partie nord-est de la péninsule balkanique furent décisifs pour le sort de l'hellénisme moyenâgeux et contemporain.

* * *

Je commencerai l'étude de mon sujet par les universités grecques, non seulement parce qu'on y forme ceux qui seront chargés d'enseigner l'histoire dans les écoles d'enseignement secondaire, mais aussi parce que tant la matière des cours que le mode d'enseignement dans les universités, déterminent, de façon presque absolue, la matière des cours et le mode d'enseignement dans les gymnases et les lycées grecs.

L'enseignement de l'histoire, en Grèce, est dispensé principalement dans les quatre facultés des Lettres du pays, c'est-à-dire dans les universités d'Athènes, Salonique, Jannina et dans l'université nouvellement constituée de Crète². Les cours d'histoire se divisent en six parties: l'Antiquité, Rome,

2. Mises à part les facultés des Lettres, quelques cours d'histoire sont aussi enseignés dans d'autres Etablissements de l'Education Supérieure du pays, mais il s'agit de cours qui occupent peu de place dans l'ensemble du programme de ces Ecoles. Aux Facultés de Droit, par exemple, nous avons des cours de l'Histoire Politique et Diplomatique; à l'Ecole Supérieure des Sciences Politiques est enseignée l'Histoire Politique de la Grèce Moderne tandis que dans les deux Facultés de Théologie du pays, sont enseignées l'Histoire Ecclésiastique Générale, l'Histoire de l'Eglise de la Grèce, ainsi que l'Histoire des Eglises Slaves.



Byzance, la Grèce moderne, l'Europe au Moyen Age et aux Temps Modernes, et l'histoire des Balkans, enseignée seulement à l'université de Salonique et de Jannina. Il n'y a de cours autonome d'histoire de Bulgarie, dans aucune université. Ce que l'étudiant apprend de l'histoire de Bulgarie il l'étudie en histoire de Byzance, en histoire de la Grèce moderne, en histoire européenne des Temps Modernes, ainsi qu'en histoire des Balkans. C'est la raison pour laquelle, les connaissances de nos étudiants se bornent aux événements de l'histoire de Bulgarie qui ont un rapport direct avec l'histoire de l'hellénisme moyenâgeux et contemporain. Ainsi c'est en histoire de Byzance qu'on trouve ce qui a trait au Moyen Age bulgare, et en histoire de la Grèce contemporaine qu'on trouve ce qui a trait à l'histoire de la Bulgarie contemporaine.

Le fil conducteur ainsi que le fond de l'enseignement de l'histoire Byzantine dans les universités grecques ont été données par deux hommes, premièrement par le grand historien grec, Constantin Amantos (1874-1960), professeur d'histoire de Byzance à l'université d'Athènes jusqu'en 1939 et académicien³, et ensuite par son successeur dans la même université, académicien lui aussi, byzantinologue distingué, Denis Zakythinos. Des milliers d'étudiants grecs ont suivi leurs cours d'histoire de Byzance pour encadrer les écoles d'enseignement secondaire, et un assez grand nombre d'entre eux représentent aujourd'hui ce que l'érudition grecque a de meilleur dans le domaine de l'histoire, tant en Grèce qu'à l'étranger. En outre leurs oeuvres, en particulier les manuels de leur enseignement universitaire, ont été et sont encore les éléments de base de l'enseignement de l'histoire de Byzance dans les universités grecques.

Ce sont ces ouvrages qui nous servent de point d'appui pour donner aujourd'hui un bref exposé des éléments d'histoire du Moyen Age bulgare qui ont été et sont encore enseignés aujourd'hui dans les universités grecques. Précisément nous avons utilisé l'ouvrage en deux volumes d'Amantos, «Histoire de l'Etat Byzantin», qui s'étend de 395 à 1204, ainsi que la volumineuse

3. Sur la vie et l'oeuvre de Constantin Amantos voir les nécrologies publiées après sa mort aux différentes revues scientifiques, comme p. ex.: *Nic.B. Tomadakis*, Constantin J. Amantos (1874-1960), «Athènes», t. LXIII (1959), pp. 3-14, *Denis Zakythinos*, Constantin Amantos, «Annuaire Scientifique de la Faculté des Lettres de l'Université d'Athènes» t. X (1959-1960), pp. 591-594. Voir surtout les deux tomes dédiés à son honneur: 1) «Dédicasse à C.J. Amantos», Athènes 1940, pp. XI+448, où l'on trouve sa biographie (pp. I-IV) par Alexandre Voghiatzoglou et un catalogue de ses études (pp. V-XI), et 2) «En Mémoire de C. Amantos, 1874-1960», Athènes 1960, pp. XL+531). Dans ce volume, publié après la mort d'Amantos, on trouve sa notice biographique (pp. VII-XVI), écrite par le professeur N. Tomadakis, ainsi qu'une liste complète de ses publications (pp. XVII-XL), composée par Ph. C. Bouboulidis, alors Maître de conférences et plus tard professeur à l'Université d'Athènes.



«Histoire Byzantine, 324-1071» de Zakythinos. Il va de soi que nous n'avons pas négligé non plus de consulter divers manuels universitaires, publiés ou utilisés dans leur enseignement par nos collègues d'histoire de Byzance dans les universités de notre pays, tels que le manuel du professeur d'histoire de Byzance à l'université de Salonique, J. Karaghiannopoulos, «Histoire de l'Etat byzantin», t. II (565-1081), la traduction grecque de l'histoire de l'Etat byzantin de G. Ostrogorsky qui est utilisée à l'université de Jannina, et autres.

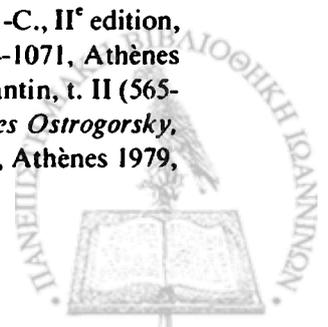
* * *

Il suffit d'étudier ce qui fait l'objet des cours d'histoire dans une université grecque pour voir que l'étudiant d'une faculté des Lettres apprend, ne serait-ce que partiellement, un assez grand nombre de faits de l'histoire du Moyen-Age bulgare. Les événements principaux qui sont enseignés dans ces livres sont les suivants:

a) L'origine ethnique des Bulgares, leur établissement avec le khan Asparoukh dans les territoires situés entre la chaîne des Balkans et le Danube, la menée contre eux par Constantin IV Pogonat, la défaite de l'armée byzantine et la signature de la paix en 681 avec l'obligation pour les Byzantins de payer un impôt annuel. Il est aussi question des campagnes de Justinien II contre les Bulgares, mais aussi du concours du khan Tervel qui l'aida à reprendre le trône alors qu'il avait été exilé sur la péninsule de la Crimée et de la cession à ce même Tervel de la région de Zagora au sud de la chaîne des Balkans. On cite aussi les expéditions de Tervel en Thrace, ainsi que le traité de 716 sous l'empereur Théodose III qui renouvelle la cession de la Zagora et les subsides aux Bulgares, délimite les frontières des deux états et règle pour la première fois des questions d'ordre commercial entre les deux pays. L'histoire de cette période se termine sur le rappel du concours que les Bulgares apportèrent à Léon III l'Isaurien pour l'aider à faire face aux Arabes qui assiégèrent Constantinople pendant un an (août 717-août 718)⁴.

b) La seconde partie de l'histoire du Moyen-Age bulgare est étudiée dans ces livres avec l'histoire de Byzance à l'époque de la dynastie des Isauriens. Il est longuement question de l'établissement des Pauliciens, et de la fortification des points stratégiques près des frontières entre l'empire byzantin

4. Voir à propos *Con. Amantos*, Histoire de l'Etat Byzantin, t. I, 395-867 ap. J. -C., II^e édition, Athènes 1953, pp. 316-318, 325-329, et *Denis Zakythinos*, Histoire Byzantine, 324-1071, Athènes 1977, pp. 135-138, 163. Voir aussi *Jean Karaghiannopoulos*, Histoire de l'Etat Byzantin, t. II (565-1081), Thessalonique 1976, pp. 91-94, 97-98, 106-107, 108, 119. Voir aussi *Georges Ostrogorsky*, Histoire de l'Etat Byzantin, t. I. Athènes 1978, pp. 195-197, 200-201, 212-213, t. II, Athènes 1979, pp. 16-17, 21.



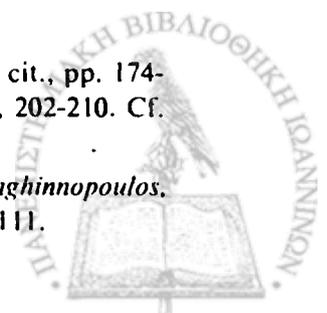
et la Bulgarie (cause de nouveaux conflits), des premières expéditions victorieuses des Bulgares, des neuf campagnes de Constantin V Copronyme et de ses victoires à la forteresse de Markellai (759), près d'Anchialos (763) et à Lithosoria en Thrace (772), des nouvelles expéditions bulgares et de la défaite des Byzantins près des Markellai en 792, etc... On relate ensuite les événements de l'époque des khans Kroum et Omourtag, c'est-à-dire la prise de Serdique (Sofia) en 809, la première campagne des Byzantins qui échoua et la seconde campagne de Nicéphore I^{er} marquée d'abord par la prise de Pliska, mais qui aboutit finalement à une catastrophe et à la mort de Nicéphore en juillet 811, les nouvelles expéditions de Kroum l'année suivante, la prise d'Anchialos, Verria, Philippopolis et Mesemvria par les Bulgares et la défaite des Byzantins en 813 près d'Andrinople, la présence de Kroum sous les murs de Constantinople et la mort de Kroum en 814. La relation des faits de cette période se termine sur le rappel de la paix de trente ans signée par l'empereur Léon V l'Arménien et le khan Omourtag. Elle prévoyait, entre autres, une ligne de démarcation entre les deux états⁵.

c) Les manuels universitaires grecs traitent assez brièvement de la conversion des Bulgares au christianisme. Il est question du baptême de Boris en 864, de l'opposition des classes supérieures bulgares réprimée violemment, et de l'instauration de la nouvelle religion comme religion officielle de l'état, des contacts de Boris avec l'église romaine, de la solution donnée au problème de l'église de Bulgarie par le concile de Constantinople de 869/870, de l'élection du premier archevêque de Bulgarie, Joseph⁶.

d) En revanche les mêmes livres consacrent de nombreuses pages aux rudes conflits qui éclatèrent entre Byzance et les Bulgares au cours de la dynastie macédonienne, qui correspond au règne de deux puissants souverains de Bulgarie, les tsars Siméon et Samuel. Il est d'abord question de la culture grecque que Siméon avait reçue à Constantinople, ainsi que des raisons économiques qui causèrent le conflit (transfert du commerce bulgare de Constantinople à Salonique et imposition d'une lourde taxe aux marchands bulgares). On relate ensuite l'expédition de Siméon en Thrace, l'intervention des Hongrois à l'instigation de Léon VI le Sage, le début des pourparlers avec un représentant de Byzance, Léon Chérophacte, l'écrasement des Hongrois par Siméon avec l'aide des Petchenègues, sa victoire en 896 à Bulgarophygon en Thrace, et enfin, la conclusion de la paix avec des clauses désavantageuses pour Byzance.

5. Voir *Amantos*, op. cit., t. I, pp. 349-351, 364-365, 390-397. *Zakythinos*, op. cit., pp. 174-183. *Karaghiannopoulos*, op. cit., pp. 140-144, 175-176, 190, 192, 196-197, 200-201, 202-210. Cf. *Ostrogorsky*, op. cit., t. II, pp. 34-36, 66-68, 70-71, 72-74.

6. *Amantos*, op. cit., t. I, pp. 426-429. *Zakythinos*, op. cit., pp. 236-238. *Karaghiannopoulos*, op. cit., pp. 275-278, 282-284. Cf. *Ostrogorsky*, op. cit., t. II, pp. 104-105, 110-111.



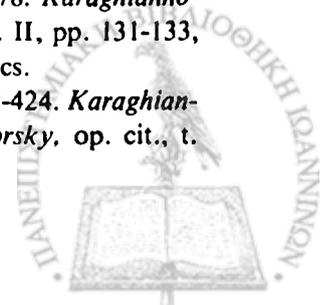
L'étude de la seconde période des luttes de Siméon avec Byzance est tout aussi détaillée. Il y est question de la première expédition de Siméon qui avança en 913 jusqu'à Constantinople et de sa rencontre avec le patriarche Nicolas I^{er} le Mystique, de la dévastation de la Thrace et de la prise d'Andrinople (914), des grandes expéditions bulgares en Grèce jusqu'au golfe de Corinthe, des nouvelles invasions en Thrace et de la présence renouvelée de Siméon devant Constantinople, de sa rencontre avec l'empereur Romain I^{er} Lécapène et du traité de paix de 924. Il est aussi question de la proclamation de Siméon par lui-même «roi des Romains et des Bulgares» et du détachement de l'Eglise de Bulgarie du Patriarcat de Constantinople. La relation des faits se clôt sur le rétablissement des liens bulgare-byzantins après la mort de Siméon. Il est encore fait mention ici du mariage de l'héritier Pierre avec la princesse Marie Lécapène, et du traité de paix de 927 par lequel Byzance en échange de certaines concessions, prenait certains engagements d'ordre économique et reconnaissait le titre de «roi des Bulgares»⁷.

e) C'est la dernière période du premier état bulgare qui tient la plus grande place dans les manuels universitaires grecs, toujours bien sûr du point de vue de l'histoire de Byzance. A titre indicatif, nous rappellerons ici les événements principaux qui sont étudiés dans ces livres. Au début il est question du renouvellement des traités avec Byzance en 963 par le roi des Bulgares, Pierre, le refus de Nicéphore Phocas de payer le tribut établi, et son incursion en Bulgarie en juin 967, la conquête de la Bulgarie par le prince de Russie, Sviatoslav (à l'instigation de Byzance), la campagne de l'empereur Jean I^{er} Tsimiskès (971) pour repousser les Russes, le rattachement de la Bulgarie à Byzance, la suppression du patriarcat bulgare et le rabaissement du titre du roi Bopis II à celui de «magistrat»⁸.

Les conflits entre les Byzantins et le tsar Samuel sont relatés de façon encore plus détaillée. Il est d'abord question de l'origine de Samuel et de la refondation de l'état bulgare avec Ochrid pour capitale, ensuite différents faits de guerre sont rapportés dans le détail, tels que les expéditions de Samuel en Grèce, la prise de Larissa en 986 et le transfert des reliques de Saint Achille à Prespa, la campagne de Basile II le Macédonien en Bulgarie, dans le but de prendre Triaditsa (Sofia), et sa défaite en août 986 à la Porte de Trajan, l'expédition de Samuel en Macédoine et la prise de Verria en 989, les luttes

7. *Amantos*, op. cit., t. II, pp. 55-68, 95-96. *Zakythinos*, op. cit., pp. 266-278. *Karaghiannopoulos*, op. cit., pp. 313-319, 342-346, 350-359. Voir aussi *Ostrogorsky*, op. cit., t. II, pp. 131-133, 137-146, dont les opinions diffèrent souvent de celles des byzantinologues grecs.

8. *Amantos*, op. cit., t. II, pp. 122-123, 133-138. *Zakythinos*, op. cit., pp. 419-424. *Karaghiannopoulos*, op. cit., pp. 394-396, 397-398, 412-414, 416-420. Voir aussi *Ostrogorsky*, op. cit., t. II, pp. 172-173, 176-177.



de Basile II de 911 à 995 et la reprise de Verria, les expéditions de Samuel au Péloponnèse et la défaite des Bulgares par le général Nicéphore Ouranos, lors de leur repliement sur le fleuve Sperchius (996/997), la prise de Dyrrachium en 998 par les Bulgares, etc... La phase la plus rude des luttes byzantino-bulgares (999-1014) est relatée de façon très détaillée aussi. On y décrit les diverses campagnes de l'empereur de Byzance ou de ses généraux et leurs conséquences, telles que la prise de Preslava et de Pliska par le général Nicéphore Xiphias, la reprise de Verria, Servia, Edessa, Vidin, Skopje, Dyrrachium, etc... par Basile II, l'expédition de Samuel jusqu'à Andrinople, la grande bataille à Clidion de Melnik (29 juillet 1014) ainsi que la privation de la vue de 15.000 prisonniers bulgares, la mort de Samuel à Prilep, etc... L'étude de cette période se termine sur la relation des événements jusqu'en 1018: la prise de Melnik, de Prilep, Stip, Ochrid par les Byzantins, la dissolution de l'état bulgare, la suppression du patriarcat et la fondation de l'archevêché autocéphale de Bulgarie (Ochrid), etc...⁹.

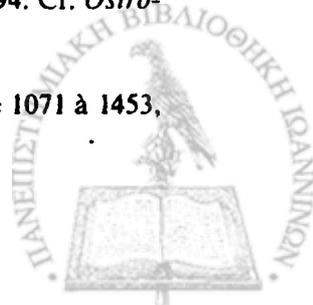
f) D'une façon générale, l'importance accordée par ces mêmes manuels aux événements de la dernière période de l'histoire de Moyen-Age bulgare (1018-1396) n'est pas considérable, étant donné qu'ils n'ont que peu de rapports avec Byzance. Ainsi Zakythinos et Karaghiannopoulos rapportent rapidement le soulèvement de Pierre Delian (1040), son attaque contre Salonique, les expéditions des Bulgares jusqu'à Thèbes et l'écrasement de l'insurrection par l'empereur Michel IV¹⁰, tandis que Karaghiannopoulos rappelle aussi le soulèvement des Bulgares de la région de Skopje et de Prizren avec les chefs Georges Voïtech et Constantin Bontin¹¹. Quant à Amantos, il rapporte, rapidement lui aussi, la révolte des frères Pierre et Assen en 1186, la prise de Preslava, l'expédition des Byzantins contre les insurgés, le traité de paix de 1188 et la reconnaissance de l'état bulgare indépendant avec Tirnovo pour capitale, le sacre d'Assen comme tsar des Bulgares à l'église de Saint Démètre, et l'établissement du patriarcat bulgare à Tirnovo¹². D'ailleurs, aucun de ces ouvrages ne s'étend au-delà de 1204. Enfin, dans un ouvrage de Zakythinos qui complète celui dont nous avons déjà parlé, il est question brièvement de la bataille de Jean Assen II contre Théodore

9. Voir *Amantos*, op. cit., t. II, pp. 155-161. *Zakythinos*, op. cit., pp. 424-441. *Karaghiannopoulos*, op. cit., pp. 428-435, 438-439, 443-444, 447-450, 451-459, 460-469. *Ostrogorsky*, op. cit., t. II, pp. 183-185, 190-195.

10. Voir *Zakythinos*, op. cit., pp. 469-471. *Karaghiannopoulos*, op. cit., pp. 490-494. Cf. *Ostrogorsky*, op. cit., t. II, p.211.

11. Voir *Karaghiannopoulos*, op. cit., p. 583.

12. *Amantos*, op. cit., t. II, pp. 359-360. Voir aussi *Denis Zakythinos*, *Byzance de 1071 à 1453*, Athènes 1972, pp. 66-67.



Ange à Klokotnitsa en 1230, de l'alliance helléno-bulgare en 1235, de la reconnaissance par Byzance du Patriarcat de Tirnovo, des expéditions de Théodore Lascaris en 1255-56 et autres¹³.

* * *

Tel est, en grandes lignes, le schéma de l'enseignement de l'histoire du Moyen-Age bulgare dans les universités grecques. Mais voyons aussi, encore plus rapidement, comment il se présente dans les écoles d'enseignement secondaire. Ce schéma est simple, d'abord parce que l'enseignement de l'histoire dans ces écoles suit un programme établi par le Ministère de l'Education et se fonde sur un seul livre adopté par ce même Ministère, en sort que nous n'avons pas à consulter d'autres livres que celui--là, et ensuite parce que les livres scolaires sont généralement un résumé des manuels universitaires, en particulier du livre d'Amantos.

Ceci vaut surtout pour le passé, car, depuis quelques années, avec la dernière réforme de l'enseignement dans mon pays, on essaie de renouveler et d'améliorer les manuels scolaires d'histoire, sans toutefois que les changements effectués jusqu'à présent soient très notoires. Il faut dire ici que depuis quelques années aussi, l'enseignement secondaire a été divisé en deux cycles d'études: le «gymnase» qui dure trois ans et le «lycée» de trois ans aussi. Ainsi l'histoire de la période qui nous intéresse (et qui comprend le cours d'«Histoire de Rome et de Byzance») est enseignée en 2^{de} au gymnase et en 2^{de} au lycée, dans des livres différents bien sûr¹⁴. De plus, en 2^{de} du lycée, les élèves désirant poursuivre des études supérieures dans une faculté des Lettres sont soumis à un enseignement supplémentaire de l'histoire. Il en est de même pour d'autres matières principales, telles que le grec ancien, les mathématiques, la physique, etc...

Il suffit de jeter un coup d'oeil sur ces manuels scolaires pour se rendre compte que parmi les événements du Moyen-Age bulgare, le même choix est fait que dans les manuels universitaires. Certes, le cours étant plus sommaire, les événements relatés sont moins détaillés (surtout dans le livre de 2^{de} du gymnase). Néanmoins, dans ces manuels aussi on peut trouver ce qui a trait à l'établissement des Bulgares dans la péninsule balkanique et à la fon-

13. Voir *Zakynthos*, op. cit., pp. 98-102, 110.

14. Avant la division de l'école secondaire en deux cycles, à la 3^e année du Gymnase était enseignée l'Histoire du Moyen-Age qui comprenait aussi l'Histoire Byzantine. A l'enseignement on utilisait le manuel d'*Hélène Vourazeli-Marinakou*, Histoire du Moyen-Age. De Constantin le Grand jusque'à la prise de Constantinople par les Turcs, Athènes 1967, 284 pp. Ce manuel était fondé en grande partie sur l'oeuvre d'Amantos.



dation de leur premier état, à la conversion de Boris au christianisme, etc... Les guerres bulgares-byzantines de l'époque de Kroum, de Siméon et de Samuel sont relatées plus en détail, tandis que quelques lignes seulement sont consacrées au second état bulgare. Ces livres scolaires possèdent un assez grand nombre de cartes et une iconographie fournie qui consiste principalement en photos de micrographies du manuscrit de Madrid de Jean Scylitzès et du manuscrit de la Chronique de Constantin Manassès qui se rapportent d'une façon générale aux différents faits de guerre entre les deux peuples¹⁵. Dans les mêmes livres on trouve aussi quelques extraits de sources historiques, telles que l'extrait de la Chronique de Théophane sur la victoire de Constantin V contre les Bulgares à Lithosoria en Thrace, en 772¹⁶, un extrait de la Chronique de Galaxidi et un extrait de la «Vie de Saint Luc», ces deux derniers en rapport avec les expéditions de Siméon contre la Grèce, et enfin l'extrait d'une lettre de l'empereur Romain I^{er} Lécapène à Siméon, sur son titre de roi¹⁷.

En outre, depuis l'année dernière, les élèves de 2^{de} du lycée qui suivent un enseignement complémentaire de l'histoire étudient (en traduction) trois chapitres du recueil de N.H. Baynes et H. Moss, *Byzantium: Introduction to East Roman Civilization*, Oxford, Clarendon Press, 1948. L'un de ces chapitres a pour titre «Byzance et les Slaves»; il est écrit par un byzantinologue connu, Steven Runciman, et comprend un bref aperçu de l'histoire du Moyen-Age bulgare. Non seulement cet ouvrage complète les connaissances des élèves grecs sur l'histoire du second état bulgare jusqu'à sa dissolution par les Turcs en 1396, mais surtout il fournit un assez grand nombre de données sur l'histoire de la civilisation du Moyen-Age bulgare. C'est la première fois que dans un manuel scolaire grec il est question de l'architecture du Moyen-Age bulgare, et que l'on mentionne les noms de Clément d'Ochrid, de Jean l'Exarque, du moine Chrambar, de Saint Jean de Rila et de quelques autres, et de la traduction bulgare de l'ouvrage de Manassès «Abrégé historique» etc...¹⁸.

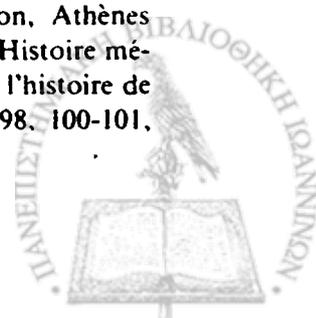
* * *

15. Voir à propos *Costas Kalokairinos*, *Histoire Romaine et Byzantine*, 146 av. J. -C. - 1453 ap. J. -C., 2^{de} année du Lycée, Athènes 1980, pp. 219-221, 248-250, 254-255, 279-285, 354. Voir aussi *Lambros Tsaktsiras-Zacharie Orphanoudakis-Marie Théochari*, *Histoire Romaine et Byzantine*, 2^{de} année du Cymnase, Athènes 1980, pp. 187-188, 196-197, 241-247, 270-271, 323.

16. Voir *Tsaktsiras-Orphanoudakis-Théochari*, op. cit., pp. 208-209.

17. Voir *Kalokairinos*, op. cit., pp. 306-308.

18. *N.H. Baynes-H. Moss*, *Byzantium. Introduction to East Roman Civilization*, Athènes 1980 (trois chapitres traduits en grec pour les élèves de la 2^{de} année du Lycée). Sur l'Histoire médiévale bulgare voir pp. 86-87, 88-89, 90-92, 94, 95-96, 108-113. Sur les éléments de l'histoire de la civilisation bulgare de la même époque voir en particulier aux pp. 88, 91, 96, 98, 100-101, 111-112.



La récapitulation de tout ceci nous amènerait peut-être à une conclusion trop rapide: à savoir que tant l'élève d'une école d'enseignement secondaire que l'étudiant d'une faculté des Lettres (surtout ce dernier) apprennent, ne serait-ce que partiellement, un assez grand nombre de faits et ont une idée assez complète des événements de l'histoire du Moyen-Age bulgare. Or cette conclusion n'est pas tout à fait juste pour les raisons suivantes:

a) La relation des événements n'est pas autonome: elle est toujours centrée sur Byzance (inconvenient certes normal, puisque c'est l'histoire de Byzance et non de Bulgarie qui est enseignée).

b) L'étude de l'histoire de Bulgarie se ramène presque uniquement aux faits de guerre entre Byzance et les Bulgares. Excepté le manuel d'enseignement complémentaire de l'histoire du 2^{de} du lycée, que nous avons déjà cité, les manuels (tant scolaires qu'universitaires) n'étudient pas, ou à peine, l'histoire de la civilisation de la Bulgarie moyenâgeuse. Ainsi dans le livre d'histoire de 2^{de} du lycée, dans le chapitre consacré à l'art, il est très brièvement question des fresques de Bojana et du couvent de Batskovo¹⁹, tandis qu'Amantos rapporte fort peu de choses sur la traduction de l'Évangile et des livres liturgiques, et sur l'introduction du droit byzantin en Bulgarie²⁰. De plus il ne fait que nommer l'église de Bojana et celles de Mesemvria²¹. Cette lacune s'explique, jusqu'à un certain point, par le fait qu'il s'agit de l'histoire politique qui, pourtant, contient aussi des éléments d'histoire de la civilisation. D'autre part, il convient, je pense, de noter qu'il est davantage question de l'histoire de la civilisation d'autres peuples (mis à part les Grecs), tels que des Arabes, que des Bulgares.

* * *

Si l'enseignement de l'histoire du Moyen-Age bulgare dans les écoles grecques du second degré et dans les universités, présente les lacunes et les inconvenients exposés plus haut, on peut dire qu'en ce qui concerne les Temps Modernes, la situation est pire encore. Mais voyons plus en détail ce qui se passe dans les gymnases et les lycées.

En Grèce, l'histoire européenne moderne et contemporaine (y comprise l'histoire de Grèce, de XV^e siècle jusqu'à nos jours) est enseignée en 3^e du gymnase. Pour cet enseignement, on se sert d'un nouveau manuel de 360 pages

19. Voir *Kalokairinos*, op. cit., pp. 265, 318.

20. Voir *Amantos*, op. cit., t. II, pp. 38-39.

21. *Amantos*, op. cit., t. II, p. 238.



environ, dont une grande partie est occupée par l'iconographie et les cartes. Une grande partie est également consacrée, comme il est naturel, à l'histoire de la Grèce moderne et contemporaine, si bien qu'il n'y a plus la place d'exposer, ne serait-ce que sommairement, les cinq grands siècles d'histoire européenne. Ainsi le nom des Bulgares ne fait son apparition pour la première fois, dans ce livre, que lorsqu'il est question de l'importance du traité de Paris qui mit fin à la guerre de Crimée, et où il est mentionné ceci: «A partir de 1856 (la Russie) inaugura dans les Balkans la politique du panslavisme, c'est-à-dire qu'elle s'efforça de s'avancer sur la mer Egée par l'intermédiaire d'états slaves lui étant favorables. C'est alors qu'elle commença à soutenir les peuplades(!) slaves des Balkans, les Serbes et en particulier les Bulgares. Cette politique renforça le mouvement national des peuples des Balkans, mais provoqua des oppositions et des conflits entre ces peuples»²². Un peu plus bas l'auteur reprend les mêmes considérations, puis il effleure en dix lignes la question de l'Eglise et la fondation de l'Exarchat bulgare en 1870²³.

Les Bulgares sont mentionnés pour la seconde fois à propos de la crise de la Question d'Orient (1875-1878), à propos de laquelle la guerre russo-turque de 1877-1878, le traité de San Stéfano et le Congrès de Berlin sont rapportés brièvement. Il est question, en outre, de l'annexion de la Roumélie Orientale en 1885²⁴. Vient ensuite une simple présentation de la question macédonienne²⁵ suivie de quelques lignes sur la participation de la Bulgarie à la première guerre balkanique²⁶ et d'un examen sommaire de la seconde guerre balkanique ou guerre des Alliés et des clauses du Traité de Bucarest (28 juillet 1913)²⁷. Il y a aussi quelques lignes sur la participation de la Bulgarie à la première guerre mondiale et sur les conséquences qu'eut sur ce pays le Traité de Neuilly²⁸. Enfin, en ce qui concerne les événements des cinquante dernières années il est question en deux lignes de l'adhésion de la Bulgarie à l'Axe et de l'occupation bulgare (1941-1944) de la Macédoine orientale et de la Thrace occidentale au cours de la seconde guerre mondiale²⁹.

On voit clairement que, dans ce livre, il n'est question de la Bulgarie que fort succinctement, et uniquement par rapport à l'histoire de la Grèce contemporaine. De plus ce qui est dit est formulé de façon simpliste. Ces incon-

22. Voir *George P. Koulikourdi*, *Histoire de l'Europe Moderne*, pour la 3^e année du Gymnase, Athènes 1980, pp. 227-228.

23. *Koulikourdi*, op. cit., p. 282.

24. Voir *Koulikourdi*, op. cit., pp. 282-284.

25. *Koulikourdi*, op. cit., pp. 286-287.

26. *Koulikourdi*, op. cit., p. 291.

27. Voir *Koulikourdi*, op. cit., pp. 292-293.

28. Voir *Koulikourdi*, op. cit., pp. 302, 305.

29. *Koulikourdi*, op. cit., pp. 322-323.



vénients sont peut-être justifiés par le fait que la matière est importante et que le manuel ne doit pas être trop gros, et aussi par le fait que celui-ci s'adresse à des enfants de 14-15 ans. Cependant il me semble que l'auteur aurait pu, puisqu'il écrit l'histoire de l'Eupore et pas seulement celle de la Grèce, réserver une page à l'histoire de la nation bulgare sous la domination ottomane, à sa renaissance spirituelle, etc... Il n'est pas rationnel de créer une telle lacune dans les connaissances des élèves, en passant sous silence cinq siècles de l'histoire d'un peuple voisin.

On a à peu près la même impression en lisant le manuel d'histoire de 3^e du lycée, qui a pour titre «Histoire de Grèce et d'Europe aux Temps Modernes». Il faut dire ici qu'il s'agit d'un livre dont on se sert dans l'enseignement secondaire grec depuis plus de cinquante ans, et qu'il n'a été plus ou moins révisé que récemment et transféré du grec puriste en démotique. La narration des faits, dans ce manuel, s'étend jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, tandis qu'une grande partie est consacrée à l'insurrection grecque de 1821 et à la fondation du premier état grec.

Dans ce livre on trouve à peu près les mêmes éléments sur l'histoire de Bulgarie que dans le précédent, à la différence près que les faits sont exposés de façon plus détaillés. Ainsi dans le chapitre qui a trait à la Question d'Orient, une page est consacrée à l'Exarchat bulgare³⁰, tandis qu'à propos de la guerre russo-turque de 1877-78, il est brièvement question de l'insurrection bulgare d'avril 1876, des massacres de Batak et de l'indignation de l'Europe devant les barbaries turques. Il est aussi question du traité de San Stéfano, du Congrès de Berlin et de leurs conséquences³¹. Dans le même chapitre l'auteur étudie l'annexion de la Roumélie Orientale, la politique du prince de Bulgarie Alexandre Battemberg et de Stéphane Stamboulov, la guerre serbo-bulgare de 1885, la démission de Battemberg et l'élection du nouveau prince Ferdinand, la politique intérieure et extérieure de Stamboulov sous Ferdinand, et, enfin, sa chute et son assassinat en 1895³².

Le conflit greco-bulgare au sujet de la Macédoine est décrit plus amplement. Il y est question de la fondation des «Organisations macédoniennes insurrectionnelles», du soulèvement d'Ilinden (été 1903), de l'organisation des bandes grecques, ect...³³, tandis qu'il y a assez peu de choses sur les opérations de l'armée bulgare au cours de la première guerre balkanique. L'auteur mentionne la prise de Saranta Ekkliissiai (Kirk-Kilissé), de Lulé-Bour-

30. Voir *Ch. Théodoridis-A.Lazarou*, Histoire Grecque et Européenne des temps modernes, Athènes 1980, pp. 295-296.

31. Voir *Théodoridis-Lazarou*, op. cit., pp. 298-301.

32. *Théodoridis-Lazarou*, op. cit., pp. 301-302, 304.

33. *Théodoridis-Lazarou*, op. cit., pp. 306-309.



gas et la progression de l'armée bulgare jusqu'à Tsataltza, ainsi que la prise de Serres, de Drama, de Kavala et la capitulation d'Andrinople en mars 1913³⁴.

Enfin, les faits de la seconde guerre balkanique sont étudiées avec plus de détails, en particulier les opérations militaires, telles que la bataille de Kilkis, Lakhana, Kresna et la progression de l'armée grecque jusqu'à Tzoumaghia (aujourd'hui Blagoevgrad). Ce qui touche aux pourparlers diplomatiques et aux clauses de la paix de Bucarest est exposé assez minutieusement aussi³⁵.

Pour clore la présentation de ce manuel, nous sommes obligés d'ajouter que le texte contient des jugements et des qualifications sévères sur les Bulgares, ce qui s'explique par l'état d'esprit de l'époque à laquelle il a été écrit.

Si donc nous voulons comparer la quantité et la qualité des connaissances mises à la disposition de l'élève grec d'une école d'enseignement secondaire, sur l'histoire de la Bulgarie moyenâgeuse par rapport à celle des Temps Modernes, nous arrivons à la conclusion suivante: tandis que l'élève parvient à se faire une idée de l'histoire des deux états bulgares du Moyen-Age, ne serait-ce que de la façon que nous avons indiquée, il n'apprend de l'histoire de la Bulgarie contemporaine, que l'histoire d'un demi-siècle, et encore, du seul point de vue du conflit des Grecs et des Bulgares depuis l'Exarchat jusqu'à la fin des guerres balkaniques ou de la première guerre mondiale (1870-1913 ou 1919).

* * *

La situation est encore plus décevante en ce qui concerne l'étude de l'histoire moderne bulgare au niveau universitaire. Il y a certes quelques exceptions particulières que nous signalerons plus loin, à part. Mais, d'une façon générale, tant dans le cadre de l'enseignement de l'histoire de la Grèce moderne, que dans celui de l'histoire européenne, l'histoire de Bulgarie est passée sous silence. La raison en est que les cours des chaires de la première branche ont en général pour objet l'époque de la domination ottomane, l'insurrection de 1821 et les premières décennies du nouvel état grec (jusqu'à la fin du XIX^e siècle à peu près), et ceux de la deuxième branche l'histoire des états d'Europe occidentale et centrale (au maximum celle de Russie) et l'histoire diplomatique. Au cas où l'enseignement de l'histoire de la Grèce moderne se prolonge par la présentation, généralement sommaire, des événements postérieurs au milieu du XIX^e siècle, il arrive qu'il soit question aussi

34. Voir *Théodoridis-Lazarou*, op. cit., pp. 315-316, 319.

35. *Théodoridis-Lazarou*, op. cit., pp. 319-322.



des Bulgares. Dans ce cas on expose habituellement la question ecclésiastique bulgare, la crise de la Question d'Orient (1875-1878), les traités de San Stéfano et de Berlin, l'annexion de la Roumélie Orientale, la Question macédonienne et les guerres balkaniques³⁶. Les facultés des Lettres des universités de Salonique et de Jannina font exception car elles possèdent des chaires d'histoire balkanique. Seuls les étudiants de ces facultés sont aujourd'hui en mesure d'apprendre quelque chose sur l'histoire des Balkans en général, et de Bulgarie en particulier.

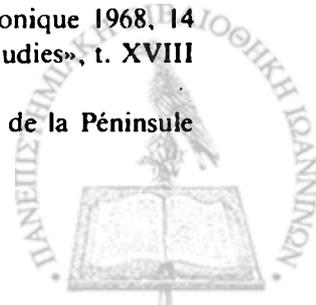
C'est feu mon maître Michel Th. Lascaris (1903-1965) qui a été à l'avant-garde de l'enseignement de l'histoire de Bulgarie en Grèce. Slavologue et byzantinologue de renommée internationale, ayant fait de brillantes études à Paris et à Belgrade, connaissant en profondeur l'histoire, la civilisation et les langues non seulement de l'Europe occidentale, mais aussi de la Russie et des Balkans, Lascaris occupe la chaire de l'Histoire des Peuples de la Péninsule des Balkans à l'Université de Salonique depuis sa fondation (1926) jusqu'à sa suppression en 1939. Ensuite, et jusqu'à sa démission en 1959, il enseigna l'Histoire diplomatique de l'Europe³⁷.

Le fond de l'enseignement de Lascaris durant l'époque d'avant-guerre est exposé dans le cours d'introduction qu'il avait fait imprimer³⁸. Mais, même après la suppression de la chaire de l'Histoire des Peuples de la Péninsule des Balkans, Lascaris n'abandonna pas l'enseignement de l'histoire des Balkans. Dans le cadre du cours d'histoire diplomatique de l'Europe, il enseignait toujours aussi l'histoire de la Question d'Orient, qui était, pour une grande partie, l'histoire des peuples des Balkans au XIX^e siècle. Un brillant

36. Voir p. ex. *Nic. Vlachos*, Histoire de la Grèce, de la fondation de l'état grec jusqu'à la première guerre mondiale (1832-1914), II^e édition (résumé des cours universitaires), Athènes 1951, pp. 140-143, où l'on trouve un court compte rendu sur le mouvement national des Bulgares après la guerre de Crimée. Voir aussi le manuel du professeur *Denis Zakythinos*, L'Histoire Politique de la Grèce Moderne, II^e édition augmentée, Athènes 1965 où au chapitre IV (étapes et périodes de l'histoire politique de la Grèce Moderne, p. 57 et ensuite) il se rapporte brièvement à la renaissance spirituelle bulgare, à l'Exarcate, à la crise de la Question d'Orient pendant les années 1875-1878, à la Question Macédonienne et aux Guerres Balkaniques. Voir aussi *Bas. Vl. Sphyroéras*, La période du règne de Georges I, 1863-1896 (résumé des cours universitaires), Athènes 1975, pp. 59-63, 70-76, 83-89, 104-107. Sur les mêmes sujets mais avec plus de détails se rapportait dans ses cours le professeur *Ap. B. Daskalakis*, Histoire Politique de la Grèce Moderne, Règne de Georges I (cours universitaires), Athènes 1966, pp. 33-61, 68-74, 91-98, 122-126, 142-170.

37. Sur la vie et l'oeuvre de Michel Lascaris voir en particulier *Stephanos J. Papadopoulos*, Michel Th. Lascaris (1903-1965). Le savant et le maître universitaire, Thessalonique 1968, 14 pp. *Charalambos Papastathis*, Bibliographie de Michel Th. Lascaris, «Balkan Studies», t. XVIII (Thessalonique 1977), pp. 179-198.

38. Voir *Michel Th. Lascaris*, Cours d'introduction à l'Histoire des Peuples de la Péninsule Balkanique, Thessalonique 1927, 19 pp.



manuel ayant pour titre «La Question d'Orient. 1800-1923» fut le fruit de ses cours. Le premier tome (et malheureusement celui-là seul) fut édité à Salonique en 1948, c'est-à-dire à une époque où il était très difficile de parler en Grèce de l'histoire des Slaves, même avec des dispositions pas toujours amicales à leur égard.

L'oeuvre de Lascaris, dense et accompagnée d'une riche bibliographie, contient des pages entières consacrées à l'histoire moderne des Bulgares. En particulier, dans le 9^e et dernier chapitre de l'ouvrage qui porte le titre suivant: «Le mouvement slave et le Congrès de Berlin, 1870-1878», l'auteur fait un important retour en arrière sur l'éveil des Bulgares à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il mentionne d'abord le moine Païssios de Chilandar et son «Histoire» (avec des citations en traduction grecque), ensuite il parle de la vie et de l'oeuvre de Stoïko Vladislavov (évêque Sophronios de Vratsa), puis de la fondation des écoles (grecques et bulgares) et de l'apport des métropolitains dans la propagation de l'instruction. Lascaris souligne surtout le fait que la plupart des Bulgares qui se sont distingués dans la renaissance nationale et spirituelle de leur pays avaient fait leurs études dans des écoles grecques soit de Grèce (Athènes, Jannina, école de Théophile Caïrès à Andros) soit de Constantinople, Bucarest ou de villes de Bulgarie (Melnik, Philippopolis, Mesemvria, etc...). Ici l'étudiant grec, ou le lecteur quel qu'il soit, fait la connaissance de diverses personnalités importantes de la Renaissance bulgare, telles qu'Emmanuel Vaskidis ou Vaskidovitch, les frères Aprilov, Ilarion Michailovsky, qui devient plus tard évêque de Macariopolis, Ivan Dobrovsky, Stoghian Tchomakov, les frères Miladinov, Ivan Seliminsky, Grégoire Parlitchev, Néophyte Rilsky, Pierre Béron, Georges Rakovsky, et d'autres³⁹.

Plus loin, Lascaris parle du rôle que joua la guerre russo-turque de 1828-1829 dans les contacts des Bulgares avec le reste du monde. Il est ici question de la participation des volontaires bulgares, sous le commandement de Georges Mamatchev de Kotel, dans la lutte contre les Turcs, de la tentative de ce même Mamatchev de fomenter le soulèvement de Sliven, de l'émigration massive des Bulgares en Moldovlachie et surtout en Bessarabie après le traité d'Andrinople, et de l'évincement progressif de l'influence spirituelle grecque en Bulgarie par l'influence russe à partir du milieu du XIX^e siècle. Il est aussi question de Georges Venelin, de son livre et de ce qu'il fit tant pour informer l'opinion russe que pour éveiller la conscience nationale bulgare⁴⁰.

39. Voir à propos *Michel Lascaris*, *La Question d'Orient, 1800-1923*, Thessalonique 1948, pp. 246-251.

40. Voir *Lascaris*, op. cit., pp. 251-254.



Après un bref rappel des mouvements insurrectionnels Bulgares qui ont suivi la guerre de Crimée, et après une présentation assez longue de la personnalité et de l'oeuvre de Rakovsky, et de ses contacts avec les autres états balkaniques⁴¹, Lascaris expose la question de l'Eglise bulgare à laquelle il consacre de nombreuses pages de son livre, l'étudiant en détail et de tous les points de vue depuis le début du conflit des Bulgares avec le Patriarcat oecuménique en 1838 (affaire de l'archimandrite Néophyte Bozveli), la fondation de la première église bulgare à Constantinople en 1849, le firman de 1870 sur la fondation de l'Exarchat, la clause du Concile local de Constantinople en 1872 (Schisme), jusqu'à la dissolution du Schisme en 1945 et l'élection du premier patriarche de Bulgarie, Cyrille le 10 mai 1953. Il n'est pas possible, avec le temps dont nous disposons, d'exposer même sommairement tous les sujets développés par Lascaris dans son livre. Nous nous contenterons donc de dire que le lecteur grec peut s'informer dans ce chapitre de la lutte des Bulgares pour l'indépendance de leur église, de la position du Patriarcat oecuménique, du rôle des églises catholique et protestante, de la politique russe, de la tactique de la Sublime Porte etc...⁴².

Dans la troisième et la quatrième (dernière) partie du chapitre en question Lascaris expose en détail la grande crise de la Question d'Orient durant les années 1875-1878. En ce qui concerne les Bulgares il est d'abord question de la première fermentation insurrectionnelle des Bulgares de Roumanie, du comité insurrectionnel de Giurgevo, de la mission de Georges Benkovski et du soulèvement de Panagjuriste (20 avril/2 mai 1876), de l'insurrection de la province de Tirnovo, des massacres de Batak (17 mai 1876) et de la réaction de l'opinion publique en Europe⁴³. Il expose ensuite avec force détails, et surtout du point de vue de l'histoire diplomatique, la guerre serbo-turque, la Conférence de Constantinople (décembre 1876), la guerre russo-turque, ainsi que les traités de San Stéfano et de Berlin. Dans ces pages, cela va de soi, ils est grandement question des Bulgares⁴⁴.

L'enseignement de Lascaris à l'université de Salonique, qui dura trente-trois ans, ainsi que son livre, considéré aujourd'hui comme unique en son genre parmi tout ce qui a été écrit en grec, ont initié plusieurs centaines d'étudiants à l'histoire des peuples des Balkans. Moi-même, je me souviens encore de la grande influence qu'il eut sur moi et qui déterminait l'intérêt plus méthodique que j'eus plus tard pour l'histoire de nos voisins.

41. Voir *Lascaris*, op. cit., pp. 255-257. Voir aussi pp. 221-222.

42. Voir analytiquement chez *Lascaris*, op. cit., pp. 257-275.

43. Voir *Lascaris*, op. cit., pp. 277-278.

44. Sur ces événements voir analytiquement chez *Lascaris*, op. cit., p. 280 et ensuite.



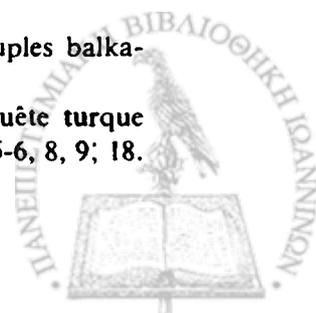
Des années après qu'elle eut été supprimée, et que Lascaris se fut éloigné de l'université de Salonique, la chaire d'Histoire des Peuples de la Péninsule des Balkans fut à nouveau fondée et demeura vacante jusqu'en 1975, tandis qu'à l'université de Jannina, après de nombreuses tentatives, on fonda pour la première fois en 1970 une chaire correspondante qui demeura vacante, elle aussi jusqu'en 1975. A Jannina, afin de combler plus ou moins cette lacune, c'est moi qui fus chargé des cours de cette branche durant un assez grand nombre d'années (1970-73 et 1974-75). La ligne que j'ai suivie dans mon enseignement est en gros celle qu'avait tracée Lascaris et j'en ai consacré une partie à la renaissance spirituelle et nationale des Bulgares au XIX^e siècle⁴⁵.

Afin de compléter le tableau que présente aujourd'hui l'enseignement de l'histoire moderne de Bulgarie dans les universités grecques, il convient de citer encore un manuel, celui de ma collègue Marie Nystazopoulou-Pélékidou, professeur d'histoire des Balkans à l'université de Jannina. Ce livre, sommaire mais très instructif, qui a pour titre «Les peuples des Balkans de la conquête turque au relèvement national (XIV^e-XIX^e siècles)», se divise en deux parties. Dans la première partie («La Péninsule des Balkans sous la domination turque») l'auteur présente un tableau général de la situation des peuples asservis des Balkans sous le joug turc, de divers points de vue (social, économique, spirituel, etc...). Elle a ici l'occasion de se référer assez souvent aux Bulgares. Ainsi, elle parle d'abord de la dislocation du second état bulgare du Moyen-Age sous le tsar Jean-Alexandre et de la prise de Tirnovo (1393) et de Vidin (1396) par les Turcs après sa mort, ainsi que de la suppression du Patriarcat bulgare et de celle, plus tard (1767), de l'archevêché d'Ochrid⁴⁶. Elle se réfère ensuite à une catégorie spéciale de villages des Balkans et de Rhodope (Voinicka sela) qui, de même que les «chefs-lieux» grecs, jouissai de privilèges spéciaux, et qui, plus tard, devinrent des centres d'opposition contre les Turcs. (Il est ici question de Koprivstitcha, Panagjuriste, Kotel, Jambol, Sliven et autres)⁴⁷. Enfin, toujours dans la première partie du livre, après un bref rappel de l'apparition des haidouks, de la participation des Bulgares en 1598 aux luttes de Michel le Brave contre les Turcs, et de leur émigration en masse en Moldovlachie, Bessarabie, Transylva-

45. Voir à propos *Stephanos J. Papadopoulos*, La renaissance nationale des peuples balkaniques au XIX^e siècle (cours universitaires), Jannina 1975, pp. 62-84.

46. Voir *Marie Nystazopoulou-Pelekidou*, Les peuples balkaniques. De la conquête turque jusqu'au rétablissement de leur souveraineté, (XIV-XIX siècles), Jannina 1978, pp. 5-6, 8, 9, 18.

47. *Nystazopoulou - Pelekidou*, op. cit., p. 21.



nie et au Banat⁴⁸, l'auteur étudie entre autres, plus longuement, la renaissance spirituelle des Bulgares, rappelant surtout l'apport de Païssios de Chilandar et celui de Sophronios, évêque de Vratsa⁴⁹.

Dans la deuxième partie de son livre, qui est la plus longue et qui a trait aux luttes nationales et au relèvement politique des peuples des Balkans au XIX^e siècle, l'auteur suit d'une façon générale le plan de l'ouvrage de Lascaaris, dont nous avons déjà parlé. Ainsi elle étudie, elle aussi, mais de façon moins détaillée que Lascaaris, la question de l'Eglise, la crise balkanique de 1875-1878, la guerre russo-turque et les traités de San Stéfano et de Berlin, etc...⁵⁰. Mais contrairement à Lascaaris, Madame Nystazopoulou fait plus de place dans son livre à la narration des mouvements insurrectionnels qui précédèrent la libération, abordant divers sujets, tels que les rapports des Bulgares et des Serbes durant la première insurrection serbe, le rôle de Sophronios évêque de Vratsa, la participation des volontaires bulgares dans la lutte serbe, etc...⁵¹. Elle parle aussi des contacts qu'eut plus tard le prince de Serbie, Michel Obrenovitch (1860-1868) avec les Bulgares, non seulement de Bulgarie, mais de l'Emigration, des pourparlers des Serbes avec «l'Hétairie de Bien-faisance» bulgare de Bucarest, etc...⁵². Mais c'est surtout à l'activité insurrectionnelle des Bulgares, de 1860 à 1876, que Madame Nystazopoulou donne de l'importance: elle se réfère à la fondation du «Comité insurrectionnel central bulgare» en 1869, à l'insurrection d'avril en 1876, à la vie et à l'activité de Georges Rakovsky, Lubin Karavelov, Basile Levsky, Christo Botev, etc...⁵³. La narration de ces faits comble, à mon avis, une lacune importante dans les connaissances de nos étudiants.

* * *

C'est sur cette présentation de l'enseignement de l'histoire moderne de Bulgarie (dans le cadre de l'histoire des Balkans) à l'Université de Jannina que se termine mon exposé. J'ai tenté de donner un tableau sommaire mais complet de la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui en Grèce l'ensei-

48. Voir *Nystazopoulou-Pelekidou*, op. cit., pp. 24, 25, 27.

49. Voir à propos *Nystazopoulou-Pelekidou*, op. cit., pp. 45-48. Au rôle de Païssios fait allusion très brièvement dans son manuel le professeur de l'Histoire Balkanique à l'Université de Thessalonique *Basiliqne Papoulia*. Les conditions idéologiques et sociales de l'organisation politique de la péninsule balkanique, II^e partie, Thessalonique 1978, pp. 111-115.

50. Voir analytiquement *Nystazopoulou-Pelekidou*, op. cit., pp. 145-162, 177-189.

51. *Nystazopoulou-Pelekidou*, op. cit., pp. 72-73.

52. Voir *Nystazopoulou-Pelekidou*, op. cit., pp. 135, 143-144.

53. Voir à propos *Nystazopoulou-Pelekidou*, op. cit., pp. 158-162.



gnement de l'histoire de Bulgarie dans les écoles d'enseignement secondaire et dans les universités. Les avantages et les faiblesses ont été notés et il n'y a aucun doute que certaines choses doivent être complétées ou même changées. Il est, je pense, nécessaire que les jeunes grecs apprennent non seulement ce qui a séparé les Grecs d'un peuple voisin, mais aussi ce qui les lie avec lui. Il est nécessaire aussi qu'ils apprennent plus de choses sur la culture de la nation bulgare, ce qui, j'en suis sûr, les aidera considérablement à comprendre tant l'histoire grecque que bulgare. Certes, nous ignorons ce qui se passe de l'autre côté de la colline, c'est-à-dire ce qui est enseigné de l'histoire grecque dans les gymnases et les universités bulgares et comment cela est enseigné. Il serait fort utile qu'un travail analogue à celui que nous avons fait soit effectué par un collègue bulgare. Je suppose que les conclusions qui en seraient tirées présenteraient également un grand intérêt.

Pour terminer mon exposé d'aujourd'hui je voudrais faire encore une remarque: à savoir qu'on ressent énormément le besoin d'une histoire de Bulgarie écrite en grec, concise mais riche et objective, dont on pourrait se servir d'une part dans l'enseignement, et d'autre part pour informer un public plus large de lecteurs. Il en est de même pour une histoire de la Grèce moderne en bulgare. Les deux instituts d'études balkaniques de Salonique et de Sofia, dans l'esprit de collaboration amicale qui les caractérise, pourraient, je pense, entreprendre de mener à bien cette oeuvre: elle serait d'un grand secours pour la compréhension mutuelle de nos deux peuples.

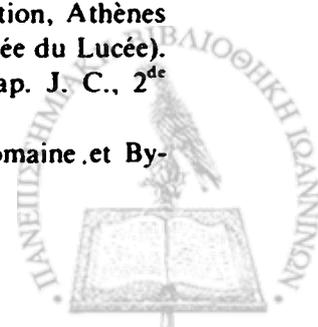
BIBLIOGRAPHIE PRINCIPALE

Pour cette étude nous avons utilisé les manuels scolaires et universitaires d'histoire ci-dessous cités:

I. Sur l'enseignement de l'histoire médiévale bulgare

a) Manuels scolaires

1. *Vourazeli-Marinacou Hélène*, Histoire du Moyen-Age. De Constantin le Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 3^e année du Gymnase, Athènes 1967, 284 pp.
2. *Baynes N.H. -Moss H.*, Byzantium: Introduction to East Roman Civilization, Athènes 1980, 126 pp. (trois chapitres traduits en grec pour l'usage des élèves de la 2^{de} année du Lycée).
3. *Kalokairinos Costas*, Histoire Romaine et Byzantine, 146 av.J.C.- 1453 ap. J. C., 2^{de} année du Lycée, Athènes 1980, 416 pp.
4. *Tsaksiras Lambros-Orphanoudakis Zacharie-Théochari Marie*, Histoire Romaine et Byzantine, 2^{de} année du Gymnase, Athènes 1980, 400 pp.



b) Manuels universitaires

1. *Amantos Constantin J.*, Histoire de l'Etat Byzantin, t. I, 395-867 ap. J. -C., II^e édition, Athènes 1953, pp. XX+476.
2. *Amantos Constantin J.*, Histoire de l'Etat Byzantin, t. II, 867-1204 ap.J.-C., II^e édition, Athènes 1957 pp. XX+406.
3. *Zakythinos Denis A.*, Histoire Byzantine, 304-1071. Réimpression avec des compléments bibliographiques, Athènes 1977, pp. 654.
4. *Zakythinos Denis A.*, Byzance de 1071 à 1453, Athènes 1972, 230 pp.
5. *Karaghiannopoulos Jean E.*, Histoire de l'Etat Byzantin, t. II (Histoire de la Moyenne Période Byzantine, 565-1081), Thessalonique 1976, 686 pp.
6. *Ostrogorsky Georges*, Histoire de l'Etat Byzantin, traduction grecque par Jean Paganopoulos, sous la direction scientifique d'Evangelos Chryssos, tomes I et II, Athènes 1978-1979, pp. 270+330.

II. Sur l'enseignement de l'histoire bulgare moderne

a) Manuels scolaires

1. *Théodoridis Ch. - Lazarou A.*, Histoire Grecque et Euporéenne des Temps Modernes, 3^e année du Lycée, Athènes 1979, 368 pp. (il s'agit d'un livre de 1937 qui a été revu et transféré du grec puriste en démotique par une commission d'enseignants du Ministère de l'Education).
2. *Koulourdi George P.*, Histoire Européenne Moderne, pour la 3^e année du Gymnase, Athènes 1980, 368 pp.

b) Manuels universitaires

1. *Vlachos Nicolas*, Histoire de la Grèce de la fondation de l'état grec jusqu'à la première guerre mondiale (1832-1914), II^e édition (résumé des cours universitaires), Athènes 1951, 192 pp.
2. *Daskalakis Apostolos B.*, Histoire Politique de la Grèce Moderne. B. Règne de Georges I (cours universitaires), Athènes 1966, 240 pp.
3. *Zakythinos Denis A.*, L'histoire politique de la Grèce Moderne, II^e édition augmentée, Athènes 1965, 118 pp.
4. *Lascaris Michel Th.*, La Question d'Orient, 1800-1923 (cours universitaires), Thessalonique 1948, 312 pp.
5. *Nystazopoulou-Pelekidou Marie*, Les Peuples Balkaniques. De la conquête turque jusqu'au rétablissement de leur souveraineté (XIV-XIX s.), Jannina 1978, 254 pp.
6. *Papadopoulos Stephanos J.*, La renaissance nationale des peuples balkaniques au XIX^e s. (cours universitaires), Jannina 1975, 110 pp.
7. *Papoulia Basilique*, Les conditions idéologiques et sociales de l'organisation politique de la péninsule balkanique (cours universitaires), parties I^{ère} et II^e, Thessalonique 1978, pp. 126+116.
8. *Sphyroéras Basile Vl.*, Histoire de la Grèce Moderne. La période du règne de Georges I, 1863-1869 (résumé des cours universitaires), Athènes 1975, 120 pp.



STEPHANOS J. PAPADOPOULOS
Uviversité de Jannina

L'INSTITUT D'ÉTUDES BALKANIQUES DE SALONIQUE
ET SA CONTRIBUTION AU DÉVELOPPEMENT DES ÉTUDES
BULGARES EN GRÈCE*

Il n'y a aucun doute que le meilleur centre de recherche de Grèce - le seul en son genre, peut-on dire - qui ait pour objet les Balkans, est l'Institut d'Etudes Balkaniques fondé au printemps de 1953 à Salonique par la «Société d'Etudes Macédoniennes» en tant qu'organisme semi-indépendant.

Les buts définis dès le début furent de monter une bibliothèque spécialisée dans le domaine balkanique, de rassembler un matériel d'archives, d'éditer des monographies et une revue scientifique en langue étrangère, d'organiser des conférences et des congrès, d'enseigner les langues balkaniques, etc...

Le premier conseil administratif de l'Institut fut constitué par des érudits éminents, tels que les professeurs de l'Université de Salonique, S. Kyriakidis professeur de Folklore, A. Xyngopoulos, professeur d' Art Byzantin, M.Lascaris, professeur d'Histoire Balkanique et C. Eustathiadis, professeur de Droit International. Depuis lors et jusqu'à ce jour, un grand nombre de collègues distingués, dont la spécialité se rattache aux Balkans, ont apporté leur concours en tant que membres du conseil administratif de l'Institut.

Durant les trois décennies qui se sont écoulées depuis sa fondation, malgré les difficultés financières qu'il eut et a encore à affronter, et malgré le manque de personnel, l'Institut est parvenu, je pense, à remplir sa mission de façon satisfaisante, en travaillant activement dans les divers domaines qu'il s'était proposé. Par sa bibliothèque spécialisée, par ses publications (livres et revues),

* 'Ανακοίνωση στό Α' Διεθνές Συνέδριο Βουλγαρικών Σπουδών πού πραγματοποιήθηκε στην Σόφια στις 23 Μαΐου - 3 'Ιουνίου 1981.



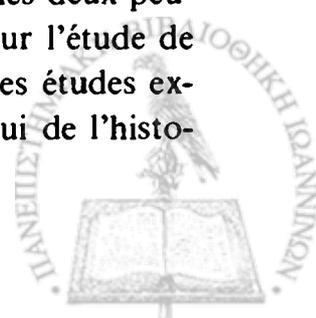
par la participation de ses collaborateurs à des congrès scientifiques en Grèce et à l'étranger, par ses conférences et ses cours d'été pour étrangers, par la fondation d'une école pour l'enseignement des langues balkaniques, etc... il contribua de façon décisive au développement des études balkaniques en Grèce et gagna l'estime du monde des Lettres international et celles des Instituts correspondants dans les Balkans et l'Europe Occidentale. C'est pourquoi je considère comme un grand honneur pour moi, le fait que je sois aujourd'hui membre du conseil administratif de cet Institut.

On conçoit aisément qu'une place prépondérante dans l'oeuvre de l'Institut soit accordée, directement ou non, au domaine bulgare; aussi pouvons-nous soutenir que l'Institut a contribué de façon décisive au développement des études bulgares en Grèce au cours des dernières décennies. C'est cette contribution que nous allons essayer d'esquisser brièvement, sur trois plans: ses publications, ses autres activités scientifiques (congrès, etc...) et l'enseignement de la langue bulgare.

I. Publications

1) *Editions*: Les divers livres d'auteurs grecs et étrangers qui ont été publiés de 1954 jusqu'à ce jour par l'Institut atteignent le nombre de 200 environ. Il s'agit de monographies spéciales, d'études plus brèves ou de textes de conférence, de recueils de documents, de mémoires, de volumes contenant les actes de congrès scientifiques, et dont la plupart sont consacrés à des sujets historiques. Un important pourcentage de ces livres a été publié en langue étrangère, notamment en anglais, mais certains l'ont été en français ou en allemand.

Parmi les éditions de l'Institut il y en a beaucoup qui sont entièrement consacrées aux rapports greco-bulgares, durant les temps modernes surtout, mais il y a aussi d'autres livres qui s'y rapportent partiellement. Il y a en outre beaucoup d'éditions qui, à première vue, ne concernent que l'histoire de Grèce, mais intéressent néanmoins de façon immédiate les chercheurs en histoire de Bulgarie car il s'agit de questions qui ont, par le passé, touché tout aussi vivement les deux peuples, les Grecs et les Bulgares. De ce point de vue, les publications qui ont trait à l'histoire de Macédoine à l'époque contemporaine, la Question macédonienne et la Lutte macédonienne, la crise de la Question d'Orient durant les années 1875-1878 et ses conséquences pour les deux peuples, etc... constituent incontestablement une aide précieuse pour l'étude de l'histoire de la Bulgarie contemporaine, même si certaines de ces études expriment des points de vue différents ou même contraires à celui de l'historiographie bulgare.



C'est à la première catégorie de ces publications qu'on peut rattacher le volume des Actes du Symposium gréco-bulgare de 1978 dont nous parlerons plus loin, ainsi que les études suivantes: celle de B. Laourdas sur les frères missionnaires Cyrille et Méthode, celle de Chr. Naltsas sur l'annexion de la Roumélie orientale, celle de P. Miliotis sur le traité de Neuilly de 1919 et l'échange des populations entre la Grèce et la Bulgarie, et enfin celle de D. Constantopoulos sur le traité de paix de Paris de 1946 et les rapports gréco-bulgares.

Parmi les oeuvres appartenant au second groupe, c'est-à-dire celles qui sont partiellement en rapport avec le domaine bulgare, nous citerons d'abord l'ouvrage de l'académicien A. Xyngopoulos sur Salonique et la peinture de l'école macédonienne, où il est question des fresques du couvent de Batskovo et des monuments d'Ochrid, mon livre sur le mouvement du duc de Nevers, qui se rapporte aussi aux luttes des Bulgares pour leur indépendance à la fin du XVIe s. et au début du XVIIe, les mémoires d' A. Souliotis-Nicolaïdis, C. Zoroghiannis et A. Mazarakis-Ainian sur les guerres balkaniques, ainsi que l'étude de N. Petsalis-Diomidis sur la Grèce et le Congrès de paix de Paris, de 1919. Dans ces publications, il est souvent question des rapports gréco-bulgares durant les guerres balkaniques et la première guerre mondiale. On peut encore rattacher à ce groupe le livre de Mme D. Dontas sur la Grèce et les Grandes Puissances de 1863 à 1875, qui traite aussi de la Question de l'Eglise Bulgare et de la politique des Puissances de 1868 à 1872, et de l'oeuvre du métropolite Barnabé Georgeatos sur les institutions administratives des Patriarcats orthodoxes; à ce propos il est longuement question du Patriarcat de Bulgarie. Citons encore le volume «Monde de l'Orthodoxie» dans lequel est publié un article d'Apostole Michailov sur l'Eglise de Bulgarie.

Les éditions de l'Institut qui se rattachent à la troisième catégorie sont plus nombreuses. Nous mentionnerons tout d'abord le livre de Stilp. Kyriakidis sur les limites ethnographiques nord de l'hellénisme de l'Antiquité à la domination turque, l'ouvrage de G. Chatzikyriakou sur la situation de la Macédoine au début de notre siècle, les études de C. Vacouskos sur l'hellénisme de la Pélagonie (région de Monastir) et celles d'Ath. Anghelopoulos sur les propagandes étrangères dans la province de Polyane de 1870 à 1912, ainsi que les livres de C. Bonis, Ath. Paskhos, Nic. Ballas, Th. Vlakhos et Ath. Anghelopoulos sur les villes de Macédoine Stromnitsa, Krouchevo, Melnik et Lingovani. Dans toutes ces publications, il y a un assez grand nombre de pages intéressantes pour le chercheur, spécialiste de l'histoire de Bulgarie, en particulier ce qui concerne le conflit gréco-bulgare à propos de la Macédoine.



Deux éditions de l'Institut concernent la crise de la Question d'orient de 1875 à 1878, les traités de San Stéfano et de Berlin et leurs conséquences pour l'hellénisme (il s'agit des livres de Ch. Naltsas, *Der San Stefano Vertrag und das Griechentum*, ed. 1956 et d'Ev. Kofos, *Greece and the Eastern Crisis 1875-78*, ed. 1975), tandis que trois autres ouvrages (de Ch. Naltsas, G. Zotiadis et Ev. Kofos numérotés 2,3 et 70) ont trait à l'histoire de la Question macédonienne de son origine à l'époque contemporaine. Mais les publications les plus nombreuses (plus de vingt) sont celles qui traitent du conflit gréco-bulgare à propos de la Macédoine, c'est-à-dire la Lutte macédonienne, examinée bier sûr du point de vue grec. A ce groupe de publications se rattache l'oeuvre volumineuse de l'historien anglais Douglas Dakin, *The Greek Struggle in Macedonia 1897-1913* (ed. 1966), le recueil de documents des Archives d'Autriche-Hongrie sur le même sujet, de F. Bridge, et trois autres recueils de documents (l'un provenant des archives turques et deux autres comportant des rapports des métropolités de Drama et de Nevrokopio), neuf autres brèves études et conférences, ainsi que dix éditions de Mémoires d'hommes qui ont été au premier rang de cette lutte, vue de côté grec, tels que ceux du métropolitite de Kastoria, Ghermanos Karavaghelis, de G. Diconymos-Macris, A. Souliotis-Nicolaïdis, P. Arghyropoulos, A. Zannas et autres. Tout en ne représentant qu'un côté de la question, le côté grec, ces ouvrages n'en ont pas moins, d'après nous, de la valeur pour le chercheur de l'histoire de Bulgarie de cette époque, car ils constituent un témoignage personnel des héros d'un événement historique important.

En résumé, nous arrivons à la conclusion que la plupart des éditions de l'Institut qui ont un rapport direct ou indirect avec l'étude de l'histoire bulgare, se classent dans le troisième groupe, c'est-à-dire parmi les études qui ont trait à la Macédoine, la Question macédonienne et la Lutte macédonienne. Mais nous devons noter aussi que presque toutes ces publications datent de la première decennie de l'histoire des éditions de l'Institut, époque à laquelle celui-ci s'intéressait tout particulièrement à l'histoire nationale de l'hellénisme de la Grèce du Nord.

2) *La revue «Balkan Studies»*: C'est en 1960 que vit le jour le premier tome de la revue de l'Institut, sous le titre de «Balkan Studies». Depuis lors sa parution semestrielle en deux tomes n'a pas été interrompue. Dans cette revue sont publiés (en anglais, en français ou en allemand) des articles écrits non seulement par des Grecs, mais par de nombreux érudits étrangers de presque tous les pays d'Europe ainsi que des Etats-Unis.

Parmi les études qui ont été publiées dans les vingt volumes de la revue déjà parus, il y en a beaucoup (plus de cinquante) qui se réfèrent dans leur ensemble ou en partie à l'histoire de Bulgarie et intéressent donc d'une façon générale le chercheur spécialisé dans ce domaine.

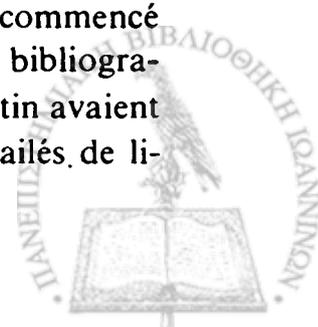


Présenter tous ces articles nous prendrait trop de temps; c' est pourquoi nous limitons à ceux dont le contenu concerne directement la Bulgarie. En font partie: les articles de Mme B. Papoulia sur les Anciens Thraces (t. 1977) et de N. Contoléon sur le trésor de Panguriste (t. 1962), les deux études de A. Thavoris sur les emprunts grecs à la langue bulgare (t. 1975 et 1979), les articles de A. Tachiaos sur l'oeuvre philologique de Cyrille et Méthode, et sur la suppression du Patriarcat de Tirnovo (t. 1973 et 1963), ainsi que les articles de P. Charanis sur l'importance historique du premier état bulgare (t. 1976) et de T. Mateescu sur l'Eglise Orthodoxe à Dobroudja durant la période de la domination turque (t. 1972). S'y rattachent aussi: les études de B. Besevliev sur une tragédie inachevée de N. Pikkolo (t. 1976), celle de Mme Ch. Zissis sur le métropolite de Tirnovo Ilarion et la Renaissance bulgare au XIXe siècle (t. 1976), celle de Mme D. Mavridis sur les journaux grecs en Bulgarie durant les années 1879-1906 (t. 1978) et celle de Gr. Stathis sur le moine de Rila, Joasaph (t. 1976). Nous devons, pour finir, mentionner l'étude de J. Bell sur la genèse du mouvement des paysans en Bulgarie (t. 1975), les articles de D. Poulakos sur la politique extérieure de la Bulgarie pendant la première moitié du XXe siècle (t. 1961) et de St. Nestor sur la Macédoine grecque et le Traité de Neuilly (t. 1962), ainsi que l'étude de G. Hering sur les relations serbo-bulgares avant et après les guerres balkaniques (t. 1962 et 1963) et celle de Fr. Wolfgang-Uwe sur les relations bulgaro-turques au cours de l'été 1915 (t. 1977).

Il y a en outre de nombreux articles consacrés aux traités de San Stéfano et de Berlin, à la Macédoine, à la Lutte macédonienne, ainsi qu'aux guerres balkaniques, et qui présentent eux aussi un intérêt non négligeable pour le chercheur spécialiste des questions bulgares (cf. par exemple les études de H. Batowski dans les tomes de 1966 et 1978, celles de D. Dakin dans les tomes de 1961 et 1962, S. Kyriakidis dans le tome de 1960, St. Papadopoulos dans le tome de 1962, C. Vavouskos dans le tome de 1976, M. Papaconstantinou dans le tome de 1960, et autres). Certes, le nombre de ces articles est bien inférieur à celui des publications à part de l'Institut dans la même catégorie.

Pour finir, il faut ajouter que dans «Balkan Studies» ont été publiés bien d'autres essais (plus de 20) qui traitent d'autres sujets en rapport avec les Balkans (économiques, sociaux, sur l'histoire de l'Eglise, l'histoire du Droit, l'histoire diplomatique, etc...) et qui présentent quelque intérêt pour les spécialistes de l'histoire de Bulgarie.

3) *Publications bibliographiques*: C'est en 1964 que l'Institut a commencé à éditer un bulletin bibliographique sous le titre de «Bulletin de bibliographie slave». Jusqu'en 1972 plus de trente petits volumes de ce bulletin avaient déjà paru. Ils comportaient des présentations ou des résumés détaillés de li-



vres et d'articles, et même les traductions complètes de brèves études. Celles ci traitaient de l'histoire, de l'archéologie, etc... des peuples slaves des Balkans et de la Russie, mais la plus grande partie concernait la Bulgarie. A la même époque furent diffusés aussi quelques volumes de bibliographie «Roumaine» et «Turque».

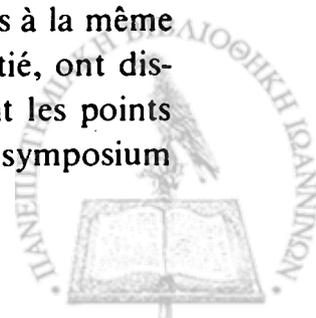
A partir de 1973 cet effort prit la forme de l'édition de la «Bibliographie Balkanique», Il s'agit d'une volumineuse édition en deux tomes annuels. Le premier présente brièvement divers livres, études et articles qui ont trait à l'histoire, la philosophie, l'art, la littérature, la linguistique, etc... des peuples des Balkans et le second (appendice) comporte des traductions d'articles et de brèves études écrites par les collaborateurs de l'Institut. Là encore les pages consacrées à la Bulgarie sont les plus nombreuses.

L'utilité de cette édition bibliographique pour le monde des érudits grecs est évident, car il l'informe sur les publications qui viennent de sortir chez les peuples voisins des Balkans, d'autant plus que la plupart de ces dernières sont écrites dans des langues qui ne sont pas toujours à sa portée.

II. Congrès scientifiques, symposiums, conférences, etc...

L'Institut n'a pas manqué de dynamisme dans ce domaine non plus et il a aujourd'hui à son actif un assez grand nombre de symposiums scientifiques, de conférences, etc... En particulier dans le domaine bulgare, l'Institut a participé activement au cours de la dernière décennie aux différents congrès qui ont été organisés en Bulgarie et ailleurs. Bien souvent il est arrivé que tant les membres du Conseil administratif, que des collaborateurs ordinaires ou extraordinaires de l'Institut fassent au cours de congrès scientifiques des communications intéressantes, marquant ainsi la contribution de l'érudition grecque dans une branche qui n'a été que fort peu cultivée en Grèce.

Il faut tout particulièrement faire ressortir, il me semble, l'initiative qu'a prise l'Institut de développer les relations avec l'Institut correspondant de l'Académie Bulgare des Sciences. Le fruit principal de la collaboration de ces Instituts fut l'organisation de deux symposiums gréco-bulgares très réussis sur le sujet général: «Relations politiques et culturelles entre Grecs et Bulgares de la fin du XVe siècle au milieu du XIXe», dont le premier s'est déroulé à Salonique en septembre 1978 et le second à Sofia en septembre 1980. De remarquables érudits des deux pays participèrent à ces symposiums et c'est la première fois, je crois, que des spécialistes grecs et bulgares, assis à la même table dans une atmosphère de compréhension mutuelle et d'amitié, ont discuté de sujets communs à l'histoire des deux pays en recherchant les points qui unissent nos deux peuples. Le tome des actes du premier symposium



qui a déjà été édité est un bel exemple des résultats que peuvent atteindre une collaboration de bonne volonté.

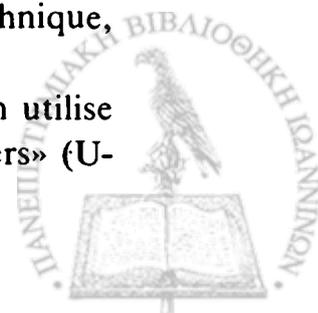
III. Enseignement du bulgare

La contribution de l'Institut est remarquable et même exceptionnelle dans un autre domaine encore: l'enseignement et la propagation du bulgare parmi les jeunes intellectuels de la capitale de la Grèce du Nord. Il s'agit d'une annexe de l'Institut, l'Ecole des Langues Balkaniques, où sont enseignées cinq langues balkaniques (le bulgare, le serbo-croate, l'albanais, le roumain, le turc), ainsi que le russe.

En 1963-1964 fonctionna pour la première fois une classe de bulgare, avec seulement vingt élèves. Ce petit noyau se développa rapidement et constitua l'Ecole des Langues Balkaniques qui emploie aujourd'hui dix à quinze professeurs de langues et admet chaque année 350 à 400 élèves. Il faut noter ici qu'il ne s'agit ni d'une école publique, ni d'une entreprise privée, puisque, par le passé, les élèves ne payaient pas de droits du tout et que, depuis quelques années, ils versent une somme purement symbolique. Ainsi le nombre des élèves est-il forcément restreint et dépend-il uniquement des ressources de l'Institut (personnel enseignant, salles et matériel d'enseignement, etc...). C'est pourquoi les étudiants, les diplômés et les jeunes chercheurs sont seuls admis: la priorité est donnée à ceux des Facultés de Lettres, le but de l'étude de la langue balkanique étant la recherche et l'érudition. Le cycle d'études est de trois ans pour chaque langue, les cours ont lieu deux fois par semaine à raison de deux heures et sont accompagnés des examens indispensables (examens de passage deux fois par an et examens de fin d'études à la fin de la troisième année d'étude pour ceux qui désirent obtenir un diplôme de la langue).

Parmi les langues balkaniques enseignées dans cette école, le bulgare détient incontestablement la première place car il attire tous les ans le plus grand nombre d'élèves (80 environ) et parce qu'il a obtenu les résultats les meilleurs. Au cours des dix-huit années que l'Ecole fonctionne, 1100 élèves se sont inscrits en classe de bulgare, dont 65% ont suivi les cours durant au moins un an. Un assez grand nombre d'entre eux ont terminé le cycle des trois ans et cent cinquante se sont présentés aux examens de fin d'études et ont obtenu le diplôme. 65% de la totalité des élèves sont licenciés en Lettres classiques et modernes, Archéologie, Histoire, Droit, Economie, Théologie, tandis que les autres sont spécialisés dans d'autres branches (Architecture, Technique, etc...).

Quant aux manuels qui servent à l'enseignement du bulgare, on utilise surtout en 1ère et en 2de année le «Manuel de bulgare pour étrangers» (U-



cebnik po Bâlgarski ezik za Cuzdenci, édition «Nauka i Izkustvo» de Sofia) et deux dictionnaires, bulgare-grec et gréco-bulgare, édition de l'Académie Bulgare des Sciences. La grosse «Grammaire Bulgare» du directeur de l'école, J. Lampsidis, diplômé de la Faculté des Lettres de l'Université de Sofia, qui a été éditée par l'Institut en 1968, rend également de grands services aux élèves. Les connaissances de base acquises par les élèves lors des deux premières années d'études s'élargissent au cours de la troisième, grâce à l'étude de textes bulgares dans l'original (extraits des œuvres d'écrivains bulgares connus, etc...). Enfin, dans le cadre des échanges culturels entre les deux pays, dix élèves grecs des classes de bulgare obtiennent tous les ans une bourse de stage linguistique et littéraire pour les cours d'été organisés par les Universités de Sofia et de V. Tirnovo, tandis que dix jeunes érudits bulgares viennent tous les étés suivre des cours de grec, littérature, histoire et art, organisés à Salonique par l'Institut.

Si nous voulons évaluer l'oeuvre de l'Institut dans ce domaine, nous constatons aisément que sa contribution à la propagation de la langue bulgare dans le monde des Lettres en Grèce a été très importante, malgré le fait que l'Institut est obligé, pour les raisons techniques que nous avons données, de n'admettre qu'un petit nombre d'élèves. Il ne faut pas oublier que durant de nombreuses années il a été le seul Institut de Grèce qui donnât aux jeunes chercheurs la possibilité d'apprendre le bulgare. Ce n'est que depuis quelques années qu'une école similaire a été ouverte à Athènes sous l'égide du Comité hellénique des Etudes de l'Europe du Sud-Est. Personnellement, comme j'aime être optimiste, je veux espérer qu'à l'avenir un accord entre la Grèce et la Bulgarie permettra l'insertion dans les établissements d'Enseignement Supérieur, de l'enseignement du grec et du bulgare respectivement. C'est quelque chose qui, à mon avis, contribuera de façon positive à la compréhension mutuelle et au rapprochement des deux peuples.

* * *

Nous avons tenté de montrer dans ses grandes lignes quelle a été jusqu'à ce jour la contribution de l'Institut d'Etudes Balkaniques de Salonique au développement des études bulgares en Grèce et nous pouvons, il me semble, affirmer qu'elle n'est pas négligeable. Et si nous tenons compte du fait que les relations entre les états de Grèce et de Bulgarie sont passées par un stade d'évolution assez lente, pour atteindre le brillant niveau qu'elles ont aujourd'hui, on peut dire que l'Institut a joué un rôle d'avant-garde. Cependant il ne faut certainement pas douter que l'avenir sera encore plus fructueux.



ΣΤΕΦΑΝΟΣ Ι. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ
Πανεπιστήμιον Ἰωαννίνων

Η ΗΠΕΙΡΟΣ ΚΑΤΑ ΤΗΝ ΕΠΟΧΗ ΤΟΥ ΒΕΡΟΛΙΝΕΙΟΥ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ*

(γενική επισκόπηση ἀπό διοικητική, οικονομική, κοινωνική
καί πολιτική ἄποψη)

Εἰσαγωγικά: Οἱ ἀποφάσεις τοῦ Βερολινείου Συνεδρίου ἀπέτελεσαν, ὅπως εἶναι γνωστό, μιά ἱστορική καμπή στή ζωή τοῦ Ἑλληνισμοῦ, πού ἐγινε περισσότερο αἰσθητή στόν Ἠπειρωτικό χῶρο, γιά τό λόγο ὅτι, ἐνῶ ἡ Θεσσαλία, πού μαζί της ἀγωνιζόταν πάντα ἡ Ἠπειρος, ἐλευθερώθηκε σχεδόν ὀλόκληρη, ἡ Ἠπειρος ὄχι μόνο δέν κατόρθωσε νά ἐνωθῆ μέ τήν ἐλεύθερη Ἑλλάδα ὡς ἐνιαῖος χῶρος, ἀλλά οὔτε καί νά φθάσῃ στά ὄρια τοῦ ποταμοῦ Καλαμᾶ, πού εἶχε καθορίσει ἡ συγκατάβαση τῶν Μ. Δυνάμεων. Ἐνα μικρό τμήμα της μόνο προσαρτήθηκε στήν Ἑλλάδα καί ἦταν φυσικό ἡ κατάσταση πού δημιουργήθηκε νά ἐπηρεάσῃ τή ζωή καί τή συμπεριφορά τοῦ ὑπόδουλου Ἑλληνισμοῦ τῆς Ἠείρου. Τό γεγονός αὐτό εἶχε ἐπίσης τίς ἀνάλογες ἐπιπτώσεις καί στίς δραστηριότητες τῶν Ἠπειρωτῶν πού διαχειρίζονταν τά ἐθνικά θέματα εἴτε ὡς ἡγέτιδα τάξη μέσα στόν ὑπόδουλο Ἠπειρωτικό χῶρο εἴτε ὡς στελέχη ἐνταγμένα στήν κοινωνική καί πολιτιστική ζωή τῆς ἐλεύθερης Ἑλλάδας.

Ἀνάλογη περίοδος ἔντονων συναισθηματικῶν ἐπιπτώσεων εἶχε παρατηρηθῆ στόν Ἠπειρωτικό χῶρο καί μετά τήν ἀποτυχία τῆς Ἠπειροθεσσαλικῆς ἐπανάστασης τοῦ 1854. Καί τότε ἡ ἀπογοήτευση εἶχε ἐπηρεάσει σοβαρά τό ἠθικό τῶν ὑποδούλων, μέσα σέ μιά δεκαετία ὅμως, καί ἰδίως μετά τήν ἐνσωμάτωση τῆς Ἐπτανήσου στήν Ἑλλάδα (1864), οἱ ἐλπίδες ἀναπερῶθηκαν καί ξανάρχισε στήν Ἠπειρο ὁ ἐπαναστατικός ἀναβρα-

* Εἰσήγηση στό Διεθνές Ἱστορικό Συμπόσιο μέ θέμα «Ἡ τελευταία φάση τῆς Ἀνατολικῆς Κρίσεως καί ὁ Ἑλληνισμός (1878-1881)», πού ὁργανώθηκε ἀπό τήν Διεθνή Ἐνωση Σπουδῶν Νοτιοανατολικῆς Εὐρώπης καί τήν Ἑλληνική Ἐπιτροπή Σπουδῶν Νοτιοανατολικῆς Εὐρώπης, καί τό ὅποιο πραγματοποιήθηκε στόν Βόλο στίς 27-30 Σεπτεμβρίου 1981.



σμός¹. Ἡ κίνηση αὐτή ἐντάθηκε μετὰ τὴν ἔκρηξη τῆς Κρητικῆς ἐπανάστασης τοῦ 1866 καὶ τὸν Δεκέμβριο τοῦ ἴδιου ἔτους ἐκδηλώθηκε ἐξέγερση στὶς περιοχὲς τοῦ Ραδοβιζίου τῆς Ἑρτας καὶ τῶν Τζουμέρκων, ἡ ὁποία, μὲ μερικές περιόδους ὑφέσεως, διατηρήθηκε ὡς τὸ τέλος σχεδόν τῆς Κρητικῆς ἐπανάστασης². Ἀλλὰ καὶ μιά δεκαετία ἀργότερα, κατὰ τὴν περίοδο τῆς κρίσης τοῦ Ἀνατολικοῦ Ζητήματος κατὰ τὰ ἔτη 1875-1878, οἱ Ἠπειρωτῆς ἐξεγέρθηκαν καὶ πάλι καὶ ἀγωνίστηκαν, χωρὶς καὶ τὴν φορά αὐτὴ νὰ μπορέσουν νὰ ἐπηρεάσουν ἀποφασιστικά τὴν ἐξέλιξη τῶν γεγονότων³. Ἀπὸ τὴ νέα αὐτὴ δοκιμασία ἡ Ἠπειρος βγῆκε καὶ πάλι ἀδίκημένη, γιὰτὶ ἐξακολούθησε νὰ παραμένῃ ὑπόδουλη, μιά καὶ μόνον ἡ ἐπαρχία τῆς Ἑρτας παραχωρήθηκε τελικά στὴν Ἑλλάδα μὲ τὴν ἑλληνοτουρκικὴ συνθήκη τῆς 20ῆς Ἰουνίου/2ας Ἰουλίου 1881.

Ἄς προχωρήσουμε ὅμως στὴν ἐξέταση τοῦ θέματός μας πού εἶναι ἡ γενικὴ ἐπισκόπηση τῆς κατάστασης στὴν Ἠπειρο κατὰ τὴν ἐποχὴ τοῦ Βερολινείου Συνεδρίου ἀπὸ διοικητικὴ, οἰκονομικὴ, κοινωνικὴ, πολιτιστικὴ κ.λ.π. ἄποψη. Καὶ ἀπὸ τὴν ἀρχὴ πρέπει νὰ τονίσουμε ὅτι, παρά τὴ φυσικὴ φτώχεια τῆς περιοχῆς καὶ τὶς ἀντίξοες συνθῆκες πού ἐπικρατοῦσαν στὴν Ἠπειρο ἀπὸ τὴν πλευρὰ τοῦ δυνάστη, οἱ Ἠπειρωτῆς, μὲ τὴ γνωστὴ τους ἐργατικότητα, τὴν ἐθνικὴ συνείδηση καὶ τὸ ἦθος των, ἔβρισκαν πάντα τρόπους γιὰ νὰ ἐκδηλωθοῦν δημιουργικά καὶ νὰ βελτιώνουν τὶς μορφές ζωῆς των, ἀναπτύσσοντας τὴν οἰκονομικὴ, πνευματικὴ καὶ πολιτιστικὴ κίνηση τῆς περιοχῆς, καὶ προάγοντας τὴν ἐκπαίδευση. Ὅλα αὐτὰ δὲν ἴκα-

1) Ἀρκετές πληροφορίες γιὰ τὴν περίοδο αὐτὴ μᾶς δίνουν προξενικά ἔγγραφα τοῦ Haus Hof und Staatsarchiv τῆς Βιέννης πού ἀναφέρονται στὴν Ἠπειροθεσσαλικὴ ἐπανάσταση τοῦ 1854 καὶ καλύπτουν τὰ ἐπόμενα χρόνια ὡς τὸ 1870. Τὰ ἔγγραφα αὐτά, σὲ ἑλληνικὴ μετάφραση, ἔχουν δημοσιευθῆ ἀπὸ τὸν Εὐριπίδη Σ. Σούρλα στὰ «Ἠπειρωτικά Χρονικά» τ. 7(1932) σ. 67-130, τ. 12(1937) σ. 133-150 καὶ τ. 16 (1941) σ. 3-102. Ἰδιαίτερα βλ. τὴν ὑπ' ἀριθμ. 1 ἐκθεση τῆς 29-1-1866 τοῦ Αὐστριακοῦ προξένου Ἰωαννίνων C. Chiari πρὸς τὸν κόμητα Mensdorff-Pouilly (*Εὐριπίδου Σούρλα, Ἡ πολιτικὴ τῶν Εὐρωπαϊκῶν Δυνάμεων ἐν Ἠπείρῳ, περίοδος 1840-1870, «Ἠπειρωτικά Χρονικά» τ. 16(1941)σ.43-47).*

2) Βλ. γενικά στοῦ *Δημητρίου Καρατζένη*, Αἱ ἐπαναστάσεις τῆς Ἑρτης τοῦ 1866 καὶ 1878, Ἀθήναι 1974, σ. 17,22 κ.ἐξ. 26. Βλ. ἐπίσης *Ἐλ.Ι.Νικολαΐδου* Ὁ Δημήτριος Μάρκου Μπότσαρης (1814-1871) καὶ ἡ ἀνέκδοτη ἀλληλογραφία του μὲ τὸν Κυβερνήτη Καποδίστρια, «Δωδώνη» τ.2(1973) σ. 415, 465-466. *Δημητρίου Σαλαμάγκα*, Καθὼς χάραζε ἡ λευτεριά, Γιάννινα 1963, σ. 22 κ. ἐξ. Ἰδιαίτερα χρήσιμες γιὰ τὰ γεγονότα τῆς περιόδου αὐτῆς στὸν Ἠπειρωτικὸ χῶρο εἶναι οἱ ἐκθέσεις τοῦ Αὐστριακοῦ προξένου Ἰωαννίνων J. Zwiedinek πρὸς τὸν Ὑπουργό Ἐξωτερικῶν τῆς Αὐστρίας von Beust (βλ. *Σούρλα*, ὁ.π., ἰδίως τὶς ἐκθέσεις τῆς 8ης Ἰανουαρίου, 14 καὶ 21 Μαρτίου, 11 Ἀπριλίου 1867, 12 Αὐγούστου, 24 καὶ 31 Δεκεμβρίου 1868, 14 καὶ 21 Ἰανουαρίου, 4 καὶ 11 Φεβρουαρίου, καὶ 1 Ἀπριλίου 1869).

3) Γιὰ τὸ θέμα αὐτὸ βλ. κυρίως στοῦ *Μιλτ. Δ. Σεϊζάνη*, Ἡ πολιτικὴ τῆς Ἑλλάδος καὶ ἡ ἐπανάστασις τοῦ 1878 ἐν Μακεδονίᾳ, Ἠπείρῳ καὶ Θεσσαλίᾳ, Ἀθήναι 1878, σ. 103 κ. ἐξ. *Καρατζένη*, ὁ.π., σ. 53 κ.ἐξ. Πρβλ. καὶ *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*, τῆς «Ἐκδοτικῆς Ἀθηνῶν», τ. ΙΓ' σ. 337-339.



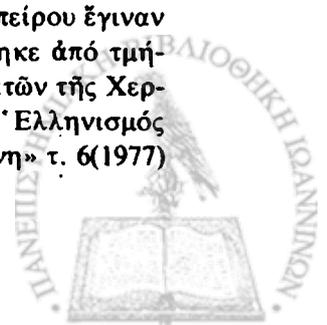
νοποιοῦσαν μόνο τό παρόν, ἀλλά συντελοῦσαν καί στή δημιουργία πρόσφορων συνθηκῶν γιά τήν ἀποτίναξη τοῦ ζυγοῦ. Πρίν ἀναφερθοῦμε ὁμως στίς ἐπί μέρους αὐτές ἐκδηλώσεις εἶναι ἀναγκαῖο, νομίζουμε, νά περιγράψουμε συνοπτικά τό χῶρο καί τίς συνθήκες, μέσα στίς ὁποῖες ζοῦσαν οἱ Ἕπειρῶτες, καθῶς καί τίς δυνατότητες πού τούς προσφέρονταν γιά ἔκφραση.

* * *

Α) Διοίκηση - Πληθυσμός: Μέ τή νέα διοικητική διαίρεση τοῦ 1864, πού ἡ ἐφαρμογή της ἄρχισε τό 1867, ἡ ἐνιαία Ἕπειρος, μαζί μέ ὀλόκληρη σχεδόν τή Θεσσαλία καί τό μεγαλύτερο τμήμα τῆς Νότιας Ἀλβανίας, ἀποτέλεσαν τό βιλαέτι (γενική διοίκηση) Ἰωαννίνων, πού διαιρέθηκε σέ 5 σαντζάκια (νομούς): 1) Ἰωαννίνων μέ τούς καζάδες Ἰωαννίνων, Παραμυθιάς, Φιλιατῶν, Μετσόβου, Κόνιτσας καί Λεσκοβικίου, 2) Πρεβέζης (καζάδες Πρέβεζας, Ἄρτας, Πάργας καί Μαργαριτίου), 3) Ἀργυροκάστρου (καζάδες Ἀργυροκάστρου, Πωγωνίου, Πρεμετῆς, Δελβίνου, Χιμάρας καί Τεπελενίου), 4) Βερατίου (καζάδες Βερατίου, Αὐλώνας, Σκράπαρη καί Τομόριτσας) καί 5) Λάρισας μέ τούς καζάδες Λάρισας, Βόλου, Τρικάλων, Ἐλασσόνας καί Φαρσάλων-Ἀλμυροῦ-Καρδίτσας⁴. Ὅπως βλέπουμε λοιπόν, ἡ Ὑψηλή Πύλη, γιά διοικητικούς λόγους, ἀλλά καί ἀκολουθώντας πάγια τακτική της, ὑπήγαγε κάτω ἀπό τήν ἴδια διοίκηση ὄχι μόνο διαφορετικές γεωγραφικές περιοχές, ἀλλά καί ξεχωριστές ἐθνότητες (στή συγκεκριμένη περίπτωση Ἕλληνες καί Ἀλβανούς).

Εἶναι δύσκολο νά προσδιορίσουμε ἀκριβῶς τή σύνθεση τοῦ πληθυσμοῦ τοῦ βιλαετιοῦ Ἰωαννίνων (ἐξαιρώντας βέβαια ἀπό αὐτό τό σαντζάκι τῆς Λάρισας) κατά τήν ἐποχή πού μᾶς ἐνδιαφέρει, γιατί εἶναι γνωστές οἱ δυσχέρειες πού ὑπῆρχαν κατά τήν περίοδο τῆς Τουρκοκρατίας σχετικά μέ τήν ἀκριβή ἀποτίμηση τοῦ πληθυσμιακοῦ δυναμικοῦ τῶν ὑπόδουλων ἐδαφῶν. Ἔτσι, τόσο οἱ τουρκικές στατιστικές ὅσο καί τά στοιχεῖα πού περιέχουν οἱ ἐκθέσεις τῶν ξένων προξένων μόνο ὡς ἐνδείξεις μποροῦν νά χρησιμοποιηθοῦν καί ὄχι ὡς ἀποδείξεις. Ἰδιαίτερη προσοχή μάλιστα χρειάζεται στή χρήση τῶν ἐκθέσεων τῶν προξένων, οἱ ὁποῖοι, πολλές φορές, παρουσίαζαν τήν κατάσταση ὅπως συνέφερε στήν κυβέρνηση πού ἐκπροσωποῦσαν.

4) Στά 1911, μέ τήν ἀνακατανομή πού ἐγινε γιά καθαρά ἐκλογικούς λόγους (ἀποδυνάμωση τῆς ἐπιρροῆς τοῦ ἐκλογικοῦ σώματος τῶν χριστιανῶν), τά σαντζάκια τῆς Ἡπείρου ἐγίναν 5 μέ τήν προσθήκη τοῦ σαντζακιοῦ Ρεσηδιέ ἢ Ἡγουμενίτσας, πού σχηματίστηκε ἀπό τμήματα τῶν σαντζακιῶν Ἰωαννίνων καί Πρέβεζας· βλ. *Ν. Βλάχου*, Ἱστορία τῶν κρατῶν τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, 1908-1914, τ.Α', Ἀθήναι 1954, σ. 129, καί *Γ.Σ. Πλουμίδη*, Ὁ Ἕλληνισμός τῆς Ἡπείρου στίς παραμονές τῆς ἀπελευθέρωσής του (1905 περ. -1912), «Δωδώνη» τ. 6(1977) σ. 356 καί 356 σημ.4.



Γιά τόν πληθυσμό τοῦ βιλαετιοῦ Ἰωαννίνων ὑπάρχουν ἑλληνικές καί ξένες ἐκθέσεις πού μᾶς δίνουν ἕναν ἀριθμό κατοίκων κυμαινόμενο ἀπό 623.000 μέχρι 687.000. Ἡ ἐκθεση π.χ. τῆς 3-7-1878 τοῦ Ἄγγλου ἀπεσταλμένου Longworth πρὸς τὸ Ἀγγλικὸ Ὑπουργεῖο τῶν Ἐξωτερικῶν ἀνεβάζει τόν πληθυσμό σέ 687.000 (402.000 χριστιανοί, 244.000 μουσουλμάνοι καί 41.000 Κουτσόβλαχοι, πού ὁ Longworth τοὺς μνημονεύει ξεχωριστά). Παρόμοιους ἀριθμούς δίνουν καί μιά λίγο προγενέστερη (2-6-1878) ἐκθεση τοῦ Ἑλληνα προξένου τῶν Ἰωαννίνων Α. Λόντου, καθὼς καί δύο στατιστικές τοῦ Δημητρίου Χασιώτη. Ὁ Λόντος ὑπολογίζει τὸ συνολικὸ πληθυσμό σέ 660.000 ἀπὸ τοὺς ὁποίους τὰ 3/4 χριστιανοί, ἐνῶ ὁ Χασιώτης στὴν πρώτη του στατιστικὴ τοῦ 1878 ἀναφέρει 658.403 κατοίκους, πού στὴ δευτέρη, τοῦ 1879, τοὺς κατεβάζει σέ 623.104 (σ' αὐτὴν δὲν περιλαμβάνει τόν πληθυσμό τῶν καζάδων Γρεβενῶν καί Κοριτσᾶς, πού εἶχε συμπεριλάβει στὴν πρώτη)⁵.

Οἱ παραπάνω ἀριθμοὶ θά πρέπει νά θεωρηθοῦν κάπως ἐξογκωμένοι καί αὐτὸ τὸ συμπεραίνουμε ἀπὸ τὸ γεγονός ὅτι ἄλλη πηγή τῆς ἴδιας ἐποχῆς μᾶς δίνει μικρότερα μεγέθη γιὰ ὀρισμένο τμῆμα τοῦ βιλαετιοῦ, καί συγκεκριμένα γιὰ τόν καζά Ἰωαννίνων. Πρόκειται γιὰ ἕνα ὑπόμνημα τοῦ 1878 (πιθανὸς μῆνας γραφῆς ὁ Ἰούνιος) συνταγμένο ἀπὸ τόν Κων. Ἀραβαντινὸ, γιὸ τοῦ γνωστοῦ λογιῶν Παν. Ἀραβαντινοῦ, πού ἀναφέρει ὅτι ὁ πληθυσμὸς τοῦ καζᾶ Ἰωαννίνων ἀνερχόταν σέ 75.000 ἄτομα⁶. Ὁ ἀριθμὸς αὐτὸς σέ σύγκριση μὲ τὴ στατιστικὴ τοῦ Longworth παρουσιάζει πληθυσμὸ μειωμένο κατὰ 32%⁷, ἡ πηγή ὅμως αὐτὴ θά πρέπει νά θεωρηθῆ πιὸ ἀξιόπιστη, γιατί πρόκειται γιὰ ὑπόμνημα, πού θά χρησιμοποιοῦνταν ὑπεύθυνα ἀπὸ τὴν ἑλληνικὴ ἀντιπροσωπεία στό συνέδριο τοῦ Βερολίνου. Ἄν μάλιστα δεχθοῦμε τὴν ἀναλογία αὐτὴ καί γιὰ τὸ σύνολο τοῦ πληθυσμοῦ τοῦ βιλαετιοῦ, τότε βρισκόμαστε πιὸ κοντὰ σέ μεταγενέστερους ὑπολογισμούς (τοῦ 1908), πού ἀναφέρουν πληθυσμὸ 550.000 κατοίκων⁸. Γιὰτί, ὅσο καί ἂν στίς τελευταῖες δεκαετίες τοῦ 19ου αἰῶνα παρουσιάζεται κάποια μείωση τοῦ πληθυσμοῦ ἐξ αἰτίας τῆς ἀποδημίας, πού προκαλοῦνταν ἀπὸ τὴ βαρεῖα φορολογία, τὴ ληστεία κ.λ., δὲν δικαιολογεῖται ἡ πτώση τοῦ ἀριθμοῦ τῶν κατοί-

5) Βλ. Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, τ. ΙΓ' σ. 338. Δημητρίου Χασιώτου, Διατριβαὶ καὶ ὑπομνήματα περὶ Ἡπείρου ἀπὸ τοῦ ἔτους 1874 μέχρι τοῦ ἔτους 1879, Ἀθῆναι 1887, σ. 57-58. Τοῦ ἴδιου, L'Épire et la Question grecque, Paris 1879, σ. 147-148.

6) Βλ. Ζαχ. Ν. Τσιρπανλῆ, Ἄγνωστο ὑπόμνημα γιὰ τὴν πόλη τῶν Ἰωαννίνων (1878), «Ἡπειρωτικὸ Ἡμερολόγιο» τ. 3(1981)σ.23.

7) Στὴ στατιστικὴ τοῦ Longworth ὁ καζᾶς Ἰωαννίνων φέρεται μὲ πληθυσμὸ 110.000 κατοίκων. Τὸν ἴδιο περίπου ἀριθμὸ δίνει στὰ 1878 καί ὁ Χασιώτης πού ὑπολογίζει τοὺς κατοίκους τοῦ καζᾶ Ἰωαννίνων σέ 105.096 χριστιανοὺς καί 4.000 μουσουλμάνους (Χασιώτου, Διατριβαὶ καὶ ὑπομνήματα, σ. 57-58).

8) Βλ. Πλουμίδη, ὁ.π., σ. 357.



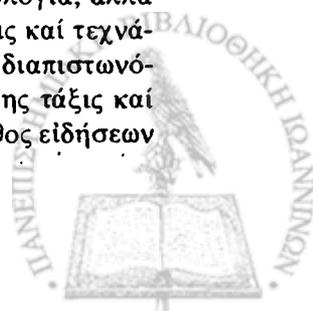
κων κατά 20% μέσα σέ τριάντα χρόνια. Ὅπωςδήποτε ὅμως ἐκεῖνο πού ἔχει περισσότερη σημασία δέν εἶναι ὁ ἀκριβής ἀριθμός τῶν κατοίκων, πού ζοῦσαν στό βιλαέτι τῶν Ἰωαννίνων, ἀλλά ἡ ἀναλογία τῶν ἐθνοτήτων, ἀπό τίς ὁποῖες ἐπικρατέστερες ἦταν δύο: οἱ Ἕλληνες καί οἱ Ἀλβανοί. Καί ὡς πρός τό σημεῖο αὐτό, ὅλες οἱ στατιστικές πού μνημονεύσαμε μᾶς δίνουν τήν ἴδια σχεδόν ἀναλογία: οἱ Ἕλληνες ἀποτελοῦσαν τά 2/3 τοῦ συνολικοῦ πληθυσμοῦ.

Ἡ οὐσιαστική ἐφαρμογή τῶν μεταρρυθμίσεων πού προέβλεπε τό Χάτι-Χουμαγιούν τοῦ 1856 καθυστέρησε στήν Ἡπειρο ἀρκετά. Μόνο στά μέσα Ἰουνίου τοῦ 1869 συνήλθε σέ σύσκεψη στά Γιάννινα καί συγκροτήθηκε σέ σῶμα τό Γενικό Συμβούλιο τοῦ βιλαετιοῦ στό ὁποῖο πῆραν μέρος καί οἱ ἐκπρόσωποι τῶν τεσσάρων ἄλλων σαντζακιῶν (Λάρισας, Πρέβεζας, Ἀργυροκάστρου καί Βερατιοῦ)⁹. Τήν ἴδια ἐποχή κυκλοφόρησε καί τό ἡμι-ἐπίσημο ὄργανο τοῦ βιλαετιοῦ, ἡ ἐβδομαδιαία ἐφημερίδα «Γιάνγια-Ἰωάννινα», πού συντάσσονταν στήν τουρκική καί ἐλληνική γλώσσα. Ἡ ἐφημερίδα ὅμως αὐτή περιοριζόταν νά ἐξυμνῇ μέ πομπώδεις ἐκφράσεις τίς εὐεργεσίες τῶν μεταρρυθμίσεων καί τό μόνο ἐνδιαφέρον τμήμα της ἦταν τό εἰδησεογραφικό, ἀπαλλαγμένο βέβαια ἀπό τίς ρητορεῖες καί τούς ὕμνους¹⁰.

Μέ τίς μεταρρυθμίσεις πολλαπλασιάστηκαν τά δικαστήρια καί αὐξήθηκε ὁ ἀριθμός τῶν διοικητικῶν καί ἄλλων ὑπαλλήλων, ἀλλά τά μέτρα αὐτά δέν ἦταν ἀρκετά γιά νά βελτιώσουν τήν κατάσταση, γιατί ἡ σήψη τοῦ κρατικοῦ μηχανισμοῦ ἦταν πολύ βαθειά καί ὅλοι ἐνεργοῦσαν μέ βάση τήν προσδοκία ἀνταλλαγμάτων. Ἡ δωροδοκία εἶχε ἀναχθῆ σέ κανόνα ζωῆς. Ὡς ἓνα σημεῖο, ἡ κακοδιοίκηση ὀφειλόταν καί στή συχνή ἐναλλαγή τῶν γενικῶν διοικητῶν, οἱ ὁποῖοι, καί ἂν ἀκόμη ξεκινούσαν μέ ἀγαθές προθέσεις, δέν εἶχαν στή διάθεσή τους τόν ἀπαιτούμενο χρόνο, γιά νά ἐνημερωθοῦν καί νά προσφέρουν ἀποδοτικό ἔργο. Εἶναι χαρακτηριστικό τό γεγονός ὅτι μέσα σέ 12 χρόνια (1868-1880) πέρασαν ἀπό τά Γιάννινα δέκα βαλῆδες, ἀπό τούς ὁποίους μόνον ἡ θητεία τοῦ Ἀχμέτ πασᾶ ἦταν κάπως μακρόχρονη

9) Βλ. τήν ὑπ'ἀριθμ. 13/30-6-1869 ἐκθεση τοῦ Zwiedinek πρὸς τόν von Beust (Σούβλα, Ἡ πολιτική τῶν Εὐρωπαϊκῶν Δυνάμεων, σ. 99-102).

10) Γιά τήν ἐφαρμογή τῶν μεταρρυθμίσεων στήν Ἡπειρο βλ. Σαλαμάγκα, Καθώς χάραζε ἡ λευτεριά, σ. 8,9, κ.ἐξ., 25,26,43 κ.ἐξ. Ὁ συγγραφέας ἔχει ἀποδελτιώσει τά σωζόμενα φύλλα τῆς ἐφημερίδας καί ἀξιολογεῖ τή σημασία τῶν εἰδήσεων. Ἡ ἐκτίμηση πάντως τῶν ξένων προξένων τῶν Ἰωαννίνων γιά τά δημοσιεύματα τῆς ἐφημερίδας ἦταν πολύ μικρή: ἔχοντας προσωπική ἐμπειρία ἀπό τά συμβαίνοντα στό βιλαέτι, χαρακτηρίζαν ὄχι μόνο τήν ὑμνολογία, ἀλλά καί τίς εἰδήσεις, τίς σχετικές μέ τή Διοίκηση καί τή Δικαιοσύνη, ὡς κενές φράσεις καί τεχνάσματα (βλ. π.χ. τήν ἐκθεση τοῦ Zwiedinek ὅ.π.). Ἡ ἀνυποληψία τῆς ἐφημερίδας διαπιστωνόταν ἐπίσης καί ἀπό τό ὅτι σέ κάθε φύλλο ἀνέγραφε στερεότυπα τῆ φράση: «πλήρης τάξις καί ἀσφάλεια ἐπικρατεῖ καθ' ἅπαν τό βιλαέτιον», ἐνῶ στό περιεχόμενό της ὑπῆρχε πλῆθος εἰδήσεων γιά ληστείες καί ἄλλες παράνομες ἐνέργειες.



(1868-1871 και 1878-1880)¹¹. Ἀλλά καί αὐτοῦ τό ἔργο, παρά τίς ἀρετές πού τοῦ ἀναγνωρίζονται ἀπό ὅλους, δέν ὑπῆρξε πολύ ἀποδοτικό, στήν ἀρχή τουλάχιστο τῆς θητείας του¹². Στό ἐνεργητικό του πάντως καταλογίζεται καί ἡ φιλοχριστιανική στάση του κατά τή διάρκεια καί μετά τή λήξη τοῦ ρωσοτουρκικοῦ πολέμου, γεγονός πού ἀποσόβησε πολλούς κινδύνους σέ βάρος τῶν ὑποδούλων¹³.

Οἱ τρομακτικές ἀδυναμίες τῆς διοίκησης καί τῆς δικαιοσύνης ἦταν γενικά ἡ χρόνια νόσος τοῦ ὀθωμανικοῦ κράτους καί ἡ ἐφαρμογή τῶν μεταρρυθμίσεων ἀποτέλεσε ἕνα ἐπιφανειακό μόνον ἐπίχρισμα πού δέν ἄγγιξε τό βάθος. Στό βιλαέτι τῶν Ἰωαννίνων ἡ κατάστασις αὐτή δέν παρουσιάζοταν μόνο στήν ἔδρα τῆς διοίκησης, ἀλλά καί σέ ὅλα τά ἐπαρχιακά κέντρα, ὅπου μάλιστα ἦταν καί περισσότερο ἐκδηλη, γιατί οἱ τοπικοί σατραπίσκοι εἶχαν τή δυνατότητα νά αὐθαιρετοῦν μέ μεγαλύτερη ἄνεση. Χαρακτηριστική εἰκόνα τῶν ἀδυναμιῶν αὐτῶν τῆς διοίκησης βρίσκουμε σέ ἐκθέσεις τῶν ξένων προξένων, ὅπως π.χ. στοῦ Αὐστριακοῦ Zwiedinek πού στά 1868 εἶχε κάνει μιᾶ περιοδεία στίς περιοχές τῆς Τσαμουριάς, τῆς Χιμάρας καί στό σαντζάκι τοῦ Βερατιοῦ, καί ὁ ὁποῖος κατέληξε στό συμπέρασμα ὅτι δέν ἀρκοῦσε νά εἰσηγηθῆ κανεῖς μεταρρυθμίσεις στό χαρτί καί νά ἐμπιστευθῆ κατόπιν τήν ἐφαρμογή τους σέ ὑπαλλήλους ἀπό τούς ὁποίους ἔλειπε καί ἡ θέλησις καί ἡ ἱκανότητά¹⁴.

Στενά συνδεδεμένο μέ τήν κακοδιοίκησις ἦταν καί τό θέμα τῆς δημόσιας τάξεως. Κατά τήν περίοδο πού ἐξετάζουμε ἡ ἀνασφάλεια στήν Ἡπειρο καί τή Νότια Ἀλβανία ἐφθασε στά ὄρια τῆς ἀναρχίας. Ἐκτός ἀπό τή μόνιμη πληγή τῆς ληστείας, πού εἶχε τίς βάσεις της στίς παραμεθόριες

11) Οἱ βαλῆδες αὐτοί ἦταν οἱ: Ἀχμέτ Ρασίμ πασάς (1868-1871), Ρεούφ πασάς (1871-1872), Σαβφέντ πασάς (1872), Ρεντίφ πασάς (1873), Ἰσμαήλ πασάς (1873), Μουσταφά Ἀσίμ πασάς (1873-1874), Τζεβντέτ πασάς (1874-1875), Ἀκίφ πασάς (1875), Χουσονί πασάς (1875-1877), Ναζίφ πασάς (1877-1878) καί πάλι Ἀχμέτ Ρασίμ πασάς (1878-1880).

12) Βλ. *Σαλαμάγκα*, ὁ.π., σ. 7 κ.ἐξ., 14 κ.ἐξ., 44 κ.ἐξ., *Σούρλα*, Ἡ πολιτική τῶν Εὐρωπαϊκῶν Δυνάμεων, σ. 96, 100-101.

13) Βλ. *Σαλαμάγκα*, ὁ.π., σ. 17. Ὅρισμένοι πιστεύουν ὅτι τά φιλοχριστιανικά αἰσθήματα τοῦ Τούρκου πασᾶ ὀφείλονταν καί στό γεγονός ὅτι ἡ μητέρα του ἦταν Ἑλληνίδα (βλ. *Βασ. Πυρρινέλλα*, Ἡ ἴδρυσις τῶν Ἰωαννίνων καί ἡ ὀνομασία αὐτῶν, «Ἡπειρωτική Ἔστια» τ.8 (1959) σ.769, *Σαλαμάγκα*, ὁ.π., σ.16), ἄσχετα ὅμως μέ τήν ἀλήθεια τῆς ἀποψῆς αὐτῆς ὁ ἴδιος πασάς δέν ἦταν λιγότερο φανατικός Τούρκος ἀπό τούς ἄλλους καί ἔκανε ὅ,τι μπορούσε γιά νά ἐμποδίσῃ τήν παραχώρησις τῆς Ἡπείρου στήν Ἑλλάδα (βλ. σχετικά τήν ὑπ'ἀριθμ. 152/11-8-1878 ἐκθεσις τοῦ Γενικοῦ Προξένου τῆς Ἑλλάδος στά Γιάννινα Α. Λόντου στό *Ἀρχεῖον Ὑπουργεῖου Ἐξωτερικῶν*, 1878, Ἄνευ Ἀρχιεπισκοπῆς Κατατάξεως - Πολιτικά Ἐκθέσεις Προξενείων καί Ὑποπροξενείων Ἡπείρου καί Ἀλβανίας).

14) Βλ. ἐκθεσις τοῦ Zwiedinek πρὸς τόν Ὑπουργό Ἐξωτερικῶν τῆς Αὐστρίας μέ ἡμερομηνία 24 Ἰουνίου 1868 στοῦ *Εὐριπίδου Σούρλα*, Ἡ Ἡπειρος ἐπὶ Τουρκοκρατίας, «Ἡπειρωτικά Χρονικά» τ.12 (1937) σ.134 κ.ἐξ.



περιοχές, πολύ υπέφερε ο τόπος και από τούς άτακτους επίστρατους, τούς «βασιβουζούκους». Ίδιαίτερα πλήττονταν η άκμάζουσα έπαρχία του Ζαγοριού¹⁵, αλλά και στίς βόρειες έπαρχίες του βιλαετιού ή κατάσταση για τό χριστιανικό στοιχείο ήταν επίσης πολύ δύσκολη. Η άνασφάλεια μάλιστα, πού έπικρατούσε εκεί, ανάγκαζε τούς μητροπολίτες νά μή μετακινούνται από τίς έδρες των, ακόμη και στην περίπτωση πού εκλέγονταν ως συνοδικοί¹⁶.

Από την πλευρά της τουρκικής διοίκησης γίνονταν προσπάθειες, άλλοτε για νά τηρηθούν τά προσχήματα και άλλοτε γιατί υπήρχε πραγματικά ενδιαφέρον, συναρτημένο μέ τίς ικανότητες των έκάστοτε βαλήδων, για την καταπολέμηση ή, τουλάχιστο, για τό μετριασμό της ληστείας. Τά αποτελέσματα όμως ήταν τίς περισσότερες φορές πενιχρά¹⁷. Πάντως, όταν επικεφαλής του βιλαετιού ήταν άνθρωποι ικανοί, όπως στην περίπτωση του Ρασίμ πασά, ή ληστεία περιοριζόταν σημαντικά¹⁸.

* * *

Β) Δικαιοσύνη: Η κατάσταση πού έπικρατούσε στον τομέα της Δικαιοσύνης έχει άμεση σχέση μέ όσα παρατηρήσαμε και στό χώρο της Διοίκησης. Η ίδρυση, βέβαια, στά 1868 των πολιτικών δικαστηρίων κάλυψε κάπως την επιφάνεια, αλλά στην πραγματικότητα ή κατάσταση έμεινε αναλλοίωτη. Γενικά, μπορούμε νά πούμε ότι ή άπονομή της δικαιοσύνης πολύ

15) Βλ. *Ίωάννου Λαμπρίδου*, *Ήπειρωτικά Μελετήματα*, τεύχος 9ον, Ζαγοριακά, μέρος δεύτερον, Αθήναι 1889, σ.40 κ.έξ., όπου περιγράφονται οί ληστείες πού διαπράχθηκαν στό Ζαγόρι κατά τον 19ον αιώνα ως τό 1878.

16) Βλ. *Έλ.Ι.Νικολαΐδου*, *Οί Κρυπτοχριστιανικοί της Σπαθίας*, Ίωάννινα 1979, σ.169-170, όπου περιγράφεται ή άνασφάλεια πού έπικρατούσε στό σαντζάκι του Βερατιού κατά τό δεύτερο μισό του 19ου αιώνα.

17) Όσοι γνώριζαν τά πράγματα ελάχιστες έλπίδες είχαν για την αποτελεσματικότητα των μέτρων πού έπαιρνε ή Διοίκηση. Ο Έλληνας πρόξενος στά Γιάννινα Α. Λόντος, στην έκθεσή του αριθμ. 79/12-5-1878 προς τό Υπουργείο Έξωτερικών, άπαριθμώντας συγκεκριμένες πράξεις ληστείας στό Ζαγόρι, Μέτσοβο κλ. κατέληγε χαρακτηριστικά στίς εξής διαπιστώσεις: «... Η ληστεία προβαίνει φοβερώς λυμαιομένη την Ήπειρωτικήν χώραν.... Η επιτόπιος Αρχή άποστέλλει προς καταδίωξιν καθημέραν στρατιωτικά άποσπάσματα, ήτις βεβαίως ούκ άποσοβήσεται τελεσφόρος» (*Α.Υ.Ε. 1878-Α.Α.Κ.*, *Έκθέσεις Προξενείων και Υποπροξενείων Ήπίρου και Άλβανίας*).

18) Βλ. *Σαλαμάγκα*, ό.π., σ. 47 κ.έξ. Είναι σωστή ή παρατήρηση του συγγραφέα ότι στό περιεχόμενο των δημοσίων ανακοινώσεων ή των δημοσιευμάτων της εφημερίδας του βιλαετιού «Γιάνγια-Ίωάννινα» γίνεται σύγχυση άνάμεσα στίς έννοιες ληστής, κλέφτης, άντάρτης, κομιτάτα και ληστοσυμμορίες. Θα προσθέσουμε ότι ή σύγχυση αυτή μεταφέρεται, ως ένα βαθμό, και στίς έκθέσεις των ξένων προξένων. Πρέπει ακόμη να τονίσουμε ότι ή εξάλειψη της ληστείας, μέ τή μακρά παράδοση πού είχε στη Ήπειρο, δέν ήταν εύκολη υπόθεση. Απόδειξη ότι και μετά την άπελευθέρωση της Ήπίρου μόλις επί πρωθυπουργίας Έλευθ. Βενιζέλου τό 1928-1932 έσβησε ή ληστεία στην περιοχή αυτή.

(1868-1871 και 1878-1880)¹¹. Ἄλλά καί αὐτοῦ τό ἔργο, παρά τίς ἀρετές πού τοῦ ἀναγνωρίζονται ἀπό ὄλους, δέν ὑπῆρξε πολύ ἀποδοτικό, στήν ἀρχή τουλάχιστο τῆς θητείας του¹². Στό ἐνεργητικό του πάντως καταλογίζεται καί ἡ φιλοχριστιανική στάση του κατά τή διάρκεια καί μετά τή λήξη τοῦ ρωσοτουρκικοῦ πολέμου, γεγονός πού ἀποσόβησε πολλούς κινδύνους σέ βάρος τῶν ὑποδούλων¹³.

Οἱ τρομακτικές ἀδυναμίες τῆς διοίκησης καί τῆς δικαιοσύνης ἦταν γενικά ἡ χρόνια νόσος τοῦ ὀθωμανικοῦ κράτους καί ἡ ἐφαρμογή τῶν μεταρρυθμίσεων ἀποτέλεσε ἕνα ἐπιφανειακό μόνον ἐπίχρῖσμα πού δέν ἄγγιξε τό βάθος. Στό βιλαέτι τῶν Ἰωαννίνων ἡ κατάστασις αὐτή δέν παρουσιάζοταν μόνο στήν ἔδρα τῆς διοίκησης, ἀλλά καί σέ ὅλα τά ἐπαρχιακά κέντρα, ὅπου μάλιστα ἦταν καί περισσότερο ἐκδηλη, γιατί οἱ τοπικοί σατραπίσκοι εἶχαν τή δυνατότητα νά αὐθαιρετοῦν μέ μεγαλύτερη ἄνεση. Χαρακτηριστική εἰκόνα τῶν ἀδυναμιῶν αὐτῶν τῆς διοίκησης βρίσκουμε σέ ἐκθέσεις τῶν ξένων προξένων, ὅπως π.χ. στοῦ Αὐστριακοῦ Zwiedinek πού στά 1868 εἶχε κάνει μιᾶ περιοδεία στίς περιοχές τῆς Τσαμουριάς, τῆς Χιμάρας καί στό σαντζάκι τοῦ Βερατιοῦ, καί ὁ ὁποῖος κατέληξε στό συμπέρασμα ὅτι δέν ἀρκοῦσε νά εἰσηγηθῆ κανεῖς μεταρρυθμίσεις στό χαρτί καί νά ἐμπιστευθῆ κατόπιν τήν ἐφαρμογή τους σέ ὑπαλλήλους ἀπό τοὺς ὁποίους ἔλειπε καί ἡ θέλησις καί ἡ ἰκανότητα¹⁴.

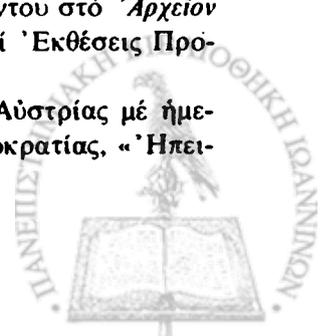
Στενά συνδεδεμένο μέ τήν κακοδιοίκησις ἦταν καί τό θέμα τῆς δημόσιας τάξεως. Κατά τήν περίοδο πού ἐξετάζουμε ἡ ἀνασφάλεια στήν Ἡπειρο καί τή Νότια Ἀλβανία ἔφθασε στά ὄρια τῆς ἀναρχίας. Ἐκτός ἀπό τή μόνιμη πληγή τῆς ληστείας, πού εἶχε τίς βάσεις της στίς παραμεθόριες

11) Οἱ βαλῆδες αὐτοί ἦταν οἱ: Ἀχμέτ Ρασίμ πασάς (1868-1871), Ρεούφ πασάς (1871-1872), Σαβφέντ πασάς (1872), Ρεντίφ πασάς (1873), Ἰσμαήλ πασάς (1873), Μουσταφά Ἀσίμ πασάς (1873-1874), Τζεβντέτ πασάς (1874-1875), Ἀκίφ πασάς (1875), Χουσνί πασάς (1875-1877), Ναζίφ πασάς (1877-1878) καί πάλι Ἀχμέτ Ρασίμ πασάς (1878-1880).

12) Βλ. *Σαλαμάγκα*, ὁ.π., σ. 7 κ.ἐξ., 14 κ.ἐξ., 44 κ.ἐξ., *Σούρλα*, Ἡ πολιτική τῶν Εὐρωπαϊκῶν Δυνάμεων, σ. 96, 100-101.

13) Βλ. *Σαλαμάγκα*, ὁ.π., σ. 17. Ὅρισμένοι πιστεῦουν ὅτι τά φιλοχριστιανικά αἰσθήματα τοῦ Τούρκου πασᾶ ὀφείλονταν καί στό γεγονός ὅτι ἡ μητέρα του ἦταν Ἑλληνίδα (βλ. *Βασ. Πυρσινέλλα*, Ἡ ἴδρυσις τῶν Ἰωαννίνων καί ἡ ὀνομασία αὐτῶν, «Ἡπειρωτική Ἔστις» τ.8 (1959) σ.769, *Σαλαμάγκα*, ὁ.π., σ.16), ἄσχετα ὅμως μέ τήν ἀλήθεια τῆς ἀποψῆς αὐτῆς ὁ ἴδιος πασάς δέν ἦταν λιγότερο φανατικός Τούρκος ἀπό τοὺς ἄλλους καί ἔκανε ὅ,τι μπορούσε γιά νά ἐμποδίσει τήν παραχώρησις τῆς Ἡπείρου στήν Ἑλλάδα (βλ. σχετικᾶ τήν ὑπ'ἀριθμ. 152/11-8-1878 ἐκθεσις τοῦ Γενικοῦ Προξένου τῆς Ἑλλάδος στά Γιάννινα Α. Λόντου στό *Ἀρχεῖον Ὑπουργεῖου Ἐξωτερικῶν*, 1878, Ἄνευ Ἀρχιεπικῆς Κατατάξεως - Πολιτικά Ἐκθέσεις Προξενείων καί Ὑποπροξενείων Ἡπείρου καί Ἀλβανίας).

14) Βλ. ἐκθεσις τοῦ Zwiedinek πρὸς τόν Ὑπουργό Ἐξωτερικῶν τῆς Αὐστρίας μέ ἡμερομηνία 24 Ἰουνίου 1868 στοῦ *Εὐριπίδου Σούρλα*, Ἡ Ἡπειρος ἐπὶ Τουρκοκρατίας, «Ἡπειρωτικά Χρονικά» τ.12 (1937) σ.134 κ.ἐξ.



περιοχές, πολύ υπέφερε ο τόπος και από τούς άτακτους επίστρατους, τούς «βασιβουζούκους». Ίδιαίτερα πλήττονταν ή άκμάζουσα έπαρχία του Ζαγοριού¹⁵, αλλά και στίς βόρειες έπαρχίες του βιλαετιού ή κατάσταση για τό χριστιανικό στοιχείο ήταν επίσης πολύ δύσκολη. Η άνασφάλεια μάλιστα, πού έπικρατούσε εκεί, ανάγκαζε τούς μητροπολίτες νά μή μετακινούνται από τίς έδρες των, άκόμη και στην περίπτωση πού εκλέγονταν ως συνοδικοί¹⁶.

Ή από την πλευρά της τουρκικής διοίκησης γίνονταν προσπάθειες, άλλοτε για νά τηρηθούν τά προσχήματα και άλλοτε γιατί υπήρχε πραγματικά ένδιαφέρον, συναρτημένο μέ τίς ικανότητες των έκάστοτε βαλήδων, για την καταπολέμηση ή, τουλάχιστο, για τό μετριασμό της ληστείας. Τά άποτελέσματα όμως ήταν τίς περισσότερες φορές πενιχρά¹⁷. Πάντως, όταν έπικεφαλής του βιλαετιού ήταν άνθρωποι ικανοί, όπως στην περίπτωση του Ρασίμ πασά, ή ληστεία περιοριζόταν σημαντικά¹⁸.

* * *

Β) *Δικαιοσύνη*: Η κατάσταση πού έπικρατούσε στον τομέα της Δικαιοσύνης έχει άμεση σχέση μέ όσα παρατηρήσαμε και στό χώρο της Διοίκησης. Η ίδρυση, βέβαια, στα 1868 των πολιτικών δικαστηρίων κάλυψε κάπως την επιφάνεια, αλλά στην πραγματικότητα ή κατάσταση έμεινε αναλλοίωτη. Γενικά, μπορούμε νά πούμε ότι ή άπονομή της δικαιοσύνης πολύ

15) Βλ. *Ίωάννου Λαμπρίδου*, *Ήπειρωτικά Μελετήματα*, τεύχος 9ον, Ζαγοριακά, μέρος δεύτερον, Αθήναι 1889, σ.40 κ.έξ., όπου περιγράφονται οί ληστείες πού διαπράχθηκαν στό Ζαγόρι κατά τον 19ον αιώνα ως τό 1878.

16) Βλ. *Έλ.Ι.Νικολαΐδου*, *Οί Κρυπτοχριστιανικοί της Σπαθίας*, Ίωάννινα 1979, σ.169-170, όπου περιγράφεται ή άνασφάλεια πού έπικρατούσε στό σαντζάκι του Βερατιού κατά τό δεύτερο μισό του 19ου αιώνα.

17) Όσοι γνώριζαν τά πράγματα ελάχιστες έλπίδες είχαν για την άποτελεσματικότητα των μέτρων πού έπαιρνε ή Διοίκηση. Ο Έλληνας πρόξενος στα Γιάννινα Α. Λόντος, στην έκθεσή του αριθμ. 79/12-5-1878 προς τό Ύπουργείο Έξωτερικών, άπαριθμώντας συγκεκριμένες πράξεις ληστείας στό Ζαγόρι, Μέτσοβο κλ. κατέληγε χαρακτηριστικά στίς εξής διαπιστώσεις: «... Η ληστεία προβαίνει φοβερώς λυμαιομένη την Ήπειρωτικήν χώραν... Η επιτόπιος Αρχή άποστέλλει προς καταδίωξιν καθημέραν στρατιωτικά άποσπάσματα, ήτις βεβαίως ούκ άποσοβήσεται τελεσφόρος» (*Α.Υ.Ε. 1878-Α.Α.Κ.*, *Έκθέσεις Προξενείων και Ύποπροξενείων Ήπίρου και Άλβανίας*).

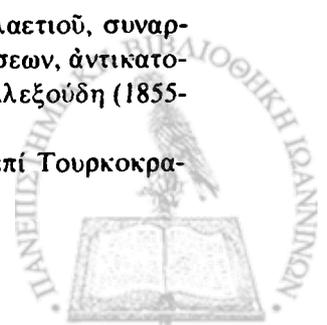
18) Βλ. *Σαλαμάγκα*, ό.π., σ. 47 κ.έξ. Είναι σωστή ή παρατήρηση του συγγραφέα ότι στό περιεχόμενο των δημοσίων ανακοινώσεων ή των δημοσιευμάτων της έφημερίδας του βιλαετιού «Γιάννινα-Ίωάννινα» γίνεται σύγχυση ανάμεσα στίς έννοιες ληστής, κλέφτης, άντάρτης, κομιτάτα και ληστοσυμμορίες. Θα προσθέσουμε ότι ή σύγχυση αυτή μεταφέρεται, ως ένα βαθμό, και στίς έκθέσεις των ξένων προξένων. Πρέπει άκόμη να τονίσουμε ότι ή εξάλειψη της ληστείας, μέ τή μακρά παράδοση πού είχε στη Ήπειρο, δέν ήταν εύκολη υπόθεση. Άποδειξη ότι και μετά την άπελευθέρωση της Ήπίρου μόλις επί πρωθυπουργίας Έλευθ. Βενιζέλου τό 1928-1932 έσβησε ή ληστεία στην περιοχή αυτή.

λίγη σχέση είχε με τό ουσιαστικό περιεχόμενο της βασικής αὐτῆς λειτουργίας σέ κάθε εὐνομούμενο κράτος. Στό βιλαέτι μάλιστα τῶν Ἰωαννίνων, καί ιδιαίτερα στίς βόρειες ἐπαρχίες του (σαντζάκια Ἀργυροκάστρου καί Βερατιοῦ) ἐμφανίστηκαν καί πρόσθετες δυσχέρειες στήν ἐφαρμογή τῶν διατάξεων τῶν μεταρρυθμίσεων, οἱ ὁποῖες προέρχονταν ἀπό τήν ἀντίδραση τόσο τοῦ μουσουλμανικοῦ ἱερατείου ὅσο καί τῶν μπέηδων.¹⁹ Στήν οὐσία οἱ Ἀλβανοί μπέηδες ἀντιδροῦσαν στήν ἐφαρμογή τῶν μεταρρυθμίσεων, ἀκόμη καί ὅταν βρίσκονταν σέ ὑπεύθυνες διοικητικές θέσεις, ὅπως π.χ. συνέβη στήν περίπτωση τοῦ Καριμάν πασᾶ, γιοῦ τοῦ Ὁμέρ Βρυώνη, ἀπό τό Βεράτι, πού γιά τό λόγο αὐτό παραιτήθηκε ἀπό μουτεσαρίφης Ἰωαννίνων²⁰.

Ἡ ποιότητά τῆς ἀπονεμόμενης δικαιοσύνης φαίνεται καθαρά καί ἀπό ὅσα γράφουν στίς ἐκθέσεις των οἱ Ἕλληνες καί ξένοι πρόξενοι τῆς περιοχῆς. Ἀπό ἐλληνική πλευρά τό συμπέρασμα βγαίνει ὄχι μόνον ἀπό συγκεκριμένες περιπτώσεις ἀπονομῆς δικαιοσύνης, ἀλλά καί ἀπό διοικητικές ἐνέργειες πού προδίκάζαν καί τό εἶδος τῆς δικαιοσύνης πού θά ἀπονεμόταν στούς ὑποδούλους. Ἀναφέρουμε ἐδῶ ἐνδεικτικά μιά περίπτωση πού συνέβη στήν προξενική περιφέρεια Ἀργυροκάστρου λίγους μῆνες πρὶν ἀπό τό Βερολίνο Συνέδριο. Ἐξ αἰτίας τοῦ ρωσοτουρκικοῦ πολέμου ἡ ἐπαρχία Δελβίνου εἶχε δεινοπαθήσει ἀπό τοὺς «ἀτάκτους» καί ὁ μητροπολίτης Δρυϊνουπόλεως Ἄνθιμος διαμαρτυρήθηκε γιά τίς καταστροφές στό Πατριαρχεῖο, τό ὁποῖο καί ἔκανε σχετικό διάβημα στήν Πύλη. Ἐκεῖνη, μέ τή σειρά της, διέταξε τόν βαλή Ἰωαννίνων νά διενεργήσῃ ἔρευνα, ἀπό τό ἀποτέλεσμα τῆς ὁποίας θά ἐξαρτιόταν καί ἡ χορήγηση ἀποζημιώσεων σέ ὅσους εἶχαν πάθει καταστροφές, μετὰ ἀπό ἀπόφαση βέβαια τῶν δικαστηρίων. Ὁ βαλής ὅμως, γιά νά ἀποκλείσῃ προκαταβολικά τή χορήγηση ἀποζημιώσεων, στή διαταγή του πρὸς τίς ἀρχές τοῦ σαντζακιοῦ Ἀργυροκάστρου προκαθόρισε καί τό αἶτιο τῶν καταστροφῶν γράφοντας: «... ἄν καί εἶναι γνωστό ὅτι οἱ ἐμπρησμοί τῶν χωριῶν ἔγιναν ἀπό τοὺς ἐπαναστάτες». Ἔτσι ὁ βαλής ὑποδείκνυε καί τόν τρόπο μέ τόν ὁποῖο θά γινόταν ἡ ἔρευνα καί θά ἐξάγονταν τά συμπεράσματα. Ὑπεύθυνοι, λοιπόν, γιά τίς καταστροφές δέν ἦταν οἱ ἄτακτοι, ἀλλά οἱ «ἐπαναστάτες» καί βέβαια οἱ χριστιανοί «ἐπαναστάτες». Τό ἀποτέλεσμα ἦταν ὅτι ὁ μητροπολίτης Δρυϊνουπόλεως καί οἱ χριστιανοί, πού μετεῖχαν στήν ἐπιτροπή γιά τίς ἔρευνες, διαμαρτυρήθη-

19) Οἱ δυσχέρειες αὐτές πού ἐμφανίστηκαν στίς βόρειες ἐπαρχίες τοῦ βιλαετιοῦ, συναρτημένες μέ ἀμφισβητήσεις γύρω ἀπό τήν ἐφαρμογή τῶν νόμων τῶν μεταρρυθμίσεων, ἀντικατοπτρίζονται καί στήν ἀλληλογραφία τοῦ μητροπολίτη Βελεγράδων Ἄνθιμου Ἀλεξοῦδη (1855-1887). Βλ. *Νικολαΐδου*, Οἱ Κρυπτοχριστιανοί τῆς Σπαθίας, σ. 168.

20) Βλ. ἐκθεση τῆς 24-6-1868 τοῦ Zwiedinek στοῦ *Σούρλα*, Ἡ Ἠπειρος ἐπὶ Τουρκοκρατίας, σ. 134 κ.ἐξ.



καν έντονα, δέν υπέγραψαν τό πρακτικό πού καταρτίστηκε καί παραιτήθηκαν²¹.

Άλλά καί οί έκθέσεις τών ξένων προξένων δίνουν καί αϋτές, από τή σκοπιά τους βέβαια, μιά παρόμοια εικόνα τής κατάστασης τής Δικαιοσύνης. Είναι χαρακτηριστική ή διαπίστωση πού έκανε, ήδη στά 1869, ό Αϋστριακός πρόξενος Zwiedinek ότι, παρά τόν πολλαπλασιασμό τών δικαστηρίων καί τό πλήθος τών υπαλλήλων πού είχαν διοριστῆ μέ μεγάλους μισθούς, ή Δικαιοσύνη στό βιλαέτι τών Ίωαννίνων δέν αποδιδόταν μέ τήν εϋσυνειδησία πού έπρεπε. Στην οϋσία δέν υπῆρχε δικαιοσύνη, μιά καί πολλοί από τούς Τούρκους καδῆδες, πού προήδρευαν στά δικαστικά συμβούλια, δέν εϋάρμοζαν πάντα τό πνεϋμα του νόμου. Η πλειοψηφία εϋ άλλου τών μελῶν τών συμβουλίων, πού ήταν Τούρκοι, υποστήριζε πάντα τούς καδῆδες, ένῶ οί χριστιανοί, ως μειοψηφία, περιορίζονταν μόνον σέ διαμαρτυρίες, καί αϋτό όταν ήταν δυνατόν. Τόση ήταν ή απογοήτευση τών υποδούλων από τό νέο τρόπο άπονομῆς τής Δικαιοσύνης, ώστε πολλές φορές θεωρούσαν προτιμότερο τό προηγούμενο καθεστώς. Πρέπει άκόμη νά τονίσουμε ότι πολλές φορές σέ περιφέρειες τής Ήπειρου ή μαρτυρία χριστιανού έναντίον μουσουλμάνου δέν λαμβανόταν υπ' όψη, ένῶ οί τίτλοι κατοχῆς κτημάτων θεωρούσαν παράνομοι, όπως π.χ. συνέβαινε στην Παραμυθιά.²²

* * *

Γ) *Οικονομία*: Η οικονομία τής Ήπειρου στηριζόταν κυρίως στην γεωργία, την κτηνοτροφία καί τή βιοτεχνία. Για τή γεωργία (δημητριακά, λάδι, έσπεριδοειδή, όπωροκηπευτικά κ.λ.) πρόσφορες ήταν οί περιοχές τής Άρτας, Πρέβεζας, Παραμυθιάς, Μαργαριτίου, Πάργας, Φιλιατών καί Δελβίνου. Στίς όρεινές περιοχές καλλιεργούνταν σιτηρά, άμπέλια καί άλλα, γινόταν έκμετάλλευση τών δασών (Πίνδος, Χιμάρα) καί εϋδοκιμούσε πολύ ή κτηνοτροφία μέ τίς βιοτεχνικές εξαρτήσεις της. Η ένότητα εϋ άλλου του χώρου επέτρεπε τίς μετακινήσεις σέ εϋρεία έκταση. Έτσι, τά κοπάδια τών κτηνοτρόφων από τίς όρεινές περιοχές τών Ίωαννίνων κατέβαιναν τό χειμώνα στην Πρέβεζα καί τή Θεσπρωτία ή εϋφθαναν άκόμη καί ως τήν πεδιάδα τής Μουζακιάς.

Η βιοτεχνία, στίς βασικές μορφές της (βυρσοδεψία, χρυσοχοΐα, ύφαντική βαμβακερών καί μάλλινων ειδών, έπεξεργασία γουναρικῶν, κηροποιΐα

21) Βλ. τήν υπ' αριθμ.42/22-4-1878 έκθεση του Έλληνα υποπροξένου Άργυροκάστρου Σ. Μαρούτση πρὸς τό Ύπουργείον Έξωτερικῶν (Α.Υ.Ε.-1878-Α.Α.Κ., Πολιτικά έκθέσεις Προξενείων καί Ύποπροξενείων Ήπειρου καί Άλβανίας).

22) Βλ. τήν υπ' αριθμ. 13/30-6-1869 έκθεση του Αϋστριακού προξένου Zwiedinek στοϋ Σούρλα, Η πολιτική τών Εϋρωπαϊκῶν Δυνάμεων, σ. 99 κ.εξ.

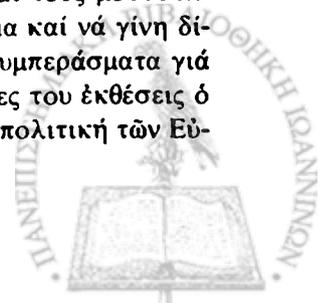


κ.λ.), ήταν αρκετά αναπτυγμένη από παράδοση στα Γιάννινα και την περιοχή τους, στο Ἀργυρόκαστρο, την Κοριτσά και ἄλλοῦ. Ἀλλά καί τό ἐμπόριο, ιδιαίτερα στα Γιάννινα, ἄκμαζε καί ἦταν προσοδοφόρο. Γενικά, μπορούμε νά ποῦμε ὅτι τό ἐμπόριο, ἡ βιοτεχνία καί ἡ κτηνοτροφία ἄφηναν κέρδη, ἔφερναν πλοῦτο στίς πόλεις καί τά χωριά καί δημιουργοῦσαν τίς συνθήκες γιά τήν ἄνοδο τοῦ πνευματικοῦ καί πολιτιστικοῦ ἐπιπέδου τοῦ λαοῦ.

Ἡ γεωργία ἀντίθετα δέν ἦταν ἀποδοτική καί αὐτό ὄχι τόσο λόγω τοῦ ἐδάφους, ὅσο, κυρίως, ἐξ αἰτίας τῆς πρωτόγονης καλλιέργειας, τῆς βαρειᾶς φορολογίας καί τοῦ φεουδαρχικοῦ συστήματος πού ἐξακολουθοῦσε νά διατηρῆται στίς περιοχές ὅπου πλεόναζε τό μουσουλμανικό ἄλβανικό στοιχείο. Στίς περιοχές π.χ. τῆς Θεσπρωτίας καί τοῦ Ἀργυροκάστρου ὀλόκληρη σχεδόν ἡ γῆ ἀνήκε στους μπέδες καί στό κράτος. Οἱ κάτοχοι τῆς γῆς ζοῦσαν ἀπό τήν ἐκμίσθωση τῶν κτημάτων τους καί ἀδιαφοροῦσαν τελείως γιά τήν καλλιτέρευση τῶν καλλιεργειῶν, ἐνῶ οἱ χριστιανοί, πού μίσθωναν τά χωράφια καί πού ἦταν οἱ μόνοι πού ἐργάζονταν, ἀναγκάζονταν συχνά νά μεταναστεύσουν ἢ νά ἀναζητήσουν ἄλλο ἐπάγγελμα, ἐξ αἰτίας τῆς μικρῆς ἀμοιβῆς των καί τῆς βαρειᾶς φορολογίας. Ἀντίθετα ὅμως στήν περιοχή τῆς Χιμάρας, μολονότι ἔλειπαν οἱ μεγάλες πεδινές ἐκτάσεις καί οἱ κλιματολογικές συνθήκες ἦταν δύσκολες, χάρη στά προνόμια πού ὑπῆρχαν καί ἐπειδή ἡ γῆ ἀνήκε κυρίως στους κατοίκους της, ἡ οἰκονομία ἀνθοῦσε καί ἡ ἄνοδος τοῦ βιοτικοῦ ἐπιπέδου τοῦ λαοῦ ἦταν φανερή²³.

Τό ἐμπόριο, διακινώντας ἰδίως τά ἐξαγώγιμα γεωργοκτηνοτροφικά καί βιοτεχνικά προϊόντα, παρουσίαζε, ὅπως ἤδη ἀναφέραμε, ἀνθηση στό βιλαέτι Ἰωαννίνων, μέ κύρια κέντρα τά Γιάννινα καί τήν Ἄρτα, καθώς καί τά λιμάνια τῆς Πρέβεζας, τῶν Ἀγίων Σαράντα καί τῆς Αὐλώνας. Μετά τά μέσα μάλιστα τοῦ 19ου αἰώνα, ὅταν ἄρχισε καί στήν Ἠπειρο ἡ μεγάλη ζήτηση τῶν εὐρωπαϊκῶν βιομηχανικῶν προϊόντων, οἱ ἔμποροι προσαρμόστηκαν στή νέα κατάσταση καί σύντομα τά Γιάννινα μετατράπηκαν σέ ἓνα ἀξιόλογο κέντρο διαμετακομιστικοῦ ἐμπορίου πού διακινοῦσε τά εὐρωπαϊκά εἶδη πρός τήν Ἀλβανία, τήν Μακεδονία καί τήν Θεσσαλία. Οἱ Τοῦρκοι ὅμως, θέλοντας νά μειώσουν τήν οἰκονομική ἀκμή τῆς πόλης, ἐνίσχυ-

23) Βλ. σχετικά στήν ἐκθεση τοῦ Zwiedinek μέ ἡμερομηνία 24-6-1868 στοῦ Σούρλα, Ἡ Ἠπειρος ἐπί Τουρκοκρατίας, σ. 136-140. Ὁ Αὐστριακός πρόξενος παραθέτει καί παραδείγματα τῆς ἀνισῆς φορολογικῆς μεταχείρισης ἀνάμεσα στους χριστιανούς καί τοὺς μουσουλμάνους καί ὑποδεικνύει τήν ἀνάγκη νά τροποποιηθῆ τό φορολογικό σύστημα καί νά γίνη δίκαια κατανομή τῶν φόρων. Τίς ἴδιες ὑποδείξεις, ἀφοῦ κατέληγε στά ἴδια συμπεράσματα γιά τήν κατάσταση πού ἐπικρατοῦσε στό βιλαέτι Ἰωαννίνων, κάνει καί σέ ἄλλες του ἐκθέσεις ὁ Zwiedinek (βλ. π.χ. τήν ὑπ' ἀριθμ. 13/30-6-1869 ἐκθέσή του στοῦ Σούρλα, Ἡ πολιτική τῶν Εὐρωπαϊκῶν Δυνάμεων, σ. 101).



σαν στά 1878 τό λιμάνι τῶν Ἁγίων Σαράντα γιά τίς εἰσαγωγές τῶν εἰδῶν πού προορίζονταν γιά τό βόρειο τμήμα τῆς Ἡπείρου καί τήν Ἀλβανία. Τέλος, μέ τήν προσάρτηση τῆς Θεσσαλίας καί τῆς περιοχῆς Ἄρτας στήν Ἑλλάδα, τό διαμετακομιστικό ἐμπόριο τῆς Ἡπείρου δέχθηκε ἕνα ἰσχυρό πλήγμα. Ἀξισημείωτο πάντως εἶναι τό γεγονός ὅτι λίγο πρὶν ἀπό τό Συνέδριο τοῦ Βερολίνου, τό 1877, τό ἐμπορικό ἰσοζύγιο ἀπό τά εἰσαγόμενα καί ἐξαγόμενα εἶδη στό βιλαέτι Ἰωαννίνων βρισκόταν σέ καλή κατάσταση. Σύμφωνα μέ μιὰ ἔκθεση τοῦ Ἄγγλου διπλωμάτη Longworth κατά τό ἔτος αὐτό ἀπό τά τρία κύρια λιμάνια τοῦ βιλαετιοῦ (Πρέβεζα, Ἁγιοί Σαράντα, Αὐλώνα) εἶχαν ἐξαχθῆ ἐμπορεύματα συνολικῆς ἀξίας 250.200 ἀγγλικῶν λιρῶν, ἐνῶ ἀντίστοιχα εἶχαν εἰσαχθῆ εἶδη ἀξίας 249.300 ἀγγλικῶν λιρῶν²⁴. Πρέπει ὡστόσο νά σημειωθῆ ὅτι ἀρκετές εἰσαγωγές γίνονταν καί ἀπό δευτερεύοντα λιμάνια τῆς Ἡπείρου, τά «σκαλώματα», γεγονός πού δυσκόλευε τοὺς ξένους προξένους στή συγκέντρωση ἀκριβῶν στοιχείων γιά τή σύνταξη τῶν ἐμπορικῶν τους ἐκθέσεων²⁵.

* * *

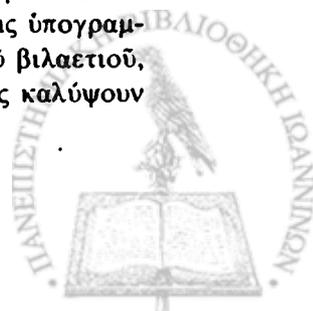
Δ) *Δημόσια ἔργα - Συγκοινωνίες*: Στόν τομέα αὐτό κατά τήν περίοδο πού ἐξετάζουμε ἡ κατάσταση παρουσιάζει, ἀπό γενική ἄποψη, εἰκόνα ἐγκατάλειψης. Καί τά αἷτια εἶναι πολλά: ἡ ἀνυπαρξία ἐνδιαφέροντος ἀπό τήν κεντρική διοίκηση, ἡ ἔλλειψη χρημάτων, ἡ δράση τῶν ληστρικών συμμοριῶν, ἡ ἀνικανότητα τῆς τοπικῆς διοίκησης καί ἡ διαφθορά τῶν δημοσίων ὑπαλλήλων καί ἄλλα. Ἡ καθυστέρηση στόν τομέα αὐτό ἐπισημαίνεται καί στίς ἐκθέσεις τῶν ξένων προξένων, πού παρατηροῦν ὅτι οἱ συγκοινωνίες βρισκόνταν σέ ἄθλια κατάσταση, γιὰ τί τά γεφύρια καί οἱ δρόμοι, πού εἶχαν κατασκευασθῆ στήν Ἡπειρο κατά τήν ἐποχή τοῦ Ἀλῆ πασᾶ, εἶχαν ἤδη καταστραφῆ²⁶.

Οἱ παραπάνω, βέβαια διαπιστώσεις δέν ἔχουν ἀπόλυτη ἀξία, γιὰ τί κατά καιροῦς, ὅταν ἐπικεφαλῆς τοῦ βιλαετιοῦ βρισκόνταν ἱκανοί ἄνθρωποι καί σέ περιόδους πού ἡ διοίκηση δέν ἀπασχολοῦνταν μέ τίς ἐπαναστατικές δραστηριότητες τῶν ὑποδούλων, γίνονταν φιλότιμες προσπάθειες τόσο γιά τήν

24) *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*, τ. ΙΓ' σ.391.

25) Βλ. τήν ὑπ' ἀριθμ.42/1/23-1-1868 ἔκθεση τοῦ Zwiedinek πρὸς τόν πρεσβευτῆ τῆς Αὐστρίας στήν Κωνσταντινούπολη von Prokesch Osten (*Σούρλα*, ὁ.π., σ. 81 κ.ἐξ.). Ἡ αὐστριακή κυβέρνηση καί οἱ πρόξενοί της κατέβαλαν ἐπίμονες προσπάθειες γιά τήν αὐξηση τῶν εἰσαγωγῶν βιομηχανικῶν προϊόντων στό βιλαέτι Ἰωαννίνων. Στίς προξενικές ἐκθέσεις ὑπογραμμίζεται ἡ ἀνάγκη προσεκτικῆς μελέτης τῶν συνθηκῶν ζωῆς σέ κάθε περιοχή τοῦ βιλαετιοῦ, ὥστε νά σχηματισθῆ ὀλοκληρωμένη εἰκόνα τῶν ἀναγκῶν τῆς προκειμένου νά τίς καλύψουν μέ τά προϊόντα τους οἱ αὐστριακές βιομηχανίες.

26) *Σούρλα*, Ἡ Ἡπειρος ἐπὶ Τουρκοκρατίας, σ. 145.



κατασκευή δημοσίων έργων όσο και για τή βελτίωση τῶν συγκοινωνιῶν. Καί, ὅπως ἦταν φυσικό, γιά λόγους οὐσιαστικούς καί προπαγανδιστικούς τά πίο πολλά ἀπό τά ἔργα αὐτά γίνονταν στήν πόλη τῶν Ἰωαννίνων.

Θά προσπαθήσουμε στή συνέχεια νά δώσουμε μιά εἰκόνα τῶν ἔργων αὐτῶν, στηριζόμενοι στά δημοσιεύματα τῆς ἐπίσημης ἐφημερίδας τοῦ βιλαετιοῦ «Γιάνγια-Ἰωάννινα» τῆς περιόδου 1866-1877²⁷. Δυστυχῶς ὅμως ἡ εἰκόνα αὐτή δέν μπορεῖ νά εἶναι πλήρης, γιατί ἓνα μικρό μόνο μέρος τῶν φύλλων τῆς ἐφημερίδας αὐτῆς ἔχει σωθῆ.

α) Δημόσια ἔργα στήν πόλη τῶν Ἰωαννίνων: 1) Στίς 22 Μαΐου 1869 ἄρχισε ἡ ἀνοικοδόμηση τῶν νέων στρατώνων, γιατί οἱ παλιοί (κατασκευασμένοι τό 1839) εἶχαν καταστραφῆ ἀπό πυρκαγιά²⁸. 2) Στίς 7 Αὐγούστου 1869 ἐγκρίθηκε τό σχέδιο τῆς νέας ἀγορᾶς, πού ἄρχισε νά κατασκευάζεται μετά τή ρυμοτόμηση ὀρισμένων τμημάτων. Ἡ παλιά ἀγορά, πού ἀποτελοῦνταν ἀπό ξύλινες παράγκες, εἶχε καταστραφῆ ἀπό πυρκαγιά πού τήν προκάλεσε ὁ ἴδιος ὁ βαλής Ἀχμέτ Ρασίμ πασάς, στήν προσπάθειά του νά ἀνακαινίσῃ τήν πόλη. Ἡ κατασκευή τῆς νέας ἀγορᾶς συνεχίστηκε ὡς τό 1871²⁹. 3) Στίς 17 Νοεμβρίου 1869 ἄρχισε ἡ ἀνοικοδόμηση τοῦ κτηρίου τῶν Τεχνικῶν Σχολῶν («Πολυτεχνείου») καί Ὁρφανοτροφείου στήν περιοχή «Ἀκραῖος», μέ εἰσφορές κυρίως τῶν κατοίκων³⁰. 4) Στίς 12 Ὀκτωβρίου 1870 κατετέθη ὁ θεμέλιος λίθος γιά τήν ἀνέγερση τοῦ τριώροφου νέου Διοικητηρίου στήν κεντρική πλατεῖα, ὅπου τό σημερινό Δημαρχεῖο³¹, καί 5) τό 1871 ἰδρύθηκε στά Γιάννινα Δημαρχία (Μπελεντιές) καί κατασκευάστηκε τό κτήριό της³².

β) Συγκοινωνιακά ἔργα στήν περιοχή Ἰωαννίνων καί ἄλλοῦ: Καί γιά τόν τομέα αὐτό οἱ πληροφορίες μας εἶναι λιγοστές, γιά τούς λόγους πού ἀναφέραμε. Γνωρίζομε πάντως ὅτι τό καλοκαίρι τοῦ 1869 εἶχε ἀρχίσει ἡ κατασκευή ἑνός τμήματος τῆς ὁδοῦ Ἰωαννίνων - Πρέβεζας, καθώς καί τῆς ὁδοῦ Ἰωαννίνων - Ἀγίων Σαράντα³³. Τμήμα τοῦ δεύτερου ἔργου πρέπει νά ἦταν καί ὁ δρόμος Ἰωαννίνων - Δολιανῶν, πού σέ δημοσίευμα τοῦ Αὐγούστου 1870 χαρακτηρίζεται ὡς κατασκευασμένος «ἐπιμελῶς»³⁴. Ἐπίσης, τόν Μάρτιο τοῦ 1871 δημοπρατήθηκε ἡ κατασκευή τῆς γέφυρας Μπαλντούμας στόν Ἀραχθο. Ἀλλά καί στά ἐπόμενα χρόνια συνεχίστηκε ἡ κα-

27) Βλ. *Σαλαμάγκα*, Καθώς χάραζε ἡ λευτεριά, σ. 9-64.

28) Βλ. ὅ.π., σ.9,18 κ.ἐξ.

29) Ὁ.π., σ. 33 κ.ἐξ.

30) Ὁ.π., σ. 12 κ.ἐξ.

31) Βλ. ὅ.π., σ. 37.

32) Ὁ.π., σ.42.

33) Ὁ.π., σ.9.

34) Ὁ.π., σ.26.



τασκευή όρισμένων συγκοινωνιακών έργων, ενώ ή καθυστέρηση άλλων προκαλούσε μεγάλες δυσχέρειες στις συγκοινωνίες. Έκείνο όμως πού πρέπει νά ύπογραμμιστή είναι ή προχειρότητα μέ τήν όποία κατασκευάζονταν έργα τόσο μεγάλης σημασίας, κάτι πού δέν μπορούσε νά άποκρυβή εύκολα από τήν κοινή γνώμη. Έτσι, στις 18 Δεκεμβρίου 1874 δημοσιεύθηκε στην έφημερίδα του βιλαετιού ή είδηση ότι «ή πρό τινος κατασκευασθείσα όδός Ίωαννίνων - Αγίων Σαράντα έγινε άδιάβατος δι' άμάξης». Τήν ίδια χρονιά επίσης διαπιστωνόταν ότι ή καθυστέρηση τής κατασκευής τής όδοϋ Άρτας - Πρέβεζας και ή άκαταλληλότητα τής όδοϋ Ίωαννίνων - Τρικάλων, πού χαρακτηριζόταν ως «δύσβατος και κινδυνώδης», δυσκόλευαν πολύ τίς επικοινωνίες.

Η κατάσταση στον τομέα των δημοσίων έργων και συγκοινωνιών χειροτέρευσε μετά τό 1872, γιατί από τους καθήδες πού διαδέχονταν ό ένας τον άλλο κανένας δέν έφθασε στό άνάστημα του Ρασίμ πασά.

* * *

Ε) *Έκπαίδευση*: Η παιδεία, όπως είναι γνωστό, είχε βαθιές ρίζες στον Ήπειρωτικό χώρο από τους πρώτους άκόμη χρόνους τής τουρκοκρατίας και σχετικά μέ τό θέμα αυτό ύπάρχει άρκετή βιβλιογραφία, όπου επισημαίνονται και οι λόγοι για τους όποιους σημειώθηκε ή εκπαιδευτική αυτή άνθηση³⁵. Γι' αυτό και επειδή ό χρόνος μας είναι περιορισμένος, θά άρκεστοϋμε νά δώσουμε έδω μία συνοπτική εικόνα τής εκπαιδευτικής κατάστασης στην Ήπειρο κατά τό 1878, σύμφωνα μέ τά στατιστικά στοιχεία τής έποχής³⁶.

Συνολικά τό έτος αυτό λειτουργούσαν στην Ήπειρο 530 ελληνικά σχολεία μέ 20.000 περίπου μαθητές και περισσότερους από 800 δασκάλους³⁷. Τά σχολεία αυτά κατανέμονταν ως εξής κατά έπαρχίες:

1) *Έπαρχία Ίωαννίνων* (τμήματα: Ζαγορίου - τό μεγαλύτερο μέρος - Κουρέντων, Μαλακασίου, Τζουμέρκων και Τσαρκοβίτσας): σχολεία 200, δάσκαλοι 213, μαθητές 8.832.

35) Συνοπτική εικόνα για τήν εκπαιδευτική κίνηση στην Ήπειρο κατά τήν περίοδο τής Τουρκοκρατίας ως τά μέσα του 19ου αιώνα βλ. στοϋ *Ματθαίου Κ. Παράνικα*, Σχεδιάσμα περί τής εν τω ελληνικω έθνει καταστάσεως των γραμμάτων κ.λ., Κωνσταντινούπολις 1867, σ. 64-81. Βλ. επίσης *Τρύφωνος Εύαγγελίδου*, Η παιδεία επί τουρκοκρατίας, τ. Α', Αθήναι 1936, σ. 152-194.

36) Βλ. *Χασιώτου*, Διατριβαί και ύπομνήματα, σ. 49 κ.έξ.

37) Βλ. στατιστικές σχολείων και μαθητών στοϋ *Χασιώτου*, ό.π., σ. 49-58 και 129 κ.έξ. Ο Χασιώτης αναφέρει μεγαλύτερο αριθμό σχολείων, μαθητών και δασκάλων, γιατί συμπεριέλαβε στις στατιστικές του τήν έπαρχία Γρεβενών μέ 39 σχολεία και 1610 μαθητές, τήν έπαρχία Κοριτσάς μέ 70 σχολεία και 2000 μαθητές, καθώς και τά σχολεία τής έπαρχίας Δυρραχίου. Από τους ύπολογισμούς αυτούς αφαιρέθηκαν ή έπαρχία Γρεβενών, πού δέν ήταν μόνιμα ένταγμένη στό βιλαέτι Ίωαννίνων, ή έπαρχία Κοριτσάς, γιατί άνήκε στό βιλαέτι Μοναστηρίου, και τό τμήμα Δυρραχίου, γιατί άνήκε στό βιλαέτι τής Σκόδρας.



2) *Έπαρχία Άρτας* (τμήματα: Ποταμιάς, Βρύσεως, Ραδοβιζίου, Τζουμέρκων - μέρος -, Κάμπου, Καρβασαρά, Λάκκας, Λακκοπούλας, Λάμαρης, Τσαμοχωρίων): σχολεία 90, μαθητές 2.500.

3) *Έπαρχία Παραμυθιάς* (τμήματα: Παραμυθιάς, Μαργαριτίου, Πάργας, Φιλιατών και μέρος τής περιοχής Δελβίνου): σχολεία 49, μαθητές 1.304.

4) *Έπαρχία Δρυϊνουπόλεως* (τμήματα: Δρυϊνουπόλεως, Παλαιάς Πωγωνιανής, Ζαγοριάς, Λιντσουριάς, Ρίζης, Δελβίνου, Βρεγδετιού): σχολεία 78, μαθητές 3.282.

5) *Έπαρχία Βελλᾶς και Κονίτσης* (τμήματα: Κονίτσης, Πωγωνιανής και μέρος Παλαιάς Πωγωνιανής, Κουρέντων και μικρό μέρος τής περιοχής Ζαγορίου): σχολεία 104, μαθητές 2.120.

6) *Έπαρχία Μετσόβου*: σχολεία 9, μαθητές 600.

Μιά πιό αναλυτική εικόνα τής εκπαιδευτικῆς κατάστασης στὴν πόλη τῶν Ἰωαννίνων ἐπιβεβαιώνει τὴν ἄποψη, πού διατυπώθηκε τότε, ὅτι ἡ στάθμη τῆς παιδείας στὴν πόλη καὶ τὴν ἐπαρχία τῶν Ἰωαννίνων ἦταν τόσο ὑψηλή, ὥστε νά ἐπιτρέπη συγκρίσεις μέ τά πιό προοδευμένα κράτη τῆς Εὐρώπης, ὅπως π.χ. μέ τὴν Ἑλβετία. Συγκεκριμένα, τό 1878 λειτουργοῦσαν στά Γιάννινα ἓνα γυμνάσιο (ἡ Ζωσιμαία Σχολή) μέ διευθυντή τόν διακεκριμένο ἑλληνιστὴ Μ. Πανταζῆ καὶ μέ 500 μαθητές, 1 ἀστική καὶ 1 ἱερατική σχολή, 4 δημοτικά σχολεία καὶ 3 παρθεναγωγεία μέ 2 νηπιαγωγεία ὡς παραρτήματα. Ὁ ἀριθμὸς τῶν δασκάλων πλησίαζε τούς 50, ἐνῶ οἱ μαθητές περνοῦσαν τούς 1500³⁸.

Ἄλλά καὶ στὴν ἐπαρχία, ἰδίως στὶς περιοχές πού εἶχαν εκπαιδευτικὴ παράδοση, ὁ ἀριθμὸς τῶν σχολείων καὶ τῶν μαθητῶν μεγάλωνε κάθε χρόνο, ἐνῶ ταυτόχρονα καταβάλλονταν προσπάθειες γιὰ τὴν καλλιτέρευση τῶν δι-

38) Πόσο δύσκολο εἶναι νά ἐξακριβωθῆ ἡ πραγματικότητα, ἀκόμη καὶ σέ προσιτές περιοχές, ὅπως στά Γιάννινα, φαίνεται ἀπὸ τὴ σύγκριση τῶν στοιχείων πού περιέχουν στατιστικὲς τοῦ ἴδιου ἔτους. Ὁ Χασιώτης, ὁ.π., σ. 78-79, σημειώνει γιὰ τό 1878 τά ἐξῆς σχολεία στὴν πόλη τῶν Ἰωαννίνων: τὴν Ζωσιμαία Σχολή μέ 500 μαθητές, 4 δημοτικά, 1 ἀστική καὶ 1 ἱερατική σχολή, 3 παρθεναγωγεία μέ 2 νηπιαγωγεία ὡς παραρτήματα. Μαθητές 1500, καθηγητές, δάσκαλοι καὶ διευθυντές 48. Στὴ στατιστικὴ τοῦ Κων. Ἀραβαντινοῦ τῆς ἴδιας χρονιάς (βλ. *Τσιρπανλῆ*, ὁ.π., σ. 26) περιέχονται τά ἐξῆς στοιχεῖα: 1 γυμνάσιο, ἡ Ζωσιμαία Σχολή μέ 700 μαθητές, 5 σχολεία ἀλληλοδιδασκτικά μέ 2000 μαθητές, 3 σχολεία θηλέων μέ 440 μαθήτριες, 2 σχολεία γιὰ παιδιά μικρῆς ἡλικίας. Ὅπως διαπιστώνεται, ὁ ἀριθμὸς τῶν σχολείων εἶναι ὁ ἴδιος καὶ στὶς δύο στατιστικὲς, διαφέρει ὅμως ὁ ἀριθμὸς τῶν μαθητῶν. Ἄξια προσοχῆς εἶναι ἡ παρατήρηση τοῦ Ἀραβαντινοῦ ὅτι ἡ πόλη καὶ ἡ ἐπαρχία Ἰωαννίνων κατέχουν τὴν ἐποχὴ αὐτὴ μιὰ ἀπὸ τίς πρώτες θέσεις ἀνάμεσα στὶς χῶρες τῆς Εὐρώπης, πού εἶναι σχεδόν ταυτόσημη μέ τὴν ἀντίστοιχη παρατήρηση τοῦ Χασιώτη, ὁ.π., σ. 27 καὶ 50. Ἡ μόνη διαφορὰ ἀνάμεσα στοὺς δύο εἶναι ὅτι ὁ Χασιώτης ἐμφανίζει τὴν ἀναλογία τῶν ἐγγραμμάτων πρὸς τοὺς ἀγράμματους σέ «90 πρὸς 5 ὡς ἔγγιστα», ἐνῶ ὁ Ἀραβαντινὸς σέ 9 στοὺς 10 (*Τσιρπανλῆ*, ὁ.π., σ. 20). Πρέπει νά ὑποθέσουμε ὅτι ὑπῆρχε σχέση ἀνάμεσα στοὺς συντάκτες τῶν δύο ὑπομνημάτων πού προορίζονταν γιὰ τὸν ἴδιο σκοπὸ: τὴν υπεράσπιση τῶν ἐθνικῶν δικαιῶν τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Ἠπείρου στό Συνέδριο τοῦ Βερολίνου.



δακτικῶν μεθόδων, τῶν βιβλίων καὶ τῶν προγραμμάτων τῶν σχολείων. Στὴν περιοχή π.χ. τοῦ Ζαγορίου, ὅπου πρὶν ἀπὸ τὸ 1878 ὑπῆρχαν συνολικά 64 σχολεῖα μὲ 2.800 μαθητές, λίγα χρόνια ἀργότερα (τὸ 1886) ὁ ἀριθμὸς τῶν σχολείων εἶχε φθάσει τὰ 84 (αὔξηση 31%)³⁹.

Ὅλα τὰ ἑλληνικά σχολεῖα συντηροῦνταν ἀπὸ τὰ ἄφθονα κληροδοτήματα τῶν Ἑπειρωτῶν ἢ τὶς συνδρομὲς τῶν κοινοτήτων καὶ τῶν κατοίκων, χωρὶς καμιά ὑποστήριξη ἀπὸ τὶς τουρκικὲς ἀρχές, ὅχι σπάνια μάλιστα ἀντιμετώπιζαν καὶ τὴν ἐχθρότητά τους. Τὴν πνευματικὴ καὶ διοικητικὴ ἐποπτεία τῶν σχολείων τὴν εἶχαν οἱ κατὰ τόπους μητροπολίτες, μερικοὶ μάλιστα ἀπὸ τοὺς ὁποίους ἔδειξαν ἰδιαίτερο ἐνδιαφέρον γιὰ τὰ ἐκπαιδευτικὰ ζητήματα, ὅπως λ.χ. ὁ Ἰωαννίνων Σωφρόνιος πού φρόντισε νὰ πραγματοποιηθῆ τὸν Αὐγουστο τοῦ 1875 τὸ Α΄ συνέδριο τῶν δασκάλων τῆς Ἑπείρου. Στὸ συνέδριο αὐτὸ συζητήθηκαν διεξοδικὰ οἱ νέες μέθοδοι διδασκαλίας καὶ χωρίστηκαν τὰ σχολεῖα σὲ 3 κατηγορίες: 1) στὰ προκαταρκτικὰ δημοτικὰ σχολεῖα, 2) στὰ ἑλληνικὰ δημοτικὰ σχολεῖα, καὶ 3) στὰ κεντρικὰ δημοτικὰ σχολεῖα. Ἐπίσης, τότε συντάχθηκαν νέα προγράμματα μαθημάτων καὶ καθορίστηκαν τὰ σχολικὰ βιβλία. Τὰ πορίσματα τῶν ἐργασιῶν τοῦ συνεδρίου αὐτοῦ δημοσιεύθηκαν τὸν ἴδιο χρόνο σὲ χωριστὸ τόμο⁴⁰.

Κατὰ τὴν τελευταία δεκαετία πρὶν ἀπὸ τὸ Συνέδριο τοῦ Βερολίνου πολλαπλασιάστηκε καὶ στὸ βιλαέτι Ἰωαννίνων ἡ ἵδρυση τουρκικῶν σχολείων, κατώτερης καὶ μέσης βαθμίδας, τὰ ὁποῖα ἐνισχύονταν ἀπὸ τὴν τουρκικὴ κυβέρνηση. Τότε συστήθηκαν στὰ Γιάννινα ἓνα τουρκικὸ σχολεῖο ἀρρένων καὶ ἓνα θηλέων. Ἐπίσης, ἀπὸ τὸν Ὀκτώβριο τοῦ 1869, ἄρχισαν νὰ λειτουργοῦν στὰ Γιάννινα καὶ τὸ Ἀργυρόκαστρο ὀθωμανικὰ λύκεια, γιὰ τὴ διδασκαλία τῆς τουρκικῆς γλώσσας στὰ χριστιανόπουλα. Ἡ ἵδρυση τῶν λυκείων ἔγινε ἀπαραίτητη ὕστερα ἀπὸ τὴν ὑποχρεωτικὴ εἰσαγωγή τῆς τουρκικῆς στὰ ἑλληνικὰ σχολεῖα ἀπὸ τὸ 1869. Παρ' ὅλα αὐτὰ ὅμως ἡ διδασκαλία τῆς τουρκικῆς στὴν Ζωσιμαία Σχολὴ ἄρχισε μόλις τὸ 1876⁴¹.

Ἄλλη ἀξιόλογη ἐνέργεια τῆς διοίκησης τοῦ βιλαετιοῦ, κατὰ τὴν ἐποχὴ αὐτὴ, σχετικὴ μὲ τὴν ἐκπαίδευση, ὑπῆρξε ἡ ἵδρυση τῶν Τεχνικῶν Σχολῶν, πού ἤδη ἀναφέραμε. Τὸ ἴδρυμα αὐτὸ, πού ἄρχισε νὰ λειτουργῆ τὸν Ἰούλιο τοῦ 1872, περιλάμβανε τρία τμήματα: ραπτικῆς, ὑποδηματοποιίας καὶ ξυλουργικῆς. Ἡ φοίτηση ἦταν τετραετής καὶ οἱ πρῶτοι μαθητές του 37 (20 ὀθωμανοὶ, 12 χριστιανοὶ καὶ 5 ἰσραηλίτες), ἡλικίας 12-14 ἐτῶν. Ἡ σχολὴ

39) Βλ. Χασιώτου, ὀ.π., σ. 19-27. *Ι. Λαμπρίδου*, Ἑπειρωτικὰ μελετήματα, τεῦχον 8ον, Ζαγοριακά, μέρος πρῶτον, Ἀθῆναι 1889, σ. 55.

40) Ὁ τίτλος τοῦ βιβλίου αὐτοῦ εἶναι: «Προγράμματα καὶ κατάλογος διδακτικῶν βιβλίων κατὰ τὴν Α΄ Σύνοδον τῶν ἐν Ἑπιρῶν διδασκάλων τοῦ ἔτους 1875, ἐν Κερκύρα, τυπογραφεῖον «Ἀθηνᾶ» Ἀρσενίου Κάου 1875».

41) Βλ. *Σαλαμάγκα*, Καθὼς χάραξε ἡ λευτεριά, σ. 25,56,58.



ὁμως αὐτή ἐκλείσει ἔπειτα ἀπό σύντομο χρονικό διάστημα, γιά λόγους πού δέν εἶναι ἀπόλυτα γνωστοί⁴².

Ἀπό ἐλληνικῆς πλευρᾶς πρέπει νά μνημονευθοῦν δύο ἀκόμη γεγονότα: 1) ἡ ἴδρυση ἱερατικῆς σχολῆς στό Νησί τῶν Ἰωαννίνων, ἡ ὁποία ἄρχισε νά λειτουργῆ στίς 11 Νοεμβρίου 1872⁴³, καί 2) ἡ ἴδρυση καί ἡ ἔναρξη τῆς λειτουργίας ἀπό τό 1874 τῶν Ζωγραφείων Διδασκαλείων στό Κεστοράτι τῆς Βορείου Ἡπείρου, μέ σκοπό τήν ἐκπαίδευση Ἡπειρωτῶν δασκάλων.

Πρέπει ἀκόμη νά ἀναφερθῆ καί ἡ ἴδρυση ἀπό τούς Ἰταλούς στίς 20 Ἰουλίου 1877 «Σχολῆς τῆς ἰταλικῆς παροικίας» στά Γιάννινα. Τό σχολεῖο αὐτό ἦταν περισσότερο προπαγανδιστικό, παρά ἀποτέλεσμα ἀναγκῶν πού ὑπῆρχαν πραγματικά⁴⁴. Στά κατοπινά χρόνια ἡ ἰταλική προπαγάνδα θά δραστηριοποιηθῆ ἀκόμη περισσότερο στήν Ἡπειρο καί θά ἰδρυθοῦν στά Γιάννινα δύο ἰταλικά δημοτικά σχολεῖα καί μιά ἐπαγγελματική σχολή⁴⁵.

* * *

ΣΤ) Ἐκκλησία - Εὐποῖα: Ἡ Ἐκκλησία, μέ τή δράση τῆς ὁποίας ἦταν στενά δεμένη καί ἡ ἀνάπτυξη τῆς παιδείας στό βιλαέτι Ἰωαννίνων, ἀγωνίστηκε καί κατά τήν περίοδο πού ἐξετάζουμε νά μετριάσῃ τά δεινά τῆς δουλείας τῶν χριστιανῶν τῆς περιοχῆς. Ἰδιαίτερα δύσκολο ἦταν τό ἔργο τῆς στίς περιοχές, ὅπου πλεόναζε τό μουσουλμανικό στοιχεῖο, στίς βόρειες λ.χ. ἐπαρχίες τοῦ βιλαετιοῦ. Ἡ βίαια πολλές φορές δράση τοῦ στοιχείου αὐτοῦ ἐναντίον τῶν χριστιανῶν ἀπαιτοῦσε καί τήν ἀντίδραση ἄξιων μητροπολιτῶν, γεγονός πού δέν συνέβαινε πάντοτε.

Ἀπό τό τέλος τοῦ Κριμαϊκοῦ πολέμου ὡς τό Βερολίνεο Συνέδριο δέν σημειώνονται ἀξιόλογες μεταβολές στή διοικητική μορφή τῶν μητροπόλεων τῆς περιοχῆς. Οἱ πιά σημαντικές ἀπό αὐτές εἶναι: 1) Τόν Μάιο τοῦ 1863 οἱ ἐπαρχίες Βελλᾶς καί Κονίτσης, πού στά 1842 εἶχαν συνενωθῆ μέ τή μητρόπολη Ἰωαννίνων μέ τόν τίτλο «μητρόπολις Ἰωαννίνων καί Βελλᾶς», ἀποσπᾶστηκαν ἀπό αὐτήν καί ἀποτέλεσαν τήν ἐπισκοπή Βελλᾶς καί Κονίτσης, μέ ὑπαγωγή τῆς στή μητρόπολη Ἰωαννίνων⁴⁶. 2) Ἡ ἐξαρχία

42) Σύμφωνα μέ μιά ἄποψη τό κλείσιμο τῶν Τεχνικῶν Σχολῶν ἐγινε ἔπειτα ἀπό ἀπαίτηση τοῦ Αὐστριακοῦ προξένου Ἰωαννίνων, ἐπειδή ἀπό τήν ἀνάπτυξη τῶν τμημάτων τους κινδύνευε ἡ εἰσαγωγή τῶν ἀγγειοπλαστικῶν προϊόντων τῆς Τσεχοσλοβακίας στήν Ἡπειρο. Ἄλλες πάλι πληροφορίες ἀναφέρουν ὅτι τό σχολεῖο τό πυρπόλησαν οἱ ἴδιοι οἱ κάτοικοι τῶν Ἰωαννίνων (βλ. Σαλαμάγκα, ὁ.π., σ. 13).

43) Σαλαμάγκα, ὁ.π., σ. 56.

44) Ὡ.π., σ. 63.

45) Βλ. Ἄντ. Γ. Καρτάλη, Ἡ ἰταλική πολιτική ἐν Ἀλβανία καί τοῖς Βαλκανίοις, Ἀθήναι 1914, σ. 26.

46) Βλ. Μητροπολίτου Σάρδεων Γερμανοῦ, Ἐπισκοπικοί κατάλογοι τῶν ἐν Ἡπείρῳ καί Ἀλβανία ἐπαρχιῶν τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως», Ἡπειρωτικά Χρονικά» τ. 12 (1937) σ. 19,25.



Γηρομερίου ενώθηκε μέ τήν ἐπισκοπή Παραμυθιάς τόν 'Ιούνιο τοῦ 1863⁴⁷, καί 3) ἡ μητρόπολη Πωγωνιανῆς διαλύθηκε τόν Μάιο τοῦ 1863 καί τά τμήματά της συγχωνεύθηκαν στίς γειτονικές ἐπαρχίες Κοριτσᾶς καί Βελλᾶς⁴⁸.

Οἱ πιά ἀξιόλογοι ἱεράρχες κατά τήν περίοδο αὐτή ὑπῆρξαν: 1) ὁ Σεραφεῖμ Ξενόπουλος στή μητρόπολη Ἄρτας (1864-1894), 2) ὁ Σωφρόνιος Χρηστίδης στή μητρόπολη 'Ιωαννίνων (α' ἀρχιερατεία 1869-1889) καί 3) ὁ Ἄνθιμος Ἀλεξούδης στή μητρόπολη Βελεγράδων (1855-1887).

Μέ τό ρόλο τῆς Ἐκκλησίας συνδέεται ἄμεσα καί ἡ παράδοση γιά τήν κοινωνική λειτουργία τῆς εὐποιίας, πού εἶχε δημιουργηθῆ στήν Ἡπειρο ἀπό τόν 17ον αἰώνα καί πού συνεχίστηκε καί κατά τήν περίοδο πού ἐξετάζουμε. Ἔτσι, κοντά στά παλιά κληροδοτήματα τῶν γνωστῶν μεγάλων εὐεργετῶν (ἀδελφῶν Ζωσιμᾶ, Σίνα, Ἀρσάκη, Δομπόλη καί ἄλλων) προστέθηκαν καί νέα. Ἡ διαχείριση ὄλων αὐτῶν τῶν κληροδοτημάτων, πού κάλυπταν, κατά κύριο λόγο, ἐκπαιδευτικές ἀνάγκες, ἀλλά ἐξυπηρετοῦσαν, ἀρκετές φορές, καί ἄλλους κοινωνικούς σκοπούς, γινόταν πάντοτε μέ τήν ἐποπτεία τῶν μητροπόλεων.

Θά ἀπαιτοῦσε πολύ χρόνο καί ἡ ἀπαρίθμηση μόνον ὄλων τῶν κληροδοτημάτων, γι' αὐτό καί περιοριζόμαστε νά δώσουμε μιά γενική εἰκόνα, στηριζόμενοι στό ἔργο «Ἡπειρωτικά Ἀγαθοεργήματα» (ἔκδοση 1880) τοῦ γνωστοῦ Ἡπειρώτη ἱστοριογράφου Ι. Λαμπρίδη⁴⁹, ἀπό τό ὁποῖο σταχυολογοῦμε καί μερικά παραδείγματα.

Καί πρῶτα ἀπ' ὅλα πρέπει νά τονίσουμε ὅτι σημαντικός παράγοντας γιά τήν ἀνάπτυξη τῆς παιδείας στήν Ἡπειρο ἦταν οἱ μονές της, πολλές ἀπό τίς ὁποῖες διατηροῦσαν ἢ βοηθοῦσαν μέ τίς προσόδους των σχολεῖα. Ἡ δράση αὐτή τῶν μονῶν ἐντάθηκε μετά τά μέσα τοῦ 19ου αἰώνα⁵⁰, ὅταν οἱ κατά τόπους μητροπολίτες πῆραν στά χέρια τους τή διαχείριση ἀπό τούς ἡγουμένους, πολλοί ἀπό τούς ὁποίους διέθεταν ὡς τότε μέ πρόχειρο τρόπο τά ἔσοδα.

Μιά ἀπό τίς πιά ἀξιόλογες συνεισφορές κατά τήν περίοδο αὐτή ὑπῆρξε τῶν μονῶν Ἐλεούσης καί Μεταμορφώσεως τοῦ Νησιοῦ τῶν Ἰωαννίνων πού τό 1871 διέθεσαν 1.000 λίρες γιά τήν ἴδρυση τῆς ἱερατικῆς σχολῆς, τήν ὁποία προικοδότησαν καί μέ 20.000 γρόσια τό χρόνο γιά τή λειτουργία της⁵¹. Γιά τή συντήρηση ἐπίσης τῆς σχολῆς ἄρχισαν ἀπό τό 1872 νά προσφέρουν συνδρομές ὁ Χρηστάκης Ζωγράφος, οἱ ἐκτελεστές τῆς διαθήκης

47) Ὁ.π., σ. 32, 44.

48) Ὁ.π., σ. 89,95.

49) Βλ. Ι. Λαμπρίδου, Περὶ τῶν ἐν Ἡπειρῷ Ἀγαθοεργημάτων, μέρη α' καί β', Ἀθῆναι 1880.

50) Λαμπρίδου, ὁ.π., μέρος α', σ. 41.

51) Ὁ.π., σ. 47-48.



τῆς Ἐλισάβετ Καστρισία, ὁ Ι. Λαμπρίδης, ὁ ἐπίσκοπος Παραμυθιάς Ἄνθιμος Τσάτσος καί ἄλλοι⁵². Ἡ μόνῃ Ἐλεούσης, ἀπό τὰ μέσα τοῦ 19ου αἰώνα ὡς τό 1876, πρόσφερε πολλά ἀκόμη γιά τίς ἐκπαιδευτικές ἀνάγκες τῆς περιοχῆς. Ἐνδεικτικά ἀναφέρουμε μόνο τίς ἐνισχύσεις τῆς γιά τή λειτουργία τῶν σχολείων τῶν χωριῶν Ψήνας (1865-1870), Περάματος (1869 καί ἐξῆς) καί Βελτσιόστας (1872 καί ἐξῆς).

Ἐκτός ἀπό τό παραπάνω παράδειγμα, θά μπορούσε κανεῖς νά μνημονεύσῃ τὰ ὀνόματα 50 τουλάχιστον ἀκόμη μοναστηριῶν τῆς Ἠπείρου, πού πρόσφεραν χρήματα γιά ἐκπαιδευτικούς σκοπούς⁵³.

Παράλληλα μέ τὰ μοναστήρια ὑπῆρχαν καί πολλές ἐκκλησίες πού ἐπιχορηγοῦσαν σχολεῖα τήν περίοδο αὐτή σέ ὀλόκληρη τήν Ἠπειρο. Στή μητρόπολη Ἰωαννίνων ἀναφέρονται 56 τέτοιες ἐκκλησίες, στήν ἐπισκοπή Παραμυθιάς 30, στήν ἐπισκοπή Βελλᾶς 36 καί στή μητρόπολη Δρυϊνουπόλεως 6 ἐκκλησίες⁵⁴.

Γιά τή συντήρηση τῶν σχολείων καί τήν ἴδρυση νέων σημαντικά ποσά πρόσφεραν καί πολλές κοινότητες τῆς Ἠπείρου, οἱ ὁποῖες συχνά ἀναλάμβαναν καί ὀλόκληρο τό βᾶρος τῆς δαπάνης. Τό 1876, στή μητροπολιτική ἐπαρχία Ἰωαννίνων ἀναφέρεται ἡ συνεισφορά 78 κοινοτήτων (22 στό τμήμα Κουρέντων, 11 στό τμήμα Μαλακασίου, 21 στό τμήμα Τζουμέρκων καί 24 στό τμήμα Τσαρκοβίστας)⁵⁵. Στήν ἐπισκοπή Βελλᾶς ἀναφέρονται 47 κοινότητες (τμήμα Κονίτσης 17, Κουρέντων 10 καί Πωγωνιανῆς 10)⁵⁶· στήν ἐπισκοπή Παραμυθιάς 28 (Παραμυθιάς 7, Δελβίνου 4, Πάργας 4, Μαργαριτίου 4 καί Φιλιατῶν 9)⁵⁷, καί στήν ἐξαρχία Γηρομερίου 6 κοινότητες. Ἀνάλογη ἦταν καί ἡ συνεισφορά πολλῶν κοινοτήτων τῶν ἄλλων μητροπολιτικῶν ἐπαρχιῶν, πού στό σύνολό τους φθάνουν τίς 200⁵⁸.

Ἐνας ἀκόμη σημαντικός παράγοντας εὐποιᾶς ἦταν καί ἡ συμβολή τῶν Ἀδελφοτήτων, πού τήν ἐποχὴ αὐτή ἄρχισαν νά πολλαπλασιάζονται καί νά δραστηριοποιοῦνται στίς παροικίες τῶν ἀπόδημων Ἠπειρωτῶν. Τέτοιες ἀδελφότητες ἀναφέρονται: τῆς Δοβρᾶς Ζαγορίου, πού συστήθηκε στά 1874 στήν Δυτική Θράκη, τοῦ Φλαμπουραρίου καί τοῦ Δρεστενίκου Ζαγορίου, τοῦ Βιτισκοῦ Ζαγορίου (συστήθηκε τό 1873 στήν Σερβία), τῆς Βήσσανης Πωγωνίου (τό 1873 στήν Κωνσταντινούπολη), τοῦ Πάπιγκου Ζαγορίου (στό Τούρνου-Σεβερὶν) καί ἄλλες⁵⁹. Μαζί μέ τίς Ἀδελφότητες

52) Βλ. δ.π., σ. 49-50.

53) Βλ. δ.π., σ. 52-72.

54) Βλ. δ.π., σ. 129,132,133,136,140.

55) Ὅ.π., σ. 145.

56) Ὅ.π., σ. 149.

57) Ὅ.π., σ. 153.

58) Ὅ.π., σ. 164.

59) Ὅ.π., σ. 149,151-152.



σημαντική βοήθεια πρόσφεραν στην ανάπτυξη της παιδείας και οί γνωστοί μεγάλοι Φιλεκπαιδευτικοί σύλλογοι του ἐλεύθερου καί ὑπόδουλου Ἑλληνισμοῦ, ὅπως ὁ «Ἑλληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως», πού ἔδειξε ιδιαίτερο ἐνδιαφέρον γιά τήν περιοχή Μαργαριτίου, ὁ «Σύλλογος πρὸς διάδοσιν τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων» τῶν Ἀθηνῶν, καί ὁ «Ἑπειρωτικός Φιλεκπαιδευτικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως», πού ἐνίσχυσε μέ σημαντικά ποσά ὅλα σχεδόν τά σχολεῖα τῶν μητροπόλεων καί ἐπισκοπῶν τῆς Ἑπείρου⁶⁰.

Τό μεγαλύτερο ὅμως μέρος τῶν χρημάτων, πού διαθέτονταν γιά τήν προαγωγή τῆς παιδείας καί γενικότερα τῆς ζωῆς στίς ἑλληνικές κοινότητες τῆς Ἑπείρου, προέρχονταν ἀπό τίς δωρεές καί τά κληροδοτήματα τῶν μεγάλων εὐεργετῶν, ἀλλά καί ἀπό τίς μεγαλύτερες ἢ μικρότερες συνεισφορές χιλιάδων ἄλλων ἐπώνυμων ἢ ἀνώνυμων Ἑπειρωτῶν. Ἀπό τοὺς μεγάλους εὐεργέτες, πού συνέχισαν τήν παράδοση τῶν παλαιότερων, πρέπει νά μνημονεύσουμε ιδιαίτερα τόν Χρηστάκη Ζωγράφο, ὁ ὁποῖος ἀπό τό 1869 ἄρχισε νά ξοδεύη σημαντικά ποσά γιά νά ἰδρύσῃ στήν ιδιαίτερη πατρίδα του, τό Κεστοράτι τῆς Λιντζουριάς, ἑλληνικό καί δημοτικό σχολεῖο ἀρρένων καί παρθεναγωγεῖο, καθώς καί γιά κοινωφελῆ ἔργα. Μέ δαπάνες του ἐπίσης ἰδρύθηκαν καί ἄρχισαν νά λειτουργοῦν ἐκεῖ τό 1874 τά Ζωγράφεια Διδασκαλεῖα γιά τήν κατάρτιση δασκάλων ἀπό ὅλη τήν Ἑπειρο στή νέα παιδαγωγικά συστήματα⁶¹.

Ἄλλοι ἀξιόλογοι δωρητές τῆς ἐποχῆς αὐτῆς εἶναι οἱ: Ἀγγελική Παπάζογλου, Μιχ. Παραμυθιώτης, Γεώργιος Σταύρου, Δημ. Φιλίτης, Ἰωάννης Λούλης, Γ. Σουλιώτης, Ἀναστ. Τσούφλης, Δημ. Ἀναγνωστόπουλος, Κων. Γεροστάθης, Σπυρ. Ξυνός, Κων. καί Νικ. Δούρβαρης, Εὐάγγελος Ζάππας, Δημ. Δήμου, Γ. Ἀβέρωφ, Στέργιος Μπότσαρης, Ἑλ. Τοσίτσα κ.λ.⁶² Ὅμως κοντά στά μεγάλα ποσά τῶν παραπάνω εὐεργετῶν ὑψώνεται ἐπιβλητική καί ἡ προσφορά τῶν μικρῶν δωρητῶν. Προκαλεῖ πραγματικά συγκίνηση ἡ τελευταία θέληση πολλῶν ἄσημων καί φτωχῶν ἀνθρώπων πού ἄφηναν, ὅ,τι εἶχαν ἀπό τό ὑστέρημά τους γιά τήν προκοπή τῆς κοινότητος.

* * *

Ζ) Κοινωνική καί πνευματική ζωή: Τό εἶδος τῆς ζωῆς στό βιλαέτι Ἰωαννίνων τό προσδιόριζε τήν ἐποχή αὐτή (ὅπως καί σέ ὅλη τήν περίοδο τῆς

60) Ὡ.π., σ. 166-168.

61) Ὡ.π., σ. 105.

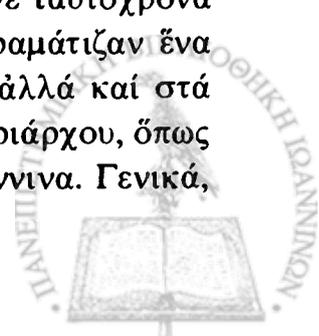
62) Βλ. ἀναλυτικά στοῦ *Λαμπρίδου*, ὀ.π., μέρος β', σ. 12,35,36,37,59,61,73,77,78,79,100, 128,129-130,131,135,137-138,139,160,171,187,189,193,200 κ.ἐξ., 205-209,210,211,217,220,259,260 κ.ἐξ.



τουρκοκρατίας) ή κοινωνική δομή που κυριαρχούσε στους δυνάστες και στους υπόδουλους. Δέσμιοι τῶν ἀναχρονιστικῶν μορφῶν τοῦ φεουδαρχικοῦ συστήματος καί τῶν θρησκευτικῶν τους προλήψεων οἱ πρῶτοι, κυλοῦσαν στήν τροχιά τοῦ καθιερωμένου τρόπου ζωῆς. Οἱ δεύτεροι, οἱ υπόδουλοι, σέ ὅσες περιοχές δέν βάραινε ἀσφυκτικά ἡ δουλεία, προσπαθοῦσαν νά ὀργανώσουν μορφές ζωῆς ἀνάλογες μέ τήν παράδοση πού τοῖς συνόδευε, τίς οἰκονομικές δυνατότητες πού ὑπῆρχαν, καί τήν ἀτμόσφαιρα πού δημιουργοῦσε ἡ κατάσταση τῆς ἐκπαίδευσης σέ κάθε περιοχή. Ἔτσι, στίς βόρειες περιοχές τοῦ βιλαετιοῦ, καθώς καί στό χῶρο τῆς σημερινῆς Θεσπρωτίας, ὅπου πλειοψηφοῦσε τό ἀλβανικό μουσουλμανικό στοιχείο, ἡ ζωή προσαρμοζόταν στίς συνθῆκες πού δημιουργοῦσε ἡ θέληση τοῦ κυριάρχου. Καί δέν ὑπῆρχαν ἐκεῖ κοινωνικές ἐξελίξεις, ἐκτός ἀπό τίς βόρειες ἐπαρχίες τῆς Ἡπείρου, στίς ὁποῖες τό ἐλληνικό στοιχείο, μέ τήν οἰκονομική του ἀκμή καί τήν πολιτιστική καί πνευματική του παράδοση, ἐπέβαλε τήν παρουσία του ἀκόμη καί στό δυνάστη. Ἀντίθετα, στίς νότιες περιοχές τοῦ βιλαετιοῦ, στά σαντζάκια Ἰωαννίνων, Ἄρτας καί Πρέβεζας, ἡ συντριπτική ὑπεροχή τοῦ ἐλληνικοῦ στοιχείου ὑποχρέωνε καί τοῦς Τούρκους νά τό παρακολουθήσουν στήν κοινωνική καί πολιτιστική ἀνέλιξη, ὅσο βέβαια τό ἐπέτρεπαν οἱ ἀποτρεπτικές δεσμεύσεις τῆς θρησκείας των.

Καί στά τρία σαντζάκια, πού μνημονεύσαμε ἤδη, ὡς ἀποτέλεσμα τῆς οἰκονομικῆς ἀνθησης πόλεων καί ἐπαρχιῶν, σημειώνονται κατά τήν ἐποχή αὐτή ἀξιόλογες πνευματικές δραστηριότητες καί κοινωνικές ζυμώσεις. Ἰδιαίτερα στό σαντζάκι Ἰωαννίνων τό ἐπίπεδο ζωῆς πολλῶν περιοχῶν του (Ζαγόρι, Πωγώνι, Κόνιτσα, Μέτσοβο καί ἄλλα) ἀνεβαίνει ὀλοένα, ἐξ αἰτίας τῆς παράδοσης πού ἐξελισσεται καί τοῦ πλούτου πού εἰσρέει ἀπό τοῦς ξενιτεμένους. Πάντως, ἀπό τίς πόλεις τοῦ βιλαετιοῦ ἡ πρωτεύουσα ἦταν ἐκείνη πού προπορευόταν σέ ὅλες τίς ἐκδηλώσεις τῆς ζωῆς: στήν ἐκπαίδευση, στήν πνευματική καί πολιτιστική κίνηση, στήν κοινωνική εὐποιΐα, στήν ὀργάνωση τῆς ἐργασίας πού ἐκφραζόταν μέ τίς συντεχνίες, στή διακίνηση τῶν ἰδεῶν πού ἔρχονταν ἀπό τήν Εὐρώπη κ.λ. Γι' αὐτό καί θά ἀναφερθοῦμε σέ μερικές ἀπό τίς ἐκδηλώσεις αὐτές, ὅπως παρουσιάζονται στά Γιάννινα καί οἱ ὁποῖες ἀποτελοῦσαν τό παράδειγμα μίμησης καί γιά τίς ἄλλες περιοχές τοῦ βιλαετιοῦ.

Ἡ ἐργασία στά Γιάννινα, ὅπως συνέβαινε καί σέ πολλές ἄλλες περιοχές τοῦ υπόδουλου Ἑλληνισμοῦ, ἦταν ὀργανωμένη κατά συντεχνίες, τά «ἰσνάφια». Ὁ ὅρος αὐτός εἶχε πλατύτερη ἔννοια καί σήμαινε ταυτόχρονα καί εἰδικότερες κοινωνικές καί πολιτικές ὁμάδες, πού διαδραμάτιζαν ἕνα σημαντικό ρόλο ὄχι μόνο στήν τρέχουσα ζωή τῆς πόλης, ἀλλά καί στά πλαίσια τῆς ἀντίθεσης τῶν ραγιαδῶν ἀπέναντι στή βία τοῦ κυριάρχου, ὅπως ἀποδεικνύεται ἀπό μερικά ἐπεισόδια πού συνέβησαν στά Γιάννινα. Γενικά,



πρέπει νά ποῦμε ὅτι οἱ συντεχνίες πρωτοστατοῦσαν πάντοτε σέ κάθε εἶδους ἐθνική ἐκδήλωση⁶³.

Στόν τομέα τῆς πνευματικῆς ζωῆς ἀξιόλογο γεγονός γιά τήν Ἑπειρωτική πρωτεύουσα ὑπῆρξε ἡ ἴδρυση ἑνός τυπογραφείου ἀπό τόν διακεκριμένο δάσκαλο Ἀναστάσιο Σακελλάριο⁶⁴. Στό μικρό διάστημα τῆς λειτουργίας του (1862-1863) τυπώθηκαν στό τυπογραφεῖο αὐτό 8 σχολικά βιβλία, καθώς καί δύο ἐργασίες τοῦ Π. Ἀραβαντινοῦ, ἡ «Περί Δωδώνης» καί μιά συλλογή παροιμιῶν. Ὄταν σταμάτησε ἡ λειτουργία τοῦ τυπογραφείου, εἶχε ἀρχίσει νά τυπώνεται ἕνα ἄλλο βιβλίο τοῦ Ἀραβαντινοῦ, ἡ «Ἐθιμογραφία τῆς Ἠπείρου», καί εἶχε προγραμματιστῆ ἡ ἔκδοση τεσσάρων ἀκόμη ἔργων τοῦ ἴδιου συγγραφέα⁶⁵.

Πολλά ἐπίσης πρόσφερε στή δημιουργία πνευματικῆς κίνησης καί ἡ ἔκδοση ἡμερολογίων καί περιοδικῶν. Τέτοια ἔντυπα ἦταν ἡ «Καραβίδα», πού ἐκδόθηκε τό 1873-74, καί ἡ «Ἡπειρος» τῆς ἴδιας ἐποχῆς. Ἐκδότης τῆς «Καραβίδας» ἦταν ὁ Κων. Ἀραβαντινός, ἕνας ἀπό τούς γιούς τοῦ Παν. Ἀραβαντινοῦ, συντάκτης τοῦ ὑπομνήματος τοῦ 1878 γιά τήν πόλη τῶν Ἰωαννίνων, πού ἤδη ἀναφέραμε⁶⁶. Ἡ «Καραβίδα» συνδύαζε τούς πνευματικούς στόχους μέ τόν ἀπαραίτητο ἔλεγχο πού πρέπει νά ἀσκήται σέ μιά ὀργανωμένη κοινότητα, ὅπως ἦταν ἡ κοινότητα τῶν Ἰωαννίνων. Ὡς μέσο γιά τή διεξαγωγή τοῦ ἐλέγχου αὐτοῦ χρησιμοποιοῦσε τή σάτιρα, τήν ὀξύτατη πολλές φορές σάτιρα, γιά κάθε θέμα πού ἀπασχολοῦσε τήν κοινότητα καί τούς φορεῖς τῆς ἐξουσίας - ὄχι βέβαια τῆς τουρκικῆς, γιατί αὐτό θά ἦταν ἐπικίνδυνο - ἀλλά τῆς κοινοτικῆς (μητροπολίτης, Ἐλέη, Ζωσιμαία Σχολή καί καθηγητές της, κοινωνία τῶν Ἰωαννίνων κ.λ.)⁶⁷.

Τέλος, δέν εἶναι ἄσχετη μέ τήν πνευματική κίνηση τῆς περιόδου αὐτῆς καί ἡ ἑναρξη τῶν ἐκδόσεων τῶν ἔργων τοῦ Ἠπειρώτη ιστοριογράφου Ἰωάννη Λαμπρίδη, πού συνεχίστηκαν μέ γοργό ρυθμό καί σχεδόν ὀλοκληρώθηκαν κατά τή δεκαετία 1880-1890.

Ἐκτός ἀπό τίς ἐκδόσεις τά πνευματικά ἐνδιαφέροντα τῶν Γιαννωτῶν ἐκδηλώθηκαν καί μέ ἄλλους τρόπους. Ἔτσι, τό 1870-1871 ἰδρύθηκαν στά Γιάννινα δύο λέσχες, ἡ «Ὁμόνοια» καί ἡ «Πρόοδος», στίς ὁποῖες λόγιοι

63) Βλ. γενικά Δημ. Σαλαμάγκα, Τά ἰσνάφια καί τά ἐπαγγέλματα ἐπί τουρκοκρατίας στά Γιάννινα, «Ἡπειρωτική Ἔστια» τ. 8(1959), σ. 136-141, 214-218, 311-315, 387-396, 482-486, 563-570, 698.

64) Βλ. Στ. Μπέττη, Τό Ἡπειρωτικό τυπογραφεῖο «Ἡ Δωδώνη» καί οἱ ἐκδόσεις του, «Ἡπειρωτικό Ἡμερολόγιο» τ. 3(1981) σ. 352.

65) Βλ. δ.π., σ. 353, ὅπου ἀναγράφονται καί οἱ τίτλοι τῶν πρὸς ἔκδοση ἔργων τοῦ Ἀραβαντινοῦ.

66) Βλ. Τσιρπανλῆ, δ.π., σ. 15.

67) Βλ. Χρ. Ι. Σούλη, Ἡ ἔκθεσις τοῦ Ἡπειρωτικοῦ τύπου, «Ἡ Δωδώνη» τ. Α (1931-1932) σ. 280.



καί ἐπιστήμονες τῆς ἐποχῆς ἀγωνίζονταν νά δημιουργήσουν συνθήκες πρόσφορες γιά ἀνθηση μιᾶς πνευματικῆς ζωῆς στόν τόπο. Οἱ πιά ἀξιόλογοι ἀπό αὐτούς ἦταν οἱ Ἰωάννης Λαμπρίδης, Δ. Μελίρυτος, Μ. Οἰκονόμου καί ἄλλοι⁶⁸. Ἡ πιά σημαντική ἀπό τίς λέσχες ἦταν ἡ «Πρόοδος». Οἱ σκοποὶ τῆς, ὅπως ἀναπτύχθηκαν κατά τήν ἐναρκτήρια συγκέντρωση τῆς 10ης Ἰανουαρίου 1872 (μέ ὁμιλητή τόν ὀνομαστό καθηγητή καί γυμνασιάρχη κατόπιν τῆς Ζωσιμαίας Σχολῆς Σ. Μανάρη) ἦταν ἡ ἴδρυση ἀναγνωστηρίου καί βιβλιοθήκης, καί ἡ ὀργάνωση διαλέξεων. Παρά τίς ἀντιδράσεις, πού παρατηρήθηκαν⁶⁹, οἱ σκοποὶ αὐτοὶ πραγματοποιήθηκαν. Τό ἀναγνωστήριο λειτούργησε καί ἦταν μάλιστα ἐφοδιασμένο καί μέ πολλές ἐφημερίδες (18 ἑλληνικές, 4 γαλλικές καί 1 ἰταλική), καί οἱ διαλέξεις ὀργανώνονταν συχνά μέ θέματα γύρω ἀπό τήν ἱστορία, ἰατρική, φιλολογία, χημεία, γεωλογία καί ἄλλα⁷⁰. Ἀκόμη καί προοδευτικοὶ Τοῦρκοι χρησιμοποίησαν τό βῆμα τῆς λέσχης αὐτῆς⁷¹, τῆς ὁποίας ὅμως ἡ δημιουργική δράση δέν φαίνεται νά κράτησε καί πολλά χρόνια, μιά καί τό ἀναγνωστήριό τῆς ἔπαυσε νά λειτουργεῖ κατά τά τέλη τοῦ 1876⁷².

Ἀλλά καί ἔξω ἀπό τό χῶρο τῶν λεσχῶν παρατηρεῖται τήν ἴδια ἐποχή μιά δραστηριότητα πού σχετίζεται μέ τήν ἐκλαϊκευση ἐπιστημονικῶν γνώσεων. Ἔτσι, π.χ. τό 1872 ὁ γιατρός Γ. Τσιγαράς διδάσκει «Μαιευτική» στό νοσοκομεῖο κοντά στόν Ἅγιο Νικόλαο, ὅπως προηγουμένως ἔκανε γιά ἀρκετά χρόνια ὁ Ἀδάμ Γοργίδας ἀπό τό Σκαμνέλι τοῦ Ζαγορίου πού εἶχε ὀργανώσει στό σπίτι του πρακτική ἰατρική σχολή καί δίδασκε Φαρμακολογία καί Παθολογία⁷³.

* * *

Ἐπίλογος: Προσπαθήσαμε νά δώσουμε μιά γενική εἰκόνα τῆς κατάστασης πού ἐπικρατοῦσε στήν Ἠπειρο τήν ἐποχή τοῦ κρίσιμου γιά τίς τύχες τοῦ ὑπόδουλου Ἑλληνισμοῦ Βερολινεῖου Συνεδρίου. Ἀπό τή σύντομη

68) Βλ. Σούλη, ὀ.π., σ. 276, καί Σαλαμάγκα, ὀ.π., σ. 54 κ.ἐξ. Ὁ Σαλαμάγκας τοποθετεῖ τήν ἴδρυση τῆς Λέσχης τόν Δεκέμβριο τοῦ 1871, ἐνῶ ὁ Σούλης τό 1870. Ἡ ἄποψη τοῦ Σαλαμάγκα πρέπει νά εἶναι σωστή, γιὰτί ἀντλεῖ τίς πληροφορίες του ἀπό τήν ἐπίσημη ἐφημερίδα τοῦ βλαετιοῦ.

69) Βλ. Σαλαμάγκα, ὀ.π., σ. 55.

70) Σαλαμάγκα, ὀ.π., σ. 55. Στίς 12 Μαΐου 1873 δημοσιεύονταν στήν Ἐφημερίδα «Γιάνγια - Ἰωάννινα» ἡ εἶδηση ὅτι «ὁ διδάκτωρ τῆς ἰατρικῆς κύριος Ἰωάννης Τσέτσικας θά διδάξη γεωλογίαν... περί σεισμῶν καί ἠφαιστειῶν». Ἦταν ἓνα θέμα καί τότε ἐπικέντρο, φαίνεται, ὅπως καί σήμερα.

71) Στίς 20 Ἰανουαρίου 1872 μίλησε στά τουρκικά ὁ Ζουλφικάρ μπέης μέ θέμα «Περί λέσχης καί τῶν ὠφελειῶν αὐτῆς».

72) Σαλαμάγκα, ὀ.π., σ. 56. Τό κενό τοῦ ἀναγνωστηρίου κάλυψε τόν ἴδιο χρόνο ὁ Πέρσης Χαλήλ πού σέ ὠραῖο καί εὐρύχωρο σπίτι κοντά στό διοικητήριό εἶχε ἰδρύσει ἀναγνωστήριο.

73) Βλ. Λαμπρίδου, Ζαγοριακά, μέρος α', σ. 58.



αὐτή ἐπισκόπηση ἀπό διάφορες ἀπόψεις, βγαίνει, νομίζουμε, τό συμπέρασμα ὅτι στὸν Ἡπειρωτικὸ χῶρο παρατηρήθηκε, κατὰ τὴν περίοδο αὐτή, μιά ἔντονη δραστηριότητα τόσο ἀπὸ τὴν πλευρά τῶν ὑποδούλων ὅσο καί ἀπὸ μέρος τῶν κυριάρχων. Ἡ προσπάθεια, βέβαια, ἐκσυγχρονισμοῦ μέ τις μεταρρυθμίσεις ἀπέτυχε στό βιλαέτι Ἰωαννίνων τόσο γιὰ τοὺς γενικότερους λόγους πού ἴσχυσαν σέ ὅλη τὴν ὀθωμανικὴ αὐτοκρατορία, ὅσο καί γιὰ ἓναν εἰδικὸ λόγο: τὴν ἀντίδραση τοῦ τοπικοῦ μουσουλμανικοῦ στοιχείου σέ ὀρισμένα σαντζάκια τοῦ βιλαετιοῦ. Ὁ ὑπόδουλος ὅμως Ἡπειρωτικὸς Ἑλληνισμὸς κατέβαλε, κατὰ τὴν ἴδια περίοδο, σοβαρὲς προσπάθειες γιὰ τὴν ἀνάπτυξη τῆς παιδείας σέ ὅλες τις περιοχὲς καί ἀγωνίστηκε μέ ἀξιόλογα ἀποτελέσματα γιὰ τὴν πνευματικὴ, πολιτιστικὴ, οἰκονομικὴ καί κοινωνικὴ πρόοδό του.



STEPHANOS J. PAPADOPOULOS
Université de Jannina

LES BULGARES DANS LES PROJETS POLITIQUES DE RHIGAS VELESTINLIS ET DE LA «PHILIKI HÉTAIRIA» *

Il suffit de jeter un rapide coup d'oeil sur l'histoire des peuples des Balkans durant la période de la domination turque, pour voir que cette période adonde en mouvements insurrectionnels ou même en simples complots et en projets élaborés par les peuples soumis en vue de secouer le joug ottoman. Cet esprit révolutionnaire, qui chez la plupart des peuples des Balkans naquit au moment même de leur asservissement, garda toute son intensité durant la longue période de quatre à cinq siècles que dura l'esclavage, pour aboutir finalement, comme on sait, à l'effondrement de la tyrannie et à la fondation au XIXe siècle des états balkaniques libres.

Lorsqu'on étudie cette période historique, on constate aisément qu'un rôle important, peut-être primordial, a été joué dans ces mouvements par les Grecs, d'abord en raison de leur situation sociale et économique, mais aussi à cause de la position géographique de leur pays, qui les mettait en contact immédiat et fréquent avec les Puissances européennes de cette époque, qui combattaient souvent l'empire ottoman. Cependant, dans presque toutes les tentatives de libération (à l'exception de quelques soulèvements à caractère local), les Grecs se sont efforcés d'obtenir le concours des autres peuples des Balkans surtout des peuples confessant la même foi, en vue d'une lutte commune contre le joug ottoman. C'est dans cet esprit que s'effectuent les tentatives qui ont lieu à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, et en particulier les mouvements insurrectionnels de Rhigas Velesinlis, dit Phéraiios, et de la «Philiki Hétairia», dont le but commun était le soulèvement général de la Péninsule balkanique contre les Turcs.

* Ανακοίνωση στο 3ο Συνέδριο της Βουλγαρικής Ιστορικής Εταιρείας που πραγματοποιήθηκε στην Σόφια στις 3 - 5 Οκτωβρίου 1981.



Nous nous proposons dans notre brève communication d'aujourd'hui de présenter plus spécialement la place tenue par les Bulgares dans les projets insurrectionnels et politiques tant de Rhigas Phéraitos que de l'Hétairie.

* * *

Plusieurs chercheurs, grecs et étrangers, se sont déjà intéressés à la vie et à l'oeuvre de Rhigas et des dizaines d'études ont déjà été écrites à ce sujet. Il serait tout à fait inutile et superflu de répéter les mêmes choses aujourd'hui, d'autant plus qu'il s'agit d'un résumé. C'est pourquoi nous nous limiterons à quelques observations sur le sujet que nous intéresse.

On sait que Rhigas n'a pas eu le temps de donner à sa vision des choses la forme précise d'un plan d'action insurrectionnel. Du moins rien ne nous permet d'affirmer que Rhigas ait organisé une société insurrectionnelle avec des ramifications chez les peuples des Balkans, comme le fit plus tard l'Hétairie. Ainsi, ce que nous savons de ses intentions et de ses plans nous vient principalement de son «Thourios» (Chant de Triomphe) qui n'est pas seulement un chant patriotique mais encore une proclamation révolutionnaire et un appel au soulèvement de tous les peuples dominés par la tyrannie du sultan. Dans cette proclamation, Rhigas fait une place importante aux Bulgares et les invite à entrer dans la lutte parmi les premières:

Bulgares et Arvanites, Arméniens et Grecs,
Gens de couleur et blancs, d'un commun élan,
pour la Liberté, ceignons notre épée
qu'on apprenne partout que nous sommes valeureux.

Mais Rhigas ne se contente pas de pousser le peuple à l'insurrection. Il se tourne aussi vers son ancienne connaissance, le pacha rebelle de Vidin, Osman Pasvanoglou, et le pousse à se révolter ouvertement contre le sultan, après avoir monté le Balkan et s'être uni aux raïas:

Qu'attends-tu, Pasvantsoglou, quelle indécision?
Vole vers le Balkan, niche comme un aigle;
ne compte ni sur les hibous, ni sur les vautours,
unis-toi aux raïas, si tu veux la victoire.

Enfin Rhigas n'entrevoit pas seulement le soulèvement des peuples soumis: il rêve d'un état libre qui succéderait à l'empire ottoman, du Danube à la Méditerranée et de l'Adriatique à l'Asie Mineure, et qui comprendrait tous ces peuples sans aucune distinction de nationalité de religion ou de langue. Ainsi, dans les textes bien connus de son manifeste révolutionnaire, il mentionne encore les Bulgares de façon bien précise (voir l'article 34 de la déclaration des Droits de l'Homme et l'article 7 de la Constitution même), ce qui montre,



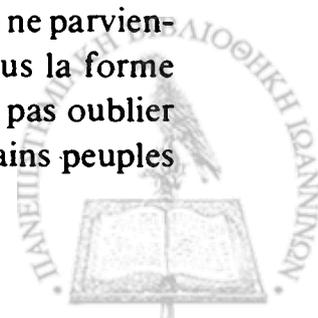
à notre avis, combien il les considérait, alors, et c'est curieux qu'il ne parle pas du tout des Serbes.

Ces idées telles qu'elles sont exprimées dans les deux textes que nous avons déjà mentionnés permirent à certains auteurs de parler d'un projet de fondation d'une Fédération balkanique et d'autres plans du même genre (cf par exemple l'ouvrage de l'historien grec Jean Kordatos). Or des recherches plus récentes, en particulier des recherches de juristes, ont prouvé que le concept de fédération n'existait pas dans les idées de Rhigas et que l'état oecuménique et supra-national qu'il concevait, tout en assurant l'égalité absolue entre toutes les nationalités, n'en était pas moins un état purement grec de par son caractère et sa forme.

* * *

Mais passons maintenant aux projets de la «Philiki Hétairia». Nous savons bien qu'en s'efforçant de donner au soulèvement contre les Turcs un caractère pan-balkanique, les Hétairistes ne firent pas preuve d'une grande originalité, puisqu'ils suivirent et reprirent en gros les idées et les plans de Rhigas, à quelques différences près. Ainsi Rhigas songeait à un soulèvement général des peuples des Balkans y compris ceux de la Méditerranée orientale, chrétiens et musulmans, même Turcs, contre la tyrannie du sultan, tandis que les promoteurs de l'Hétairie (tant Skouphas et les autres fondateurs qu'Alexandre Yphilantis plus tard) ne tardèrent pas à voir que cette idée était trop utopique. Ainsi s'efforcèrent-ils tout d'abord d'obtenir le concours des populations chrétiennes de la Péninsule balkanique. D'une façon générale nous pouvons dire que les membres de l'Hétairie, ayant, l'expérience du passé et étant plus réalistes, donnèrent à leurs projets une forme plus complète et firent des plans d'action concrets qu'ils tâchèrent de réaliser.

Les plans de l'Hétairie se distinguaient de ceux de Rhigas sur un autre point essentiel: ils ne prévoyaient rien quant à la forme et l'organisation de l'état ou des états qui devaient se créer dans la Péninsule des Balkans au lendemain de l'effondrement du joug ottoman. Il n'y a aucun doute que cette organisation était empreinte elle aussi d'un esprit très démocratique et inspiré des déclarations de la Révolution française, mais elle était privée d'ambition politique de grande envergure et n'avait pour but que la libération des Grecs avec le concours des autres peuples des Balkans. D'ailleurs ses fondateurs, simples petits commerçants d'Odessa, n'avaient pas de si hautes ambitions politiques. De plus, avec leur esprit pratique, ils voyaient bien qu'on ne parviendrait pas à remplacer l'empire ottoman par un seul état, même sous la forme d'une fédération et avec une majorité de sujets chrétiens. Il ne faut pas oublier non plus qu'à la fin de la deuxième décennie du XIXe siècle, certains peuples



de la Péninsule formaient déjà un état, plus ou moins important, comme par exemple les Principautés danubiennes, le Monténégro et enfin la Serbie avec l'autonomie - autonomie très limitée, certes - que lui avaient accordé les révoltes de Karageorges et de Miloch Obrenovitch.

Nous pouvons donc en conclure que l'Hétairie était une organisation insurrectionnelle purement grecque qui, au cours de son action, s'est tournée vers les autres peuples de la Péninsule, afin de s'assurer leur collaboration dans une lutte commune contre les Turcs, collaboration toujours fondée sur le principe de l'égalité.

Il est certain que les Hétairistes ont donné plus de poids à leur collaboration avec les Serbes, et cela pour des raisons bien précises. C'est pour des raisons analogues qu'ils recherchaient aussi l'appui des Principautés danubiennes. Toutefois, plusieurs membres de l'Hétairie, tels que G. Leventis, Sabbas Phokianos et autres, fondaient indubitablement le succès de leur entreprise sur la collaboration des Bulgares, bien que cette nation ne fût à cette époque aucunement un état.

Les membres de l'Hétairie qui connaissaient bien le dynamisme du peuple bulgare et l'importance de la situation géographique du pays qu'ils occupaient projetèrent et recherchèrent sa participation à la lutte commune dans trois domaines: 1) initiation des Bulgares servant dans les gardes des Principautés de Moldavie et de Valachie, 2) collaboration des grandes communautés bulgares résidant tant dans les Principautés sus-nommées qu'en Bessarabie, en Russie du Sud et jusqu'à Constantinople même, et 3) insurrection de toute la Bulgarie soumise.

Il n'est pas question de parler aujourd'hui en détail de la façon dont les membres de l'Hétairie ont essayé de réaliser leur triple dessein, car le temps dont nous disposons n'y suffit pas, mais surtout parce que cela a été l'objet d'une autre communication que nous avons présentée lors du premier symposium gréco-bulgare en septembre 1978 à Salonique. Nous nous contentons donc de mentionner simplement les contacts de l'Hétairie avec le chef militaire bulgare Hatzimichalis, ses plans concernant la prise de la forteresse turque de Vraïla et du port naval de Constantinople avec le concours des Bulgares, la mission de Dem. Vatikiotis, le plan militaire de Phokianos en vue de l'insurrection totale de la Bulgarie, les projets d'Ypsilantis et autres faits qui montrent clairement l'importance du rôle que l'Hétairie comptait faire jouer aux Bulgares dans l'insurrection.

* * *

Certes, le rêve de Rhigas Velestinlis ne fut jamais réalisé et l'insurrection générale des Balkans projetée par l'Hétairie se réduisit au mouvement de



Moldavie et de Valachie et à l'insurrection de la Grèce; mais le grain semé par Rhigas avait germé et donna ses fruits, Ainsi, la participation des volontaires bulgares dans la grande insurrection de 1821, qui conduisit les Grecs à l'indépendance, marque en même temps l'aurore de leur propre liberté qu'ils obtinrent quelques décennies plus tard.

BIBLIOGRAPHIE PRINCIPALE

Botzaris Notis, Visions balkaniques dans la préparation de la Révolution grecque (1789-1821), Genève - Paris 1962.

Dascalakis Ap., Rhigas Velestinlis, la Révolution française et les préludes de l'indépendance hellénique, Paris 1937.

Dascalakis Ap., Μελέται περί Ρήγα Βελεστινλή (= Etudes sur Rhigas Velestinlis), Athènes 1964.

Dascalakis Ap., Τό πολίτευμα τοῦ Ρήγα Βελεστινλή (= Le Statut politique de Rhigas Velestinlis), IIème édition, Athènes 1976.

Kandiloros Takis Ch., Ἡ Φιλική Ἑταιρεία, 1814-1821 (= La «Philiki Hétairia», 1814-1821), Athènes 1926.

Kordatos Yannis, Ὁ Ρήγας Φεραῖος καί ἡ Βαλκανική Ὁμοσπονδία (= Rhigas Rheraios et la Fédération Balkanique), IIème édition, Athènes 1974.

Manessis Arist. J., L'activité et les projets politiques d'un patriote Grec dans les Balkans vers la fin du XVIIe siècle, «Balkan Studies», t. 3 (Thessalonique 1962), pp. 75-118.

Pantazopoulos N., Ρήγας Βελεστινλής (= Rhigas Velestinlis), Thessalonique 1964.

Papadopoulos Stephanos J., Les plans insurrectionnels de la «Philiki Hétairia» et les Bulgares, «Πρακτικά Α' Ἑλληνο-βουλγαρικοῦ Συμποσίου» (= Actes du 1er Symposium gréco-bulgare), Thessalonique 1980, pp. 105-115.

Philimon Jean, Δοκίμιον ἱστορικόν περί τῆς Φιλικῆς Ἑταιρείας (= Essai historique sur la «Philiki Hétairia»), Nauplie 1834.

Philimon Jean, Δοκίμιον ἱστορικόν περί τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως (= Essai historique sur l'Insurrection grecque), t. Ier, Athènes 1859.

Todorov N., Filiki Eterija i Balgarite (= La «Philiki Hétairia» et les Bulgares), Sofia 1965.

Trajkov Veselin, Ideologeski tecenija i programi v nacionalno-osvoboditelnite dvizenja na Balkanite do 1878 godina (= Tendances idéologiques et programmes dans les mouvements pour la libération nationale des peuples balkaniques jusqu'à l'année 1878), Sofia 1978.

Vranoussis L.J., Ρήγας Ἔρευνα, συναγωγή καί μελέτη (= Rhigas. Recherche, collection et étude), Athènes 1957.



ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΑ

	Σελίδα
<i>Πρόλογος</i>	5 - 6
<i>Zia Xholi, L'esprit du Siècle des Lumières dans l'idéologie de la Renaissance nationale albanaise et en particulier dans celle de Naim Frashëri (1846-1900)</i>	7 - 12
<i>Stephanos J. Papadopoulos, La libération de la Grèce au début du XIXe siècle</i>	13 - 23
<i>Georges Ploumidis, Les Slaves dans la pensée politique de Charilaos Tricoupis et de ses collaborateurs</i>	25 - 29
<i>Stephanos J. Papadopoulos, Le métropolite de Veliko Tirnovo Denis Rallis Paléologue et ses efforts pour la libération des Grecs et des Bulgares asservis (fin XVIe siècle - début XVIIe)</i>	31 - 35
<i>Stefanaq Pollo, Les Albanais et la lutte du peuple grec pour son indépendance (1821-1829)</i>	37 - 45
<i>Arben Puto, Le Problème Albanais et les Grandes Puissances pendant la seconde moitié du XIX siècle et le début du XXe</i>	47 - 53
<i>Stephanos J. Papadopoulos, L'enseignement de l'histoire bulgare dans les universités et les écoles secondaires grecques</i>	55 - 74
<i>Stephanos J. Papadopoulos, L'Institut d'Etudes Balkaniques de Salonique et sa contribution dans le développement des études bulgares en Grèce</i>	75 - 82
<i>Στεφάνου Ι. Παπαδοπούλου, Ἡ Ἠπειρος κατά τήν ἐποχή τοῦ Βερολινείου Συνεδρίου</i>	83 - 105
<i>Stephanos J. Papadopoulos, Les Bulgares dans les projets politiques de Rhigas Velestinlis et de la «Philiki Hétairia»</i>	107 - 111

